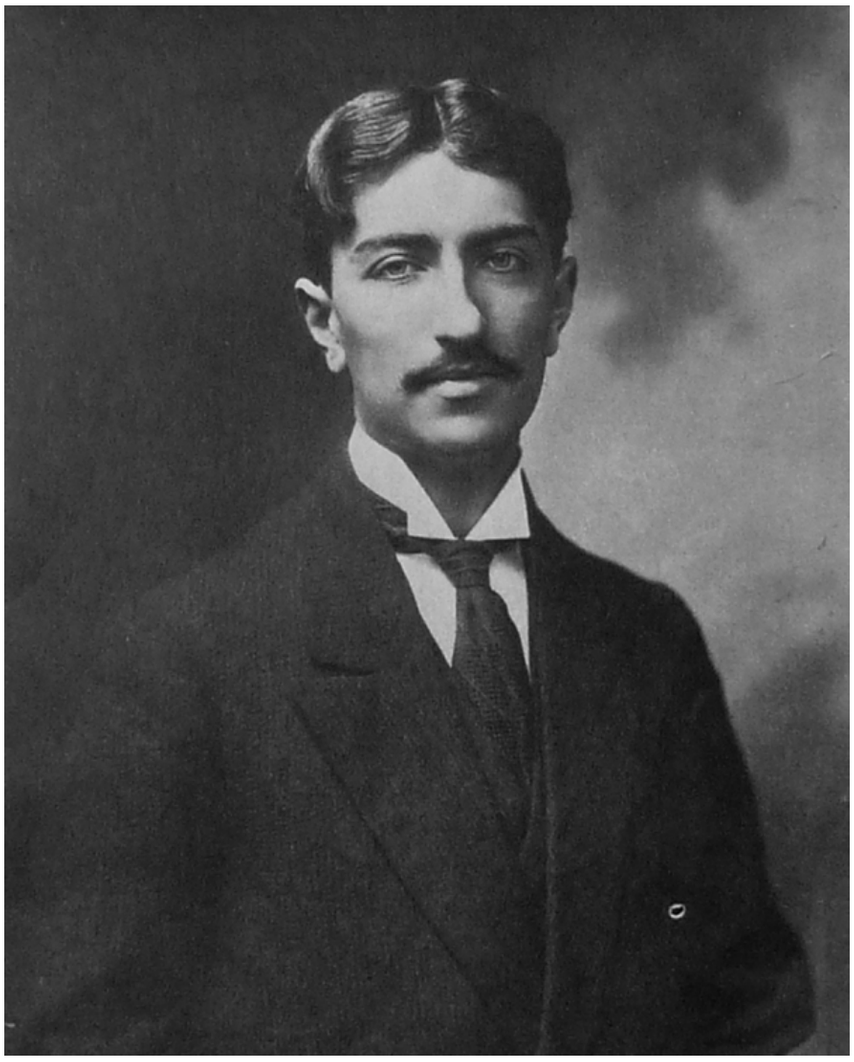
Louis Delluc

LA GUERRE EST MORTE



Paul Nadar (1856-1939), *Portrait de Louis Delluc* (vers 1920).
Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale de France.

Pour une vivante
qu'on appelle Pretty Pray,
ou qu'on appelle Sainte,
ou qu'on appelle autrement.

NON, JE NE RELIRAI pas ces notes. Je ne veux pas, même en littérature, revivre cette journée invraisemblable. L'ai-je vécue seulement ? Ah ! je ne sais plus. J'ai souvenir d'avoir approché le crime et le génie, et je suis sûr d'avoir été fou, puisque j'ai suivi la destinée de ces deux fous pendant quelques heures. Je suis sûr aussi d'être innocent. Essayez de lire ce chaos. Vous comprendrez quel ouragan m'a emporté. Mais je suis innocent ; les juges l'on dit, les journaux l'ont dit : que ce soit une chose entendue ! Je demande le silence et le repos. Laissez-moi reposer, je vous en supplie. Ne plus voir, ne plus entendre, ne plus être ! Encore quelques heures de repos, n'est-ce pas ? Vous voyez bien que je n'en peux plus.

Encore un mot.

C'est le 27 novembre que le drame a eu lieu. Le 27 novembre 1915, un samedi, une belle journée, vous souvenez-vous ? avec beaucoup de froid et un petit peu de soleil. Réellement une parfaite journée de fin d'automne.

CINQ HEURES.

Nuit. Je dors.

Pourquoi m'éveiller brusquement ? Je me suis couché très tard, après des heures de dur travail. Je me suis jeté dans mon lit, brisé, à bout d'élan, les nerfs en loques, sans fièvre. Presque mort. Et un besoin de sommeil, une faim énorme de dormir. Vite, j'ai dormi, comme un tout petit, sans rêve, certainement sans rêve, et je suis bête de m'éveiller comme sur un cri de cauchemar. Adieu, je dors. Quelle heure est-il ?

On sonne.

Hallucination ?

La sonnerie insiste. C'est ce qui m'a tiré de mon somme sépulcral. Je savais bien que je dormais un sommeil parfait. Il n'y avait qu'un bruit violent pour... Mais je ne répondrai pas. Sonne, mon ami, sonne, je suis mort jusqu'à très tard et rien ne m'arrachera de cet anéantissement. D'ailleurs, ce n'est rien de sérieux. Quelqu'un se trompe. Pas autre chose. On ne remet pas les télégrammes avant sept heures, et mes amis se sont laissés persuader que je me ruais vers des horizons méditerranéens pour travailler. Qu'ils me pardonnent cette machination où je suis obligé pour écrire sans agitation et sans désordre. Rien d'intéressant ne vaut que je sorte de mon lit. Rien. Bonsoir, l'erreur.

Au moins, ne sonne plus, stupide. Il voit bien que je suis résolu de me taire. Ne va-t-il pas comprendre qu'il me gêne, ce carillonneur du tonnerre de diable ? Et ma foi, il n'y gagnera rien. La seule concession dont je sois capable, c'est de me rendre sourd avec les couvertures. Sonne, sonne maintenant, tu ne me gênes plus.

Je l'entends encore. J'entends la vibration grêle du timbre sur les cloisons et aussi le tressaillement ricaneur des meubles. Mon lit est secoué d'une façon imperceptible par ces ondes aiguës de la sonnerie électrique. Finissons-en.

Qui est là ?

Nulle réponse. Et on sonne.

Eh bien, que veut-on ? Parlez.

Du silence.

Je me lève. Je cours à la porte. Impossible de savoir s'il y a un seul quelqu'un ou plusieurs quelqu'uns derrière cette porte. À croire que la sonnerie chante d'elle-même.

Mais c'est idiot, répondez, que voulez-vous ?

J'entr'ouvre. On force la porte. Il fait tout à fait nuit sur le palier, et l'antichambre n'a qu'une ampoule masquée de rouge. Un homme se précipite. Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ?

— Vous êtes fou de me faire attendre ainsi.

Il crie presque. D'où vient cette voix rauque et si autoritaire ? Je ne connais pas cette voix.

— Habillez-vous.

Il ordonne. Comme si j'allais m'habiller à cause d'un individu qui se jette dans ma maison et qui sort d'on ne sait quelle ombre ! Je sais bien que je suis ridicule avec ce pyjama endossé trop vite, et ma stupeur muette et mon ébouriffement. Je suis ridicule, et puis ? Et puis, je suis ridicule, voilà tout. Je vais me coucher et dormir. Il faut d'abord expulser l'intrus. Quel ennui ! Je ne songe même pas à lui demander compte de son invasion. Qu'il parte, qu'il parte, et Dieu de Dieu, que je dorme !

— L'auto est en bas, mon cher. Je vous accorde un total de dix minutes. Allez, allez, chauffez.

Est-ce que je deviens idiot ? C'est pourtant réel qu'un monsieur entre chez moi tempêtueusement à une heure impardonnable et m'intime l'ordre de m'équiper pour le suivre. Et je ne trouve rien à dire.

— Vous ne vous pressez pas ? vous êtes malade ? Cela vous passera en route pendant que je vous conterai le détail de l'affaire. Ce sera la plus belle aventure de votre vie.

Il me regarde en face, de très près. J'ai l'impression que ses yeux entrent dans les miens, lentement, fortement, méthodiquement, comme deux lames froides. Il a des yeux gris, très gris et très pâles, dans un visage épais d'honnête bourgeois. Il est glabre, et banal avec excès.

Ce gros géant a une inexpression qui donne le frisson. Qui est-ce ? Je ne l'ai jamais vu ; car je me souviendrais de ces yeux intimidants, si je les avais vus.

— Pourquoi restez-vous à me regarder ?

Il sourit. Il est beaucoup plus effrayant quand il sourit. On est forcé de voir ses yeux quand il sourit, et ses yeux sont des abîmes.

Je murmure :

— Qui êtes-vous ?

Il pouffe comme un honnête compère qui se réjouirait d'une histoire grasse après le dîner.

— Sang de moi, s'exclame-t-il, je sentais bien que vous dormiez les yeux ouverts. Hop, mettez-vous sous la douche. Nous perdrons trois minutes encore, mais votre lucidité m'est trop précieuse.

Il ouvre la porte du cabinet de toilette.

— Monsieur est servi !

Et il tourne des robinets avec autant de décision que s'il avait toujours eu l'hospitalité de mon petit appartement.

Il rit avec plénitude.

— Comme il faut que tout cela importe, affirme cet hôte délibéré, pour que Cobral vous serve de valet de chambre !

Cobral ? Qui, Cobral ? Une minute, et je trouverai. Eh oui, je connais ce nom de Cobral, mais voilà une chose inouïe qu'un valet de chambre m'ose parler avec cette rude autorité. Qui prouve qu'il soit valet de chambre ? C'est lui qui le dit. Non, il ne le dit pas, j'ai mal entendu, et je sais exactement que le Cobral en question – mais où l'ai-je connu ? – n'était pas valet de chambre.

Au moins, c'est un audacieux, car me voilà sous la douche, comme un saint Jean naïf sous le baptême, sans que j'aie fait à ces excentricités la plus mince tentative de révolte. L'eau froide m'éclaire un peu l'esprit. Cobral parle toujours. Plutôt, il agit, et ne parle que de loin en loin pour rendre son commandement plus efficace. Il est irrésistible.

Voilà qu'il m'aide à ma toilette et qu'après la pluie de l'appareil, il me bouchonne aussi dextrement qu'un masseur professionnel. Il frotte seulement un peu dru et le sang me perle çà et là.

Je risque, à travers le halètement agréable du patient, une enquête modeste.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Il ne veut sans doute pas répondre. Il se dérobe par un :

— Je trouve impayable que vous ne m'ayez pas reconnu...

— Avouez, dis-je, mon cher monsieur...

— Et il m'appelle monsieur, bouffonne ce terrible humoriste.

Pendant ce temps je m'habille. Que feriez-vous à ma place ? Je suis complètement éveillé, mon lit s'est refroidi, il n'y a pas de feu dans ma chambre, je n'ai plus qu'une envie : avoir chaud.

— Ce complet vient de Londres, constate Cobral qui considère minutieusement tous mes gestes.

Il ajoute :

— Moi aussi.

Je ris sottement.

— Vous venez de Londres ? Que c'est curieux !

Pourquoi ai-je dit cela ? Il n'y a pas de sens dans mes paroles.

Cobral va et vient par la pièce.

— Vous ne m'avez pas reconnu et vous êtes venu chez moi bien souvent... Vous avez pris une drogue pour dormir si absolument ? Moi je ne suis venu ici qu'une fois et je reconnais toutes choses.

Il regarde autour de lui avec des yeux de maître.

— Derrière cette porte, votre cabinet de travail. Vous n'y êtes jamais parce que vous travaillez très peu. Vous êtes un peu paresseux, et je sais que les journalistes travaillent n'importe où, n'importe comment et n'importe quand... Je ne m'explique pas, mon cher, pourquoi vous, journaliste, vous ne suivez pas les armées, celles d'Orient par exemple.

Je lui révèle :

— Je ne suis plus journaliste. C'est-à-dire que je ne suis attaché à aucun journal, en ce moment.

— Je le sais, autant qu'on peut le savoir, gronda-t-il. Serais-je venu si je ne le savais pas ?

Il plonge encore ses yeux dans les miens. C'est désagréable à un point qui ne se peut dire. Mais il se remet à sourire et à marcher.

Il s'arrête devant un petit meuble en marqueterie qui flanque mon chevet.

— Et ça, dit-il, me prouverait que vous n'êtes point un homme de cabinet. Il y a là-dedans le meilleur de vous-même et vous le tenez dans la chambre à coucher.

— Ce chiffonnier...

— Ce chiffonnier ignore les chiffons. Vous y consignez quelques manuscrits qui vous sont chers, inédits presque tous, des poèmes, des œuvres dramatiques...

— Des folies de jeunesse.

— Oui, vieillard trentenaire, de belles folies sans lesquelles je vous aimerais beaucoup moins. J'en ai fait de pareilles.

Il corrige, modeste :

— Pas aussi curieuses, à dire vrai, pas aussi curieuses.

Je me fâche presque :

— Vous parlez comme si vous aviez lu ces pages !

— J'ai lu, évidemment, je n'ai pas tout lu, mais j'ai lu, je dois dire que j'ai lu... On est Cobral ou on n'est pas

Cobral.

Certes, c'est Cobral. Je commence à penser, moi aussi, que Cobral est Cobral. Un charmant colosse, apparu dans les meilleurs cercles il y a dix ans, sans histoire, sans âge, sans but, sans amis, accompagné du mystère le plus trouble et le plus désarmant. Périodiquement, on se rangeait à l'opinion des paisibles qui le considéraient comme un brillant aventurier – fouilleur d'or ou conquérant colonial – revenu à Paris pour y consommer doucement ses sous et ses journées. Périodiquement aussi, on s'effarait de lui qu'on trouvait mêlé à toutes les aventures du Paris criminel au moment qu'elles s'embrouillaient définitivement et qu'il les débrouillait avec tranquillité. Pas détective, peut-être, mais doué d'une invention si prodigieuse dans le romanesque qu'il semblait avoir créé lui-même des situations impossibles pour se donner la joie calme de les résoudre.

Très gentil, ce Cobral, que je n'avais jamais trouvé effrayant, moi. Mon goût pour l'inattendu me préservait de l'étonnement, soit, et il était si amusant à table. Je l'avais connu au restaurant, rue Drouot, où je rencontrais des amis du *Figaro* et Cobral venait avec l'un d'eux – ou avec la maîtresse de l'un d'eux, je ne saurais préciser – et nous nous étions pris de sympathie instantanément. Bien entendu, comme de toutes les amitiés foudroyantes, il n'en était pas sorti grand'chose, mais j'avais transformé en copie pathétique un lot de ses anecdotes, bien mieux pathétiques, d'ailleurs, que ma copie. Et je l'avais perdu de vue. Nous étions certains, je suppose, d'avoir fait très vite le tour l'un de l'autre. Ah non, je me rappelle que je dus partir à San Francisco et à Chicago, sous prétexte d'aider les représentations d'une œuvre musicale française – qui n'eut aucun succès, à cause du prix trop modique des places – en réalité pour étudier les mœurs du reportage transatlantique. Et au retour, plus de Cobral, à moins que je n'aie plus songé à lui. C'est bien possible, je m'étais absenté deux ans. Je revenais ardent et féroce comme un provincial qui veut tout dévorer, et je ne hantais plus les cercles et les pesages où mon Cobral s'était fait populaire. Puis des mois, et des mois, et la guerre...

Pourquoi soudain, en pleine nuit, cette apparition ? Et notre vieux semblant de tendresse n'explique pas ce ton impératif.

Il parle moins. Oui, il ordonne moins. Il voit que je m'habille. C'est ce qu'il voulait ! Il triomphe. Nous allons voir.

— Je vous conseille de prendre un cordial avant de partir, dit-il tout à coup.

Il s'imagine que je vais partir. Je me souviens qu'il aimait jadis les plaisanteries monumentales. Il n'a pas changé. Peut-être de visage, mais si peu. Je crois qu'il avait quelques cheveux gris aux tempes. Il est noir comme un tzigane. Il se teint et ça ne me regarde pas, et je peux aussi me tromper. Peut-être n'a-t-il jamais eu de cheveux gris.

Quel âge a-t-il ? Je me réponds aussitôt : cinquante ans, mais cela ne paraît pas. Qui me dit qu'il a cinquante ans ?

Il parle vite et net :

— Nous n'avons pas le temps de faire du thé... Ah ! sans votre encombreuse de douche, il eut été facile de jouer du samovar... Tant pis, mon cher, et adaptons-nous... Un verre d'alcool fera l'affaire.

— Je n'ai pas d'alcools.

— Vous manquez de mémoire... Je sais – dites que je mens – je sais qu'il y a de bonnes bouteilles sur le deuxième rayon de votre bibliothèque.

Il est déjà dans mon cabinet. Est-ce qu'il aurait exploré mon home durant mes absences ? Dans quel but ? Je n'ai rien et pas même l'ombre de rien.

Il revient sur ses pas pour me confirmer avant toute vérification :

— Sur le deuxième rayon, à gauche, derrière Tacite.

Et il ouvre les panneaux. Il crie joyeux :

— Voilà... voilà...

Mais il achève par un « oh » consterné.

— Je suis volé, gémit-il, les bouteilles sont vides.

Il revient.

— Vides, mon cher, vides, ah ! vous auriez dû les renouveler... Du curaçao, j'ai trouvé du curaçao et du kummel... ce n'est pas l'heure d'y toucher... Pourquoi n'y a-t-il pas de fine... ou de marc ? ... Je vous dis que vous êtes un grand coupable... ou du whisky ? ... vous n'aimez pas le whisky ? Si... à la bonne heure ! ... moi j'aime énormément le whisky... que faire ?

Il rit de nouveau.

— Je sais où il y a du bon whisky... Venez... vous êtes prêt ? ... Allons venez... Je suis resté dix minutes de plus que je n'avais dit...

Il m'entraîne. Où allons-nous ? Attendez, Cobral.

— L'auto est en bas, je vous dis.

Je m'en soucie bien. Je ne sais même pas pourquoi je descends. Quelle heure est-il ? Cinq heures. Tout cela est insensé. Partons, ma foi, mais ce froid, ce noir, cet escalier noir où le brouillard s'est glissé... Allons, jetons-nous là-dedans. Je vous suis : Oui, je sais que l'auto est en bas, mais laissez-moi éteindre l'électricité. J'aurais dû mettre un mot sur ma table pour le concierge. Je lui dirai en bas ou je téléphonerai. Quelle course ! Trois étages en trois secondes. Donnez de la lumière au moins. Pas le temps ? Pas le temps ? Où allons-nous au fait ?

— Signer la paix, murmure Cobral.

— Signer quoi ?

Je crie :

— La porte...

Et je donne mon nom aux vitres closes de la loge.

La porte s'ouvre sur du noir.

Je suis de très mauvaise humeur. Je bougonne :

— Signer la paix... quel imbécile...

— Roulez ! ordonne Cobral.

Une auto ronfle, au bord du trottoir. Ses phares flambent soudain. Je tombe assis sur des coussins de cuir odorant.

Roulons.

Le vent nous plante de petites aiguilles dans la figure. Je suis transi. Cobral enfonce une grosse casquette bleue sur son front têtu. J'ai pris mon feutre, il ne tient pas, je l'ôte, j'ai froid, mais j'aime le vent sur les cheveux.

— Voulez-vous des lunettes ? offre Cobral.

— Non, je suis bien ainsi.

Un peu trop froid cependant. Mais Cobral me passe une couverture doublée d'hermine, tout à fait suave.

La voiture est découverte, sans une glace pour nous garantir. Voiture de course, de course et de luxe, et elle file, silencieuse, prudente, folle, avec ce paradoxe d'audace intelligente qui marque les félins. Blanche, à ce qu'il m'a paru, blanche comme un yacht de plaisir, et dans cette ombre matinale je retrouve d'anciennes impressions nocturnes de départ pour la pêche au large. Suis-je éveillé réellement ?

Cobral est enterré dans sa rêverie.

J'ai sommeil, j'ai faim et j'ai froid.

— Cobral...

Il sursaute et me regarde.

— Cobral, expliquez-moi...

Il sourit :

— Si vous avez froid, il y a encore un manteau.

Je proteste que je n'ai pas froid. Mais j'ose dire :

— J'ai sommeil.

Il hausse les épaules.

J'ajoute :

— J'ai faim.

Il rit et m'accorde, moqueur :

— Nous allons boire.

Quel est ce chemin que nous suivons ? Je pense avoir reconnu la rue de Châteaudun puis une masse vaguement éclairée : la gare du Nord, peut-être. La voiture a tourné brusquement, passé sous un pont du métro et ce sont les fortifications. Un arrêt. Cobral s'impatiente. Départ.

— Tout droit ? demande le chauffeur qui s'est retourné.

C'est un nègre, tout jeune, aux yeux tristes. Je dis que ses yeux sont tristes, mais c'est peut-être une imagination.

— Tout droit, approuve son maître, comme hier.

Je veux savoir.

— Que voulez-vous de moi, Cobral ?

— Hein ? – comme s'il tombait d'un rêve extraordinaire – mais je vous l'ai dit, mon cher.

— Cobral, ne vous moquez pas de moi. Il suffit que vous m'ayez fait lever à cette heure inepte. Je ne l'admets que si je vous suis utile ou nécessaire.

— Vous m'êtes nécessaire. Quelle question !

Il se frappe le front d'un geste quasi comique :

— N'oublions pas le whisky.

— Me direz-vous ?...

— Chut... Laissez-moi retrouver la boutique... Ah ! c'est là... Stop, Harry !

Halte devant une espèce d'épicerie aux volets hermétiques et sans lumières. Cobral donne un coup de poing sur la porte. Agitation à l'intérieur. Une tête à la fenêtre du premier. On parlemente. La porte s'ouvre. Cobral revient, s'assied et m'expose deux bouteilles de whisky. Ce sont de grands crûs. L'auto file. Tout cela a duré moins de deux minutes.

— Nous boirons à la maison, dit-il, comme je vais parler... Je crois qu'il y a des biscuits et des conserves...

Il baille. Un genre de rugissement taciturne.

— J'ai faim, moi aussi, soupire-t-il.

Si je n'étais si volontiers maître de moi, je serais exaspéré devant ce calme où il y a de l'ironie.

Pourtant je crie :

— À la fin des fins, voulez-vous parler, Cobral ?

— Tant qu'il vous plaira. Sur quel sujet ?

— Je vous donne ma parole d'honneur que cette farce a trop duré. Si je n'ai pas d'explication raisonnable dans une minute, je vous affirme que je vous lâche.

— Essayez.

Je sors un petit revolver de ma poche, un joli petit revolver qui fait plaisir à voir. Plaisir ? Non. Qui me fait de la peine, parce que c'est un souvenir. Mais en ce moment je ne pense pas à celle qui me l'envoya dans un coffret à bijoux, un jour que découragé de... Bon, je suis guéri et la petite arme est remarquable.

— Tiens, constate Cobral, j'en ai un presque pareil.

C'est vrai ; il le montre. Il le remet dans sa poche.

— Vous savez bien, ajoute-t-il, que vous ne vous en servirez pas.

— Pourquoi ?

— Il n'est pas chargé.

L'animal, le sacré garçon qui devine tout.

— C'est vrai. Et le vôtre ?

— Le mien non plus.

Il rit. Il ment.

Je rempoche mon artillerie.

— Et alors ?

Sans arme, je suis bien plus fort et il se laisse faire :

— Mon petit, ne vous mettez pas en colère. Je vous dis que j'ai besoin de vous et que je vous mêle à un événement prodigieux. Je vous l'ai annoncé d'une manière un peu sommaire, vraie pourtant.

— Pour qui me prenez-vous ?

— Accordez-moi cinq minutes. Je vous dirai tout ce qu'il faut. Vous n'irez même pas au bout du monde comme vous l'avez fait quelquefois. Je vous emmène à onze kilomètres de Paris. Et je vous promets de vous rendre à Paris dans une heure.

— Ayez des secrets si vous voulez, mais je ne vois pas ce que je fais là-dedans.

— Enfant, on vous dit que vous aurez l'honneur de terminer la grande guerre par la grande paix, et il vous faut des douceurs par-dessus le marché.

— Vous imaginez que je vais-croire ? ...

— Vous n'avez rien à croire, vous n'avez qu'à savoir, et s'il faut agir, on vous le dira. C'est tout. Je consens à vous avouer que le bonheur des hommes m'importe avant toute chose, et que la guerre ne réalise pas, selon moi, ce bonheur. C'est pourquoi...

Ran !

Arrêt brusque. Quelque chose s'effondre devant nous.

Nous sommes sur une chaussée très large bordée de terrains vagues et d'usines. La route de Saint-Denis, probablement.

Nous venons de culbuter une petite carriole chargée de légumes, que traînait vers Paris une bourrique très âgée. Il n'y a rien de brisé. La carriole a versé, la bourrique est sur le flanc et la maraîchère, qui menait aux Halles toute cette fortune, nous montre les poings en criant. Cobral saute sur le pavé comme s'il voulait la tuer.

Il remet sur roues et sur pattes le véhicule et l'animal, et considérant les choux qui ont roulé dans le ruisseau :

— Rien de cassé, rien de perdu, tais-toi, ma petite vieille, je n'ai pas le temps de réembarquer ta cargaison.

La vieille crie encore tandis que nous nous éloignons, toujours aigrement vaporisés par la brise du matin.

— Mes compliments, dis-je à Cobral... Vous êtes d'une belle vigueur !... quels muscles !

Il fait celui qui n'entend pas.

— La guerre n'est pas le bonheur des hommes, reprend-il posément. Elle sert, probablement, à l'atteindre, mais le moment est venu, je crois, de la terminer pour en exploiter les fruits.

Quels enfantillages, et cela d'un ton sérieux de philosophe ! Cobral continue de s'amuser à mes dépens. Je le laisse faire. Ou bien je dors et c'est un rêve très excentrique, ou je suis éveillé et je l'obligerai bien d'interrompre ces balivernes avant longtemps.

— Vous me plaisez beaucoup, lui dis-je, en essayant de reproduire ce sourire supérieur et naïf qu'il affectionne... Parlez encore...

— Venez vite vous réconforter.

L'auto s'est arrêtée devant une grille. C'est un jardin, avec une villa que je devine dans les ténèbres. Cobral pousse le portail, court vers le perron, sort une clé de sa poche et m'ouvre la maison où il entre comme chez lui.

— Nous sommes chez un ami, dit-il.

Et il se démène pour m'offrir l'hospitalité.

Voyons, voyons ! c'est moi ? c'est Cobral ? c'est quoi ? C'est une histoire fantastique. Il n'est pas impossible, après tout, que je sois encore endormi. Je commence à être persuadé que je dors. Mais quand on fait des rêves de ce goût-là, on n'est pas près de s'éveiller. Hé là ! est-ce que je serais mort ?

Je suis malade peut-être. Je suis malade. Je n'étais pas malade hier en me couchant. Hier, c'était la pleine nuit, le matin bientôt. Je n'avais pas dormi, je vous le jure, quand cette brute m'a éveillé. Mais s'il m'a éveillé c'est que je dormais. C'est juste. Et s'il m'a éveillé, je ne dors pas.

Soit, je ne dors pas, mais quel conte invraisemblable ! Pauvre homme ! C'est moi qui le fais invraisemblable. Car je ne vois pas, sauf ce réveil et cette hâte, ridicule assurément, je ne vois pas de choses pour m'étonner. Je suis malade. Cela explique que je me sente si mal à mon aise. Il y a la petite fièvre de la peau qui n'a pas assez dormi, mais j'en ai vu bien d'autres. Que de nuits blanches ! Aucune n'a mis en moi cette inquiétude. J'ai une inquiétude lâche et déprimante par tout le corps. Ce n'est pas de la peur. Ne dites pas que c'est de la peur, je vous en prie. Je suis malade, et après ?

Et après, c'est ennuyeux. Cela me fait voir très mal des insignifiances. Rien sous mes yeux que de l'ordinaire et du médiocre. Nous sommes dans une salle à manger ou dans un fumoir, une pièce d'homme enfin. Très nu, très primitif cet intérieur qui n'est pas dépourvu de confort. Un confort solide, où le cuir, le cuivre et le beau bois font un chœur vigoureux. Les meubles sont beaux dans leur claire sévérité britannique. L'âme fait défaut.

Le velours des fauteuils est trop neuf, les coussins du canapé ignorent les fidèles empreintes, l'âtre semble résolu à n'avoir jamais de feu puisque jamais il ne favorisera une rêverie à deux – pieds aux chenets, – les lampes vous regardent, impersonnelles, avec une tranquillité de maître d'hôtel, et je parie que la table, l'écritoire et le buvard n'ont aucune idée de ce que peut être une lettre véritable. Cet homme-là ne doit correspondre que par télégramme et ne jamais s'asseoir. Cela ne sent aucun parfum d'amie ni d'épouse. Cela ne sent pas non plus le tabac. Quel est cet homme qui habite sans chien, sans cigarettes, sans femme, une grande villa où il ne s'assied pas sérieusement quand il s'assied ? C'est Cobral ? Ce n'est pas Cobral.

Et si c'est Cobral, quelle importance ? Il peut bien me conduire chez lui, et je ne vois pas pourquoi je piquerais un point d'interrogation sur chaque centimètre carré de l'ameublement. Assez de chinoiseries, ne sculptons pas des cheveux qu'on se bornait jadis à couper en quatre, et conformons-nous à la mise en scène décidément neutre de cette maison. Pourquoi ne serait-ce pas la maison de Cobral ? Car il est homme à avoir plusieurs maisons, et celle-ci doit servir à – oui, je serais curieux de savoir à quoi peut servir cette froide installation. Toutes ces questions sautent à cloche-pied dans ma tête. Je veux ne penser à rien. Pourtant avant de fermer ma pensée et de mettre le verrou, je devine : « Ce n'est pas chez Cobral. » Je le devine, en me souvenant qu'il a dit : « Nous sommes chez un ami. » Chez qui ? Tout est à recommencer. Mais j'ai dit que je ne penserai à rien. L'ai-je dit ? J'ai pu le dire. Mais je pense, je pense, je pense à tout.

— C'est froid, mais ça chauffe.

Cobral a crié cela. Il a vociféré. Qu'il est joyeux, cet homme que je ne connais pas !

— Encore un verre ? C'est du sacré.

Encore un verre ? J'ai bu.

Voilà, j'ai bu, voilà dix minutes qu'il y a devant le fauteuil où je suis plié comme un solliciteur, un guéridon, – il est vilain ce guéridon – avec deux assiettes de poupée, une boîte éventrée de *corned beef* et les bouteilles de whisky et deux verres, et la lumière jeune d'un abat-jour annamite, et Cobral, Cobral en face, Cobral partout, Cobral qui me cache toute la chambre avec ses épaules de *picado*r et sa tête pleine d'os ; – en voilà une énorme tête, sans chapeau, et ce front, hein, ce front inouï, trop de front, je vous le garantis – Cobral, qui boit son Dewar's comme un gargarisme parce que la liqueur n'a guère le temps de passer, facile, par cette bouche qui dévore, détruit et exige d'inépuisables proies.

— Vous ne croyez pas que vous mangez trop, à pareille heure ?

C'est lui qui parle. Il parle, la bouche pleine. Il n'a pas envie de parler. Il a envie de manger. Il répète encore :

— Vous ne croyez pas que vous ? ...

J'ai donc mangé ?

Machinalement, j'ai mangé. Vaincu par la contagion du broyeur qui me fait vis-à-vis ; j'ai mangé. Je n'aime pas cette viande opprimée, je n'ai pas faim. Je n'avais pas faim du tout. Et j'ai mangé.

Que se passe-t-il donc ? Est-ce en moi ou hors de moi qu'il y a de l'inattendu ?

Moi, je ne suis pas bien. L'estomac m'est un poids, comme une outre qui va me crever dans la bouche. La tête aussi est un poids. Lourde et vide, et gênante. On aimerait porter sa tête sous le bras quelquefois, comme le décapité des portails religieux, ou la poser dans un dressoir. Je suis paralysé. Je suis un ancien homme sans muscles, sans cœur, ni veines, sans âme, et je regarde un homme très bien portant et très tranquille qui me regarde aussi.

Je n'aime pas qu'il me regarde. Si je n'avais pas ses yeux si près, je ne serais certainement plus malade. Comme je dois être malade pour rester paralysé si longtemps !

Mais, hors de moi, tout n'est pas régulier. Je sens bien que je ne suis pas le seul en désordre ici. Il y a dans les choses, ou dans l'homme, ou dans l'atmosphère, un relent de désordre. Voilà qui ne va pas être réjouissant.

— Et d'une ! rugit Cobral.

Il pose délicatement la bouteille vide sur la brique du foyer. Pourquoi ai-je l'impression qu'il veut la manier comme une masse et tout fracasser ? Et me fracasser pareillement...

J'ai les nerfs en charpie.

Et je ris. Cobral ne me regarde plus. Je ris, je respire, je me porte bien... Que la vie m'est douce et comme cette brise est pure, qui se jette dans ma poitrine ! Ah ! revivre...

Cobral me regarde.

Je ris tout de même.

Il me regarde avec ses mêmes yeux intolérables. Il ne me gêne plus et je ris. Et je parle. Et je suis très content. Rien n'est voluptueux comme de s'éveiller tout à fait matin. C'est une joie.

— J'ai bien soif, mon cher.

À qui ai-je dit « mon cher » ? Je ne sais pas. Je sais que j'ai envie de rire et j'ai envie qu'il fasse jour. C'est tout ce que je sais.

Et il va faire jour. Les rideaux safran de la fenêtre prennent des tons vagues de vieille soie. Une buée d'aurore pauvre met du blanc derrière les fenêtres. J'aimerais que cela se fasse rapidement, et que ces lampes soient éteintes, et qu'on marche sur une route d'où l'on verrait des prairies.

Je ris. Je rêve. Cobral bafre toujours. Il est probable que je mange et que je bois encore. C'est trop laid : je n'en parlerai pas.

Qui est celui-ci ?

Nous sommes trois dans cette chambre. Je n'ai entendu aucun pas, aucun bavardage de serrure ou de porte, et un homme est entré.

— Bonjour, dit Cobral, qui ne se dérange pas.

L'homme lui serre la main et me sourit.

Je lui prends les mains, puisque je le connais et que je ne connais plus son nom.

— C'est lui, dit Cobral en me désignant.

L'homme est joyeux à ces mots. Il pose sa droite sur mon épaule et sourit de nouveau avec un charme déjà amical.

Cobral rit et me dit, en clignant vers l'inconnu :

— C'est lui.

Qu'est-ce que je fais là, moi ?

Sept heures.

— Vous n'êtes pas surpris de me voir ? dit l'inconnu.

Il a une voix moelleuse avec des heurts métalliques, une voix toute semblable à son regard, qui est tendre et dur comme celui d'un oriental légendaire. Des yeux fauves, des yeux généreux où passent des lueurs vives d'orgueil, de ces yeux gris qui semblent noirs et qui veulent donner beaucoup. Mais de ces yeux qui prennent tout.

— J'ai été si malade, soupire-t-il. Pauvre Nanni qui se mêle de souffrance et d'incapacité au moment où les autres vont agir. L'important est que mes deux ans de chambre close soient terminés et que je sois mêlé au bouleversement. Je viens bien tard. Non, pas si tard, puisque, après trois semaines de recherches j'ai trouvé la clef de l'issue. Aujourd'hui, ce soir, dans un moment, ce sera la plus grande heure du monde.

Il n'a pas bougé, engoncé dans sa molle et fixe attitude de nonchalance. Pourquoi me donne-t-il l'impression d'aller et venir par la chambre ? Des éclats rauques mettent dans la musique de sa voix un halètement mystérieux. Est-ce ma fièvre que je lui prête ? Est-il dévoré par une fièvre plus impérieuse que la mienne ?

— Tu ne manges pas, Nanni ? Tu ne bois pas ?

Il répond à Cobral :

— Non, j'ai pris ce qu'il me faut.

Il hausse les épaules, rudement, comme s'il secouait une crinière, et me considère profondément.

Puis il regarde Cobral :

— Je suis content que ce soit lui.

Et il se tourne vers moi de nouveau.

— Vous serez heureux d'avoir vu cela... même... même...

Il hésite. Il frémit. Il tape du pied.

— Ne pensons qu'à la gloire, crie-t-il... Je sais qu'il y a de la gloire, et rien que de la gloire, dans la nuit qui vient.

Il rit magnifiquement, et fier d'un rêve inexpliqué.

— Nous allons fabriquer une belle constellation... la plus fugitive... la plus éternelle... Ah ! Dieu...

Il rit encore. Puis il va à la fenêtre, écarte le rideau et cherche un paysage qu'il est seul à voir au delà du matin laborieux qui s'apprête.

Cobral vide son verre avec le geste qui termine une série. Puis il appelle :

— Nanni !

Nanni revient près de nous. Je remarque seulement que son vêtement a un aspect militaire. Les bandes autour des mollets font une élégance à ses jambes qu'il a courtes et minces, et détaillent ses pieds minuscules. Une veste de cuir jaune, avec, aux manches, des ailes brodées, des ailes blanches, de petites ailes qui semblent vivantes.

Nanni ? J'ai connu un aviateur...

En entrant, il a dû jeter sa casquette sur un meuble. Pourtant, cela n'est pas. Je me souviens qu'il n'avait pas de casquette. Tête nue, et des cheveux noirs, de copieux cheveux noirs presque lisses, je veux dire des cheveux qui n'ondulent pas naturellement, mais bouclés, un peu bouclés, à peine, à peine, une ou deux boucles de troisième ordre, – une chevelure qui casque la tête dont elle a pris la forme une fois pour toutes, mais où l'on voit que le vent a passé les mains.

Profil net et volontaire, visage très pâle aux yeux cernés de rêve et d'ambition, qui est-il ?

Je ne l'ai jamais vu. Je vous dis que ma mémoire n'est pas en faute. Je vois cet homme pour la première fois. Tout à l'heure, j'ai cru que ne connaissais pas Cobral. J'avais oublié son nom et cela me gênait pour reconnaître un visiteur surgi dans le réveil maussade de l'avant-matin.

Maintenant, je suis parfaitement lucide, mieux que lucide, les nerfs sous le fouet de la curiosité, l'esprit surexcité jusqu'à la passion, et cet homme me dit son nom. Je ne sais pas. Je ne sais pas qui est cet homme. Et je ne l'ai jamais vu devant moi.

D'où alors ce sentiment qu'il m'est proche ou que je n'ignore pas sa vie et sa valeur ? Comme je suis incertain aujourd'hui ! Nanni ? Quel est ce monsieur aux cheveux corses ?

— D'où viens-tu ? dit Cobral.

— J'en viens.

— Réellement ?

— Il fallait que je voie le château encore une fois.

— Trois nuits sans sommeil, marmonne Cobral, cela n'est pas bon du tout.

— Demain, demain soir, il y aura du sommeil.

— Et sache bien, repart Cobral, que tu n'auras pas trois minutes pour te reposer aujourd'hui.

— Que ferais-je de repos ? s'écrie Nanni... Du repos ! Du repos ! C'est là-haut que je me repose... C'est là-bas que je me reposerai... que fait-on aujourd'hui ?

— On te montre partout... On te montre à tous. À celui-ci d'abord.

Son doigt vers moi.

Je parle, enfin :

— Que voulez-vous de moi ?

Nanni plie sur ses jambes comme un jaguar sur ses jarrets. Sa voix bondit :

— Mon cher, je savais que vous étiez une âme impétueuse... Quelle joie pour nous que vous soyez venu ! Quelle joie pour vous !

— Je viens, dis-je doucement, mais je ne sais pas pourquoi.

— Je ne lui ai pas tout dit, brusque Cobral, mais il devine, il sent, il aime, il est nôtre, vois-tu...

— Généreux, crie Nanni, cœur généreux, front généreux, vois comme il nous ressemble. C'est bien celui qu'il fallait.

Cobral se lève.

— Tu ne bois pas ?

Et à moi :

— Vous non plus ?

Et il sombre du feutre où il n'est plus lui.

— Allons !

Je ne bouge pas.

— Où ?

Je ne bougerai qu'après une saine réponse.

— À l'appareil.

C'est Nanni qui parle. Je devine soudain que j'aimerai tout ce que fera Nanni. Je devine que Nanni me plaît étrangement.

Cobral aussi devine cela.

Mais il ordonne :

— Petit Nanni, il faut que nous soyons à Paris dans une heure.

— C'est bien court, proteste l'aviateur chagriné. Que devons-nous faire ?

— Nous préparer à déjeuner.

— Dès huit heures ?

— Tu es attendu à midi par madame de Hocques, mais il y a quelqu'un qu'elle n'attend pas et que je veux voir près de toi... qui doit être près de toi...

Nanni écoute à peine. Il questionne avec indifférence :

— Qui ?

— Pretty Pray.

— Pretty ?

Nanni n'est plus pâle. Terreux, puis blême, puis semblable aux cires transparentes, il semble soudain n'être plus qu'une ébauche de sa propre image, une ébauche où les traits indiquent celui que la couleur précisera.

Il murmure :

— Pretty...

Et il se tait.

Et il murmure encore :

— Pretty...

On jurerait que ses lèvres n'ont pas eu un mouvement pour former ce nom. Et il n'y a pas d'intonation, haine ou tendresse, pour souffler :

— Pretty.

Un souffle, oui, un souffle de mourant.

Je souris cependant et je dis :

— Pretty Pray... La petite Sainte ? ...

Nanni me dévisage de ses yeux tout à coup glacés :

— Vous connaissez... mademoiselle... Sainte...

Je lui ai fait de la peine en citant familièrement ce surnom de Pretty. Ses amis intimes la nomment

Sainte, ou, en badinant mademoiselle Sainte. Mais je peux dire : la petite Sainte, sans offenser personne. Je l'ai vue débuter, cette douce comédienne, et elle a de l'amitié pour moi.

Je voudrais pourtant que Nanni soit apaisé. Si je savais ce qui l'a ainsi abattu ? C'est peut-être une ancienne union que ce nom a évoquée. Bah ! je le saurais, je sais presque tout ce que Sainte a fait sur terre depuis qu'elle y tient tant de place. Quel être surprenant !

— C'est une amie... pour vous... une amie ? ai-je demandé prudemment.

Nanni réfléchit. M'a-t-il entendu ? Il écoute quelqu'un en lui-même.

— Oui et non, répond-il... C'est une femme charmante...

Il médite encore bizarrement et conclut :

— Charmante... sympathique... charmante...

Et il appelle :

— Holà, Cobral ! ... Vas-tu nous faire attendre ?

Cobral est déjà à la grille. Il rit. Je crois qu'il ne s'étonne de rien, même pas de Nanni. Peut-être est-il habitué à lui.

Nous courons vers la grille. Le brouillard flotte comme une vague impalpable où se marque un sillage derrière nous.

Quels sont ces gens ? Qui suis-je ? Je ne sais plus ce que je sais, ni ce que je dois savoir.

L'auto est rangée devant la grille. Elle est très belle, longue, blanche, sentant la souplesse et l'agilité. Le nègre, accoté à un arbre du trottoir, ne prend pas garde à nous.

Cobral nous guide. Nanni m'a pris le bras. Au delà de la route, une plaine. Encerclant un champ immense, des barrières. Et loin, au milieu de cette piste rudimentaire, des hangars. Un grand nombre de hangars.

Cobral pousse une porte basse. Nous voilà dans le champ. Les pluies récentes ont laissé des flaques de boue que le brouillard tiède entretient.

Nanni a son fier sourire maintenant. Moins franc qu'à sa venue, un sourire mince de savant, un sourire qui se tait. Il pense. Il parle. Ce sont deux actes sans communion. Il ne pense pas à ce qu'il dit. C'est curieux. Tous ces mots sont des prétextes à de petits drames. Ceux de Cobral aussi. Et moi, ne suis-je pas tout un drame parmi ces drames ?

La boue jaillit sur bottines et bottes.

— Vous pensez au dégel, Nanni ? crie Cobral toujours en avant et qui se retourne...

— Le dégel ? ricane l'autre... ah ! ah ! oui le beau dégel décoré d'ornières magnifiques... Quels canons ont passé là ?

Il s'arrête et, grave, murmure :

— Le dernier canon... voir passer le dernier canon pour la dernière fois... et que ce soit la fin de ces rudesses...

Nous repartons. Il s'arrête encore :

— Le dernier héros... voilà... le dernier... On vient de voir trop de héros... c'est certain... trop de héros... Il faut des hommes maintenant...

Il se prend la tête à deux mains :

— Pensée qui ordonne... pensée de bonheur et de calme... ah, mon ami, quel printemps régnera désormais dans l'âme du monde ! ... Et c'est nous... nous trois... Je l'ai tant rêvé ! ... J'ai été malade d'ambition... c'était trop lourd le poids de ce désir... j'ai été très mal... très mal, vous le savez... et tenez, je voudrais... écoutez... c'est tout simple ce que je vais faire... si... si... puéril... normal... et cela paraîtra géant... disons héroïque... supposez : héroïque... alors je voudrais, je veux bien être un héros... un héros... le dernier... mais je serai le premier homme... C'est pourquoi je veux en revenir, pour voir... pour être... vous comprenez... pour être... pour être...

Il fronce les sourcils :

— Je veux revenir pour être oublié... Qu'on ne sache pas dans l'avenir qui je suis... Les autres, les anciens, les héros des temps héroïques, ne les oubliez pas. Oubliez Ugo Nanni... Ce n'est pas un héros... Ce n'est plus un héros... C'est un homme... Et tous les hommes ne sont que des hommes... Il le faut... venez... il le faut, il le faut...

Cobral nous a devancés de plusieurs centaines de mètres. Je le vois disparaître derrière un hangar monumental.

— C'est là, indique Nanni, je suis content de vous le montrer. Demain, au retour, on le détruira. Vous verrez...

Et il ajoute confidentiellement :

— Couvrez-vous, et d'importance... cette nuit... Vous ne savez pas comme il fait froid... Couvrez votre tête... vos oreilles... Moi, je ne peux pas... j'ai trop d'agitation dans le cerveau... comme si ma tête flambait... je crois, d'honneur, que ma tête flambe... C'est ce qui me fait aller dans le vent... ne pensez-vous pas que le vent attise la flamme... J'ai peut-être un panache de feu là-haut... là-haut...

Il se hâte et m'entraîne. Je me plais infiniment avec ce garçon incompréhensible. L'énigme trépidante de ses paroles me saoule comme un vin trop neuf. Je suis persuadé qu'il prépare des audaces terrifiantes. Tout, de lui, me sera naturel et sympathique. Même d'être victime de ses outrances.

Voici le hangar.

Voici Cobral.

Voici l'aigle.

Pourquoi ai-je pensé ce mot : « l'aigle ! » Je suis devant un biplan, un classique et énorme biplan, avec cet échafaudage d'ailes qui évoque un transport à deux ponts. Pourquoi « l'aigle » ? Le journalisme a popularisé le cliché de « l'oiseau » que nos reporters emploient à pleins tiroirs pour poétiser – ou alors, pour quel insuffisant synonymat ! – l'aéroplane. Et ce biplan mathématique et exact n'autorise même pas le pauvre travestissement du mot, puisqu'il est posé, sans envol, sur ce coin de terre comme un théorème sur le tableau noir.

« L'aigle. » J'ai pensé aux ailes festonnées des *aviatiks*. Et ainsi, c'est ainsi, j'ai toujours eu cette faiblesse de disserter mentalement sur les exclamations intérieures qui me semblent intempestives.

— Ho ! Nanni, qu'est cela ?

Je regarde quatre cartouches tricolores peints sur chacune des quatre ailes tendues. Les avions français portent toujours ces cocardes nationales, mais il n'y a point de lettre à l'ordinaire. Qu'est-ce que ces lettres ?

Nanni, qui allait vers l'appareil, revient.

— Que demandez-vous, ami ?

Le vent qui s'est levé remue doucement quelques mèches de sa chevelure. Il en a le front obscurci. Son menton de chef est plus volontaire que ses yeux, qui semblent commander pourtant. Il a sa voix chaude, nette, rapide aussi.

— Que demandez-vous ?

— Ça... qu'est-ce que cela ? ... il y a des lettres sur les ailes... pourquoi cette lettre ?... pourquoi cette lettre quatre fois ?

Il rit de bon cœur.

— Je ne peux écrire mon nom tout entier, je pense.

— Oui, oui, dis-je rêveusement, mais cette lettre sur ce cercle victorieux... Je ne peux pas oublier les meubles de la Malmaison... de Compiègne... de Fontainebleau... C'est prodigieux... ah, j'ai été témoin d'un prodige... J'ai cru voir cette lettre comme si... je l'ai vue ailleurs et ne l'ai pas vue depuis... Du moins, la voir sur une chose de guerre, quel prodige...

Y a-t-il une réponse dans ses yeux ?

Il n'est plus auprès de moi. Il est aux pieds de l'avion et touche avec une sûre négligence d'amoureux tous les détails de son fidèle.

Je regarde Cobral qui se tient opiniâtrement loin de nous. Je regarde Nanni et les aides qui inspectent l'aéro avec leurs mains sèches et des yeux de rats. Je regarde l'aéro, solide, léger, précieux, brutal, sans âme, sans élan, sans défaite, attente insensible du moteur et de l'espace qui feront de ces ailes des ailes.

Il y a sur chacune des ailes une lettre. Je suis émerveillé de cet « N » qui pose un lourd éclair d'encre sur les cocardes tricolores. Pourquoi suis-je émerveillé ? Nanni a eu la fantaisie de baptiser son aéro d'une initiale, la sienne, quadruplement. Quoi d'émerveillant ?

Je viens d'être ému, vous le sentez. Vous l'êtes aussi, peut-être ?

Je suis mécontent d'être ému. Bâtisseurs de ténèbres ! Qu'ai-je cherché ? qu'ai-je trouvé ? Je voudrais bien qu'on me guérisse de cette tare. Ce n'est pas une maladie : c'est une tare et je doute qu'on me guérisse. Quel tourment de me créer des stupeurs et des enthousiasmes, basés sur des nuages d'où je retombe à tout moment. Ne suis-je pas grotesque d'avoir lancé mon souvenir sur des pistes légendaires et mortes qui ne revivront pas ? J'ai honte d'être ému. Je veux cesser de l'être. Je veux parler à quelqu'un. Je vais parler à Cobral.

Où est-il ?

Derrière l'aéro ? Peut-être s'enquiert-il de ce qui m'a étonné. Que lui dira-t-on ? Nanni a, de son aveu, marqué l'initiale de son nom sur les ailes. Cobral n'en saura pas davantage. Eh quoi ! il le sait déjà. C'est un ami de Nanni, un habitué de la villa, et sans doute, du hangar. Pourquoi s'étonnerait-il lui aussi ? Un aviateur militaire a de droit l'insigne de l'aviation française. Et peut-être lui est-il permis de le signer ou de le chiffrer. Ce n'est que de la bravoure, cette identité voyante – et vue. Pardon, pardon, je n'ai pas dit qu'il fût aviateur militaire. Je ne le sais pas. Comment le dirais-je ? Peut-être même – que décider ? – n'est-il pas français ? Je vais trouver Cobral qui m'éclairera.

— Il est né en France et il est mobilisé.

Cobral me répond, qui était derrière moi. Ai-je exprimé à voix haute mon embarras ? Il répond à ma pensée. Il répond distraitement, sans quitter des yeux le biplan.

— Il est né en France.

Je dis vivement :

— En Corse ?

Cobral me regarde avec étonnement, puis s'occupe à nouveau de l'appareil. Lentement, il proteste.

— Non. Pas en Corse. En Touraine, je crois : je sais qu'il est né près de Paris. Pourquoi voulez-vous qu'il soit né en Corse ? C'est enfantin.

Il prend un journal dans la poche et le déploie. Il reprend.

— Son nom vous trompe. C'est qu'il est d'origine italienne. Il en est très fier, parce que sa famille est fière de son ascendance très purement latine. Son parrain lui a donné le prénom d'Ugo.

Il baille et parcourt le journal comme s'il y était obligé et que ce lui fût un vrai supplice. Il murmure des mots que je n'entends pas.

Enfin il articule :

— Rien. Rien.

Et soudain :

— Vous connaissez ce journal ?

— Quel est ce journal ?

Il tourne une page pour regarder le titre de la feuille. Il l'a – oh ! – oublié.

Lui, peu intéressé :

— *L'Exigeant*.

— Oui, c'est un bon journal, un journal du soir... Je connais des gens là-dedans... Certainement, je connais... je connais... que voulez-vous faire ?

Il jette encore une fois les yeux sur la feuille.

— C'est le numéro d'hier... Il ne donne pas les spectacles... Je voudrais savoir ce qu'on joue ce soir, dans les théâtres...

— Je peux vous renseigner peut-être... J'avais pensé, moi aussi, aller au théâtre ce soir... j'ai tellement travaillé la dernière nuit...

— Vous n'irez pas.

J'ai mal entendu. Il n'invente pas cependant. Il a dit ça très bas, et très vite.

— Est-ce que Pretty Pray joue ce soir ? demande Cobral, indifférent.

— Je ne sais pas... Je crois qu'elle est sans engagement... À moins qu'elle ne paraisse dans un concert de charité.

— Je ne vois pas la nécessité de savoir tout cela, jette-t-il sèchement.

Cette brute est un maniaque. J'ignore sa manie. Mais il a le ton coupant des maniaques, dont la volonté n'a plus d'ampleur forte. Une volonté à ressort.

— Eh bien, reprend-il en souriant, vous êtes tout à fait bon... C'est à *l'Exigeant* que vous me mènerez... Nous y ferons une édition spéciale... vous y signerez l'article... Il est fait depuis longtemps.

Je ris bruyamment.

— Que vous êtes nerveux, reproche Cobral. Ménagez-vous jusqu'à ce soir. Mais je ne crains rien... Vous êtes un homme extraordinaire. Extraordinaire.

La colère me guette. J'ai une envie farouche de le prendre au collet et de regarder ses yeux, tout le temps qu'il faudra pour savoir ce qu'il y a dedans.

C'est lui qui me prend au revers de mon pardessus et qui explique doucement :

— Nanni vous aime beaucoup. Je ne savais pas qu'il vous connaissait. Il vous a vu ? Rappelez-vous. Ugo Nanni, vous le connaissez parfaitement...

Il ôte de mon col un fil blanc. Il a une main puissante de démolisseur sportif. Il a des gestes incomparables de légèreté. Et il laisse mon col et mon pardessus et mes yeux où il recommençait à traîner les siens, et il regarde Nanni s'activer près de l'aigle.

Oh ! encore ce mot ! « L'aigle ! » « l'Aigle ! » Mais pourquoi l'Aigle ?

— Nanni aurait été un grand homme pendant ces mois de guerre... un grand homme, mon cher... mais il était malade... il ne sortait pas... on ne le laissait pas sortir... il est guéri... il a fallu beaucoup de démarches pour le faire mobiliser... C'était un aviateur prestigieux... il a même brisé beaucoup d'appareils... il ne s'est pas abîmé... jamais une égratignure... ah, un grand homme... un grand homme... quelle vaillance... quelle modestie... il n'y a que trois jours qu'il a repris ses vols... il a été droit au but... Je n'espérais pas trouver un collaborateur si splendide...

Il réfléchit. Il complète :

— Les autres seront très bien aussi.

Il cherche mes yeux.

— Vous surtout.

Je crie :

— Ah, mais... Ah mais... quoi ? ...

Il dit, dans un gros rire :

— Moi aussi.

Et il appelle :

— Nanni ? ... Nanni ? ...

Se tournant vers moi :

— Vous connaissez Pretty Pray ?... Je ne sais pas qui elle est... je la vois quelquefois... j'ai un service à lui demander... Allons vite, et ne dites pas de mal de moi devant elle. D'ailleurs vous ne pensez pas de mal de moi. D'elle non plus, je le sens.

— De qui ? s'informe Nanni qui nous rejoint.

— De Sainte, répond Cobral.

Nanni ne tressaille pas, et son visage ne témoigne d'aucune émotion.

— J'oubliais que nous devions la voir, murmura-t-il.

— Viens, Nanni. Es-tu prêt ?

Il semble transfiguré.

— Tout est prêt... Allons...

Pourtant il hésite et s'arrête.

— Que veux-tu ? dit Cobral.

— Est-il indispensable que je la voie ?

— Oui.

— Ce sera très dur.

— Oui.

— Tu réponds de moi ?

— Je réponds d'elle. Toi, tu réponds de toi.

— Si je le croyais ! Tu ne sais pas, Cobral, comme il est grave que je la rencontre aujourd'hui... je ne l'ai pas vue... depuis... depuis... ah ! que de mois...

— Rien n'est mort.

— Rien n'était né.

— Tout naîtra peut-être.

— Je sais que non, Cobral, et cela me fait peur. Pourquoi m'obliges-tu à la voir ?

— Tu la verras plusieurs fois aujourd'hui.

— Si je viens à bout de ces minutes, je serai... je serai...

— Tu seras un homme.

Cobral commande.

Nanni a dans le regard une exaltation de martyr. De quoi, de qui est-il l'apôtre ?

Nous allons vers la route. Minuscules, tous les trois, au milieu du terrain d'aviation. La boue s'acharne. Nous ne nous apercevons plus de rien. Moi, je suis passionnément une tragédie que le front de Nanni me révèle entre deux bonds de sa chevelure.

— Nous allons chez elle, dit Cobral, sans le regarder, nous allons chez Pretty pour une chose grave. Il faudra que tu sois très fort.

Nanni, dans une acceptation sereine, murmure :

— Je crois que tu peux me demander l'impossible... Je pourrai l'impossible... l'impossible, si tu veux...

— Je ne te demande que l'immobilité, continue Cobral qui marche toujours, les yeux loin de nous.

— L'immobilité ?

— Si tu crois... si tu vois... que... que ton ami Cobral... au cours de cette journée... agit... pour un autre... comprends-tu ? pour un autre que toi... es-tu capable de...

— Pour elle ? ... Pour un autre ? ...

— Peut-être... elle... et un autre...

— Et toi, tu aideras ?

— Oui.

Nanni va s'arrêter. Il respire un peu plus durement.

Cobral demande :

— Eh bien...

— Eh bien, je ferai ce que tu voudras.

— Es-tu capable de ne pas te trahir ?

— Je ne me trahirai pas.

— Es-tu capable de ne pas souffrir ?

Nous marchons en silence. Nanni a sur les lèvres – comme elles sont pâles, ses lèvres ! – un pauvre sourire. Il voudrait donner un ton plaisant à ce qu'il dit. Il ne peut même pas parler.

Et puis, tous les muscles de l'âme tendus à le tuer, il répond tranquillement, comme s'excusant d'une distraction :

— Au fait, je ne souffrirai pas.

L'auto nous emporte vers Paris.

La mairie du Bourget porte huit heures et demie sur son horloge.

Neuf heures.

Cobral assiège la porte de Pretty aussi rudement que la mienne. Quelle catapulte ! Nanni et moi sommes encore dans l'ascenseur, et lui qui a monté l'escalier en quatre bonds, carillonne, carillonne comme il tirerait le canon.

Une femme de chambre. Cobral la bouscule. Il entre. Nous le suivons. Il disparaît. Nous demeurons dans l'antichambre, la camériste nous regarde, stupide. Des portes claquent. Je n'aime pas ces façons d'entrer chez les femmes.

Une voix. C'est Pretty.

Elle est furieuse. Je suis content. Elle vient. Je suis exaspéré des manières de Cobral. Je retrouve d'un coup ma colère du réveil. Je me fâcherai !... Nanni est muet. Il va pousser la porte du palier que la femme de chambre, effarée, a oublié de refermer.

Pretty est furieuse. Pretty est grandement furieuse. Elle crie. Je ne distingue pas les mots qu'elle dit. Je reconnais sa voix de théâtre. Sa voix des jours où elle dit des choses lyriques.

Cobral revient. Il sourit. Je ne me fâcherai pas. Je ne le giflerai pas. Je ne l'étranglerai pas. Il sourit comme un bonhomme qui aurait pris un goujon – vivant – après douze heures de faction à la ligne.

— Entrons là, dit-il.

Et il se jette dans un boudoir où il nous offre des sièges. Audace. Ah, brute !

Presque aussitôt, Pretty.

Elle mérite qu'on l'appelle Sainte, ce matin, car elle est un petit charme parfait. Pas coiffée, pas maquillée, les yeux gros, elle sort du sommeil et du lit, et dans son peignoir rose on dirait une gosse d'album anglais qui va voir à la cheminée ce que saint Nicolas a semé dans ses socques. Bonjour, Sainte.

Pretty ne me tend pas la main. Elle ne voit pas Nanni. Elle ne vient que pour Cobral.

Toute frémissante :

— C'est trop long ? crie-t-elle, c'est trop long, n'est-ce pas ? de m'envoyer la femme de chambre et d'attendre que je vous fasse entrer ?... Dans ma chambre !... dans ma chambre !... vous !... vous !...

Cobral est un mufle.

Mais il sourit.

— Est-ce que vous avez l'habitude d'entrer chez les gens ? ... de faire la lumière ? ... de les tirer du lit ? ... et d'éclater en paroles saugrenues ? ... si c'est votre genre, il faudra...

Je risque :

— Oui, c'est son genre... Exactement son genre.

Pretty me regarde.

— Vous ici ?... Vous pratiquez le même sport ?... Eh bien, vous me plaisiez beaucoup mais je me demande si vous n'êtes pas aussi un...

Quoi ? Elle freine. Il est temps... Elle a vu Nanni. Elle s'apaise.

— Bonjour, monsieur Nanni, comment allez-vous ? Je suis contente de vous voir chez moi.

Nanni s'entrave dans une salutation précieuse. Pretty nous interrompt.

— Je suis dans un état de rage... inexprimable... je ne sais comment cela passera... il y a visite et visite... on ne viole pas une maison...

— Ne vous emportez pas, dis-je, et songez que Nanni et moi sommes restés à la porte.

— Enfin, s'exclame-t-elle, que diriez-vous si l'on vous éveillait de cette façon-là ?

— Je dirais... je dirais...

— Ma chère amie, décide Cobral, nous perdons du temps.

— Le mien.

Elle tape du pied, gentiment.

— Il faut que je vous parle, dit Cobral, qui ne sourit plus.

— Vous attendrez mon bon plaisir.

— Peut-être.

Elle est partie. Nanni est impassible, résolument. Cobral prend un livre sur la petite bibliothèque et le feuillette comme si Pretty n'était pas brusquement disparue, ou comme si elle n'était jamais venue dans cette pièce.

Tout y est bleu et gris. Beaucoup de statuettes. Une chaleur intime. Sur la fenêtre qui découvre les Tuileries et la rue de Rivoli, se profile un Dionysos de marbre. Des livres, des livres. Des fleurs. Une gerbe de mimosas, bientôt fanés mais dont la saveur lourde – une fleur qu'on respire avec la bouche – étourdit.

Nous sommes chez une femme intelligente et qui aime la vie. Pretty me plaît beaucoup.

Cobral se lève et sort du boudoir.

Une sonnerie bientôt. Sonnerie qui insiste. La femme de chambre vient. Elle n'est pas remise de son affolement. Pauvre petite, comme je la comprends. Est-ce que je suis remis de cette matinée hâtive ?

— Mademoiselle attend ces messieurs.

Elle nous mène à la chambre de Pretty. Jolie chambre pensive où il n'y a pas trop de meubles et pas trop de dentelles. Ce n'est pas une chambre d'actrice, Dieu merci. Mais que fait Pretty ? Elle s'est recouchée. Paresseuse !

Cobral est assis déjà près du lit.

Pretty nous fait un sourire. Elle a retapé sa coiffure et s'est inondée de poudre. Elle est armée de pied en cap. Pourtant je ne conçois pas qu'elle nous reçoive si familièrement.

Mais comme si elle me devinait :

— Je crois que ma classique pudeur est très en déroute ce matin... Tant pis pour moi, je n'ai pas le courage de rester debout à ces heures sensationnelles. Asseyez-vous... Prenez ce fauteuil, Nanni, et approchez.

Elle lui rit fraternellement.

Il s'oblige à sourire. Il y réussit. On dirait de ces sourires peints sur marionnettes ou sur ces figures, dans les foires, qui sont aux boutiques dites « Massacres ».

— Que me veut-on ? ... Fumez si cela vous amuse... Ce me sera agréable...

Cobral parle :

— Pourquoi ne jouez-vous rien actuellement ?... je sais, je sais... la guerre... eh bien c'est la raison de faire de la belle besogne... vous ne trouvez pas que « ceux qui restent » abusent du café-concert et de la revue à petit spectacle... triste, triste... Donnez-leur des chefs-d'œuvre... c'est-à-dire vous-même... assez de femelleries...

Pourquoi ces banalités ?

Mais il les distille subtilement. Il flatte. À la réflexion la flatterie est grossière, mais il la détaille en grand acteur. Pretty n'a pas du tout l'air de l'entendre. Elle est dans le ravissement. Petite Pretty, qui aime renier ses anciennes idoles, quand on l'y invite adroitement.

Idoles, non, je ne peux dire qu'elle ait eu pour idoles ses buts oubliés et son répertoire de début. Pretty Pray n'est pas une vieille dame ; mais elle a vingt-quatre ans et, depuis six ans, elle a vu bien des choses. Elle a débuté dans une bonbonnière, où l'on affichait des polissonneries. Elle passait pour Anglaise. Il est vrai qu'elle est née à Cricquebœuf et qu'elle est blonde. Elle a travaillé ensuite la tragédie racinienne au Conservatoire. Impatiente d'attendre des prix et des récompenses, elle est revenue aux légèretés, et le music-hall a connu des sketches où elle chantait et dansait intrépidement. Mais je ne vous conterai pas sa carrière. Vous la connaissez mieux que moi. Un jour, le hasard l'a jetée dans les bras d'un faiseur de drames littéraires et, souple comme un courtisan, elle a saisi en un tour de main des intentions et des idées que ne lui avait pas apprises son début sans envergure. C'est depuis ce temps-là qu'elle aime être appelée Sainte par ses amis. Je la soupçonne de haïr son nom réel de Pretty Pray, qui est un peu badin pour cette amie des poèmes sérieux et des comédies pathétiques.

J'aime bien l'appeler Sainte.

Si elle l'osait, elle se ferait afficher sous ce nom quand elle joue.

— Vous êtes très attachant, Cobral, mais je ne pense pas que vous me jetiez à bas du lit pour me parler du théâtre à venir et de la moralité des civils, n'est-ce pas ?

Un rayon de soleil coule par la fenêtre. Un soleil convalescent.

Je n'aime pas qu'elle parle à Cobral comme à un ami. Où se sont-ils vus ? Je croyais connaître la vie de Sainte, et je l'ai vue assez souvent ces dernières semaines pour savoir quels sont tous ses amis actuels. Je suis un sot, voilà. Comme si, après les plus généreuses confidences de n'importe quelle femme, il ne convenait pas de se demander : « Quelles choses importantes m'a-t-elle cachées ? »

Trop souvent, Sainte m'a dit : « Je n'ai pas de secrets pour vous. » Elle a dû me taire les plus beaux détails, avec délices.

Cobral abuse de ses éclats de rire. Il sera bientôt visible pour tous que c'est de l'imitation.

— Ma chère amie, dit-il gaiement...

Oh, comme ces façons affectueuses m'insupportent !

— Ma chère amie...

Pourquoi m'insupporter ? Les amis de Sainte me doivent être aussi étrangers que les deux ou trois petites passions de son petit cœur. C'est vrai que je n'ai jamais pensé à son cœur, ni à tout ce qui s'ensuit, mais son amitié m'amuse. Donc je suis jaloux de ses amitiés nouvelles.

— Ma chère amie, ma visite précipitée a deux mobiles...

— Mon réveil et ma colère.

Il fait à cette plaisanterie un succès de joie indulgente.

— Non... une invitation à accepter... Un service... à rendre.

— Vite, parlez-moi de l'invitation...

Et elle bat des mains avec un enthousiasme parodié.

— J'ai un service à vous demander... reprend Cobral... c'est moi qui vous le demande... mais au nom d'une cause considérable... considérable... comme vous le diront ces messieurs.

Sainte, qui croit à une farce, nous interroge des yeux. Nous demeurons impénétrables.

— C'est un très gros service... que vous pouvez me rendre... nous rendre... facilement...

— Eh bien, dites de quoi il s'agit, et je vous répondrai.

Elle s'impatiente. Cobral semble disposé à prendre son temps maintenant.

— J'ai eu entre les mains, narre-t-il, un programme de la matinée que donne aujourd'hui l'Union Cordiale... Une belle manifestation franco-anglaise... vous y paraissez... Cela me fait plaisir... Le président de la République vous applaudira...

— Ce n'est pas la première fois, rétorque Sainte, et les ministres aussi. Il y aura des ministres...

— Cela est improbable, se moque Cobral, car c'est grande séance à la Chambre... les ministres y seront tous... ils y seront tous... tous... vous ne le saviez pas ?

— Comment le saurais-je ?... Les événements politiques me sont inconnus.

— Inconnus ? Inconnus ? ... Et les hommes politiques vous sont inconnus ?

— Évidemment... vous posez des questions... des questions...

— Je ne demande rien... Vos secrets sont à vous... Je ne vois pas pourquoi je voudrais vous les prendre... Je ne les prendrai certainement pas...

Cette conversation me paraît bête et misérable. Nanni ferme à demi les yeux. Est-ce pour ne pas la voir ? Est-ce pour mieux la voir ? Elle est très belle, notre blonde Sainte, accoudée à l'oreiller ; si elle est plus belle encore dans le cœur fougueux de Nanni, comme elle doit être belle !

Elle se tait, agacée par le ton sournois de Cobral. Elle dit avec un peu d'aigreur :

— Cobral, vous êtes ennuyeux... si vous avez quelque chose à me demander, demandez.

— Que direz-vous tout à l'heure à la matinée du Trocadéro ? C'est au Trocadéro, n'est-ce pas ?

— Oh ! cet homme qui répond aux questions par des questions... Oui, c'est au Trocadéro...

— Merci... Quels poèmes direz-vous ?

— Je ne sais encore... Le programme porte : « Poèmes » par mademoiselle Pretty Pray.

— Poèmes de qui ?

— De quelqu'un qui me plaira... Si je savais qui me plaira d'ici la matinée, j'aurais un bonheur de première classe.

— En attendant, vous êtes nerveuse... Donc vous direz des vers...

— Oui, oui, oui et oui... des pauvretés sans doute... Parce que les poètes m'ont tout l'air d'être au garage depuis qu'il leur faut célébrer des faits au-dessus de leurs petites histoires...

— Pretty, vous êtes injuste... Les poètes ont toujours été ceux qui peuvent le mieux exprimer la séduction ou la douleur de la vie quotidienne... Ils n'ont pas changé... Il n'y a plus de vie quotidienne, il y a un trou dans l'espace et dans le temps, cratère inquiétant dont les vapeurs annoncent le dernier cercle de l'enfer – ou le premier... Dante est mort, chère amie, et les bons jeunes gens qui écrivent ont assez de peine à écrire en français... si vous leur demandez de penser par surcroît...

— Il y en a sans doute qui ont d'autre but que des rimes insensibles et du bruit sous les mots ! Qu'ils viennent !

— Je viens.

— Quoi ?

— Pretty, vous serez un ange... Pretty, je vous nommerai Sainte avec des inflexions mélodieuses si vous déclamez ceci à la matinée du Trocadéro.

— Qu'est-ce qui vous prend ?

Je suis plus stupéfait que Sainte. Cobral tire de son portefeuille un beau papier de format princier, plié en quatre, qu'il tend à Pretty. Cobral serait poète, écrivain, littérateur ?

— C'est une sorte d'hymne, dit-il.

— Je ne le dirai sûrement pas aujourd'hui, crie vivement Pretty ; il est d'une grande longueur et j'ai trop de conscience pour risquer une chose que je n'aurais pas le temps d'étudier.

— Vous le direz, maintient Cobral...

— Que je le lise, s'il vous plaît.

Elle parcourt le manuscrit. Cobral affecte de s'intéresser au couvercle d'un drageoir ciselé qu'il manie avec des chatteries d'antiquaire. Nanni est comme absent. Comment croire qu'il y a une goutte de sang et une étincelle de nerf dans ce corps statufié correctement sur un fauteuil ? Je ne songe qu'à Pretty, à la délicate Sainte, dont les yeux étroits, la bouche sans volupté et les épaules découragées ont un grand pouvoir de charme triste sur moi.

Elle a lu, elle rit à n'en plus finir.

— C'est beau, ma chère amie ? interroge Cobral gravement.

Sainte, rit, rit, rit éperdument.

— Je savais... oh ! Cobral... je savais... je savais que c'était pour rire... eh bien, je ris... c'est réussi... voyez ! je ris... je ris...

— Pourquoi riez-vous ?

Elle pousse de petits cris aigus.

— Il demande... il demande... vous demandez pourquoi je ris...

Elle étouffe. Elle tousse. Elle revient à son petit air digne qui me plaît tant.

— Vous direz ces pages, n'est-ce pas ? reprend Cobral sans gaîté et sans solennité... vous les lirez au Trocadéro.

Sainte est dégrisée de son élan comique.

— La plaisanterie est finie, mon cher... j'ai ri... ne me demandez pas autre chose...

— Justement, je vous demande autre chose... je ne vous demandais pas de rire... je vous demande...

— Alors, faites dire vos vers par un clown...

— Laissons cela, intime Cobral.

Une pause. Sainte a peut-être blessé Cobral. C'est ce qu'elle est occupée à chercher. Nanni demeure indifférent à tous ces propos. Moi, je m'entête à ne rien comprendre.

Cobral allume une cigarette et la flamme du briquet éclaire son sourire revenu.

Sainte se tourne vers Nanni.

— Pourquoi, lui dit-elle doucement, ne m'avez-vous pas donné de vos nouvelles ?

Nanni livre aux yeux de Sainte ses yeux de pierre usée. Elle en a une impression amère. Elle n'aime pas semer le mal.

— Nanni a dû faire des prodiges, dit-elle en me regardant.

Je rougis. Je crois que je dis :

— Il en fera.

Mais la peine de Nanni et les rampements de Cobral me troublent âprement.

— Nanni, intervient Cobral, Nanni...

L'appelé parvient à mettre un peu de sourire naturel dans ses yeux où la vie se rallume une seconde.

— Nanni, puisque Sainte ne veut pas m'entendre, dites-lui, je vous prie...

— Ah ! non, crie-t-elle, vous ne voulez pas lui faire répéter vos prétentions humoristiques ?

— Nanni, mon cher Nanni, veux-tu soumettre à mademoiselle Pretty Pray l'invitation dont nous sommes chargés ?

— Quelle invitation ? balbutie Nanni. Je ne sais pas de quelle invitation tu me parles.

— Vous l'intimidez, ricane Cobral. Et vous, dit-il vers moi, ne direz-vous pas ? ...

— Vous oubliez que je ne suis au courant de rien.

— Que de temps gaspillé, gronde-t-il, en se levant.

Et il marche par la chambre.

Il s'arrête soudain et cherche les yeux de Sainte.

— Vous avez entendu parler de madame de Hocques ?

Sainte tressaille.

— Madame de Hocques ! ... Celle ? ...

— La milliardaire... la bonne... la belle... la grande... la seule...

— Oui... j'ai entendu parler... j'ai beaucoup entendu parler de madame de... de cette dame...

— Ce n'est pas elle qui vous envoie ce poème, mais elle serait contente que vous le disiez... Bah, puisque vous ne voulez pas...

Sainte rit nerveusement.

— C'est inouï qu'elle soit mêlée à cette histoire de... de matinée... et de poème...

— Peuh ! ... Elle y est mêlée... elle y est à peine mêlée... seulement elle veut vous voir... elle veut absolument vous voir... dans le plus bref délai...

Il reprend sa marche sur le tapis.

— Ho ! dit-il devant une petite toile mal encadrée, si vous l'avez payé, celui-là vous a coûté cher... Mais c'est un cadeau, je gage... ah ! si j'avais le pareil dans ma chambre à coucher... bravo... c'est un vrai... et un beau... peut-être n'y connaissez-vous rien... si... vous devez aimer cette peinture... c'est un cadeau royal... royal...

Sainte s'en prend à Nanni :

— Votre ami est le plus insupportable des hommes... Vous voyez que je dis vrai... On ne peut causer avec lui deux minutes en sécurité...

Cobral se retourne :

— Vous me parlez, ma chère ?

— Pas du tout.

— Excusez-moi.

Il revient à la peinture.

— Cobral, dites, Cobral...

— Quoi donc, Sainte entre toutes les saintes ?

— Pourquoi me disiez-vous que cette dame... madame de... de...

— De Hocques ?

— Oui... madame Hocques... voulait... veut...

— Je suis un enfant ! J'oubliais l'essentiel. Madame de Hocques m'a chargé de vous prier à déjeuner pour ce matin.

— À déjeuner ? Chez elle ?

— Chez elle, Sainte... Et vous aurez en face de vous votre ami Cobral... et monsieur l'aviateur que voici... et monsieur l'écriveur que voilà...

— À déjeuner ? répète Sainte, interdite.

— Ce sera intime et important... Il y aura un grand général... Ah ! vous ne vous doutez pas quel général elle a invité... un général connu... oui, Sainte... un général connu... historique.

— C'est sérieux ? Elle me fait inviter ?

— Petite dame, vous êtes incrédule et c'est charmant. Mais les minutes ont une valeur considérable. Vous allez donc sauter de ce lit amollissant. Vous revêtirez le tailleur le plus chic et le plus sobre que vous possédiez et dans notre compagnie, vous irez à l'hôpital d'Antin où madame de Hocques, bienfaitrice et infirmière, sera heureuse de vous voir.

— Mais, discute Sainte, doutant, cette dame ne me connaît pas. Pourquoi veut-elle que je vienne ?

— Elle me connaît, dit Cobral. Cela suffit. Vous déjeunerez donc chez elle et, pour ne pas la contrarier, si elle vous parle du Trocadéro, vous lui direz que vous y déclamez un poème de Cobral. Jean-Pierre Cobral, français.

— Et il faut que je me lève et que je vous suive et que...

— Il paraît, insinue Cobral, qui s'est approché de la fenêtre et tambourine des improvisations, il paraît qu'elle nous fera déjeuner avec un homme politique, ce jeune ministre vous savez... cet orateur ? ... vous devez connaître son nom... Cardiette... René Cardiette... il parle cet après-midi à la Chambre... il interpelle sur une loi nouvelle... pour lever une classe de plus... vous ne l'avez jamais vu ?

Je n'entends plus que la vitre en batterie sous les doigts de Cobral. Sans lever les yeux, j'ai senti Sainte s'immobiliser et retenir son souffle. Elle est pétrifiée. À côté de moi Nanni a reçu un choc terrible, car il a durement ahané : c'est fini, il soupire légèrement comme s'il dormait d'un sommeil fluide et heureux.

Sainte reste figée sous ses couvertures.

Les autos font un bruit de houle sous les fenêtres. Le soleil touche le lit et grimpe jusqu'à la bosse que font les pieds de Sainte sous la soie.

Elle baille, la petite masque, et s'étirant un peu, murmure :

— Il est dit que je ne pourrai jamais être reine fainéante... Je vais m'habiller... Mais il faut vous éloigner...

Et elle fait une moue admirablement composée.

— Allez tous dans le salon, ordonne-t-elle.

— C'est trop loin, dit Cobral. Vous auriez le temps de vous rendormir. Je ne vous le permets pas.

— Alors, tous, au tableau. Je vous donnerai le signal du retour.

Et de regarder, Cobral, Nanni et moi, le petit tableau qui intéressait Cobral. C'est un F. Luini. C'est une merveille. Il y a un ange tout à fait équivoque dans le coin gauche. Mais un ange équivoque ne me surprend pas, quand je suis en compagnie de Cobral, de Nanni et de Sainte.

Derrière nous, un bruit d'étoffes agitées. Un pied nu sur la peau sourde qui le reçoit. La porte s'ouvre. Les mules font sonner la dalle du cabinet de toilette.

— Retournez-vous si mes anges ne vous amusent plus... Mais défense d'entrer...

Elle s'active. Le cristal tinte, le nickel choque l'ivoire, l'eau ronfle dans les faïences.

— Rien ne m'est plus pénible que de vous savoir là pendant ma toilette. C'est odieux...

— Mettez-nous à la porte, crie Cobral.

Nanni est charmé de cette proposition. Il voudrait bien s'en aller.

— Eh bien, partez ! répond Sainte sans conviction... Je dis ça et je sais que vous ne partirez pas...

— Vous constaterez que notre attitude est infiniment respectueuse...

— C'est heureux.

Un linge mouillé claque sur de la chair jeune. Nanni souffre.

— Savez-vous l'heure ? interpelle Cobral... Il est dix heures... Il est dix heures, mademoiselle...

— Il n'est que dix heures ?

— Il est déjà dix heures... On nous attend à onze heures.

— Misérable ! Il ne me faut pas vingt minutes pour ma toilette...

— Je comprends cela. Et il vous en faut vingt pour mettre vos bagues. Et il vous en faut encore vingt pour dire des tendresses à votre miroir. Et je ne parle pas du quart d'heure de grâce qui représente soixante minutes, bon poids.

— Je n'entends pas ce que vous dites. Sonnez ma femme de chambre.

Cobral sonne.

— Et ne parlez plus. Il n'y a que vous qui parlez. Laissez parler les autres.

La femme de chambre va au cabinet de toilette.

Je voudrais avoir l'air naturel.

— Sainte, je suis fâché...

— Pourquoi ?

— Je ne savais pas que Cobral fût votre ami.

— Vous êtes bon ! Je ne savais pas qu'il fût le vôtre.

— Ah, je ne le savais pas non plus.

Elle n'a pas compris, mais elle rit et je ris.

— Et Nanni ? Pourquoi ne dit-il rien ? dit-elle soudain.

Nanni se tait, sombre. Il regarde la porte ouverte du cabinet de toilette où l'on ne voit qu'une ombre mince et nue aux mains d'une ombre juponnée.

Cobral furète en fredonnant imperceptiblement, et ses yeux ne quittent pas les gravures et les croquis pendus aux cloisons.

— Nanni, vous n'avez rien à me dire ? Vous savez que les autres m'ennuient. Vous seul m'intéressez. Depuis tant de mois, vous voilà devenu tout nouveau pour moi.

— C'est cela. Vous m'avez oublié.

Il veut rire. Sa voix est mal accordée.

— Oublié, ah que non ! j'ai tant de fois pensé à vous. J'ai retrouvé une lettre, figurez-vous, le mois dernier, j'ai retrouvé une ancienne lettre, une belle lettre. Vous m'en écrirez de semblables ?

— Je ne crois pas.

Il y a du bruit dans le cabinet de toilette. Nanni a parlé très bas.

— Je n'ai pas entendu, crie Sainte. Que disiez-vous, Nanni ?

— Rien de plaisant.

— Vous savez bien que vous me plaisez.

Cobral intervient.

— Vous n'avez pas de honte de troubler cet aviateur candide avec votre coquetterie ?

— De quoi vous mêlez-vous ?

Sainte est presque fâchée.

— Je ne peux pas dire à Nanni qu'il me plaît ? Il est à moi autant qu'à vous. Je le connaissais avant de vous connaître. Et avant même que vous ne le connaissiez, sans doute... Vous me plaisez beaucoup, Nanni. Et je suis heureuse de déjeuner avec vous. Heureuse, je vous dis...

— Ce n'est pas à cause de moi que vous êtes heureuse.

— Qu'est-ce que vous dites ?... À cause de quoi serais-je heureuse ?

Nanni fait un geste d'indifférence – qu'elle ne peut voir – si brusque et si gauche qu'il renverse une tasse du nécessaire posée par la camériste sur le guéridon. Des miettes de porcelaine sur le plancher.

— Une catastrophe ? J'ai entendu... Qu'est-ce que vous avez cassé ?

— Une tasse...

— Oh ! méchant... Qui a fait cela ?

— Moi, dit Cobral...

— Je croyais que c'était Nanni.

— Je vous crie que c'est moi.

— Ne criez pas. Vous êtes impardonnable. Que disiez-vous, Nanni ?

— Je ne disais rien.

— Vous étiez plus bavard jadis.

— On change.

Les petits pieds trottent à bottines autoritaires sur les dalles.

— Dans cinq minutes je serai prête. Encore un sou de poudre et trois centimes de rouge.

— Ne mettez pas trop de rouge, conseille Cobral. Il n'aime pas les femmes de théâtre.

Je demande :

— Qui ?

Sainte n'a rien dit. Nanni s'assied, une bouffée de sang au visage.

Enfin la voix de Sainte :

— C'est vous qui n'aimez pas les femmes de théâtre, Nanni ?

Il s'irrite.

— Il ne s'agit pas de moi, voyons.

Plus calme, il se reprend et atténue :

— Je ne les aime pas. Mais vous n'en êtes pas une.

Le rire de Sainte.

— C'est bien là le compliment que je préfère.

Je remarque :

— Vous n'étiez pas ainsi autrefois.

— On change.

— Vous aussi ? raille Cobral.

— C'est vrai, s'amuse Sainte. Nanni vient de dire les mêmes mots. Nous avons changé tous les deux.

— Et ça n'a rien changé, résume Cobral.

Nanni se passe les mains sur les cheveux pour les aplatir définitivement. Il a de petites mains d'homme sensible. Il a sur le visage une volonté qui tuera sa sensibilité – ou qui le tuera, lui.

— Au moins, dit-il péniblement, vous n'avez pas changé d'aspect. On vous prend toujours pour une jeune fille. Je sais que cela vous est agréable.

— Vous vous décidez à dire des gentillesses spontanées. Il est grand temps. Vous non plus, vous n'avez pas changé d'aspect. Peut-être l'air un peu moins du condottiere. Vous êtes plus moderne. Mais vous avez été malade ? Cela laisse des traces.

— Ce n'est pas la maladie qui m'a changé. C'est la solitude.

— Vous n'aviez pas d'amis ?

— Je n'ai pas d'amis.

— Et Cobral ?

— Je ne le connaissais pas, il y a quinze jours. Et Monsieur n'est mon presque ami que depuis ce matin.

— Vous étiez seul ?

— Comme une île perdue.

— Eh bien, les îles ne vont pas à la dérive.

— Qui vous dit que j'aille à la dérive ?

— Vous ne comprenez pas. Je veux dire que l'isolement a dû vous rendre très fort.

— Très fort, dit Nanni.

On dirait un gamin qui va pleurer.

— Vous voyez que vous aurez le temps de dire votre mot dans cette guerre.

— Mon mot ? Le dernier. Le dernier de la phrase.

— Quoi ? Je n'entends pas.

— Rien de sérieux. J'essayais de résumer mon propre rôle à mes yeux.

— Vous planez au-dessus de la tuerie, je pense ?

— Je suis aviateur.

— Moralement surtout vous planez. Peut-être regrettez-vous l'ancienne cuirasse des ancêtres, envahisseurs de cités et de marquisats. J'ai lu Machiavel pour m'amuser.

— Je ne l'ai pas lu.

— Il donne toutes les armures qu'il faut, celui-là.

— Je n'ai pas besoin d'armure. Il faut que personne n'en ait besoin. On a trop défendu et on a trop attaqué. Il ne faut plus être assailli. Il ne faut plus tuer. Il faut tuer la guerre. Il faut tuer la guerre.

Sainte dit :

— Suzanne, donnez-moi le petit chapeau bleu à brides. C'est celui que je préfère.

Nanni piétine et trépide et crispe sa main sur le dos d'une chaise.

— L'armure, dit-il, j'en ai perdu le goût dans la solitude... Me croiriez-vous ? moi, pauvre rêveur qui fus une sorte de poète dans l'aviation, je croyais, à réfléchir, face à mes quatre murs inintelligents, avoir des fautes lourdes sur le cœur, et l'injustice aux mains... J'ai tant aimé la chasse... j'ai tellement chassé... dans tous les pays du monde... levé, flairé, traqué, tué jusqu'au dégoût... toutes ces bêtes en fuite je les revoyais dans ma torpeur morbide... et chaque évocation me conduisait à décréter : « plus de fusils » ... Il faut ne plus avoir à se défendre... ni besoin de conquérir... ni besoin d'amasser... ni besoin de dévorer... et que l'apaisement soit éternel...

Il rit violemment et, s'arrêtant :

— À moins qu'une seule bête soit coupable... et il faut la tuer pour sauver les autres... un seul crime... le dernier... le plus beau... bientôt, bientôt, bientôt, c'est promis...

— Vous dites des rébus, lui jette Sainte gaiement.

Elle se campe dans l'embrasure, simple et parfaite des bottines au chapeau, avec un tailleur bleu aussi sommaire qu'il est possible et plus élégant qu'on ne l'espérait. Elle se gante en parlant.

— Avouez que j'ai brûlé les étapes.

— Quarante minutes, note Cobral, penché sur sa montre.

— Je suis en avance. Nous irons à pied. J'ai envie de marcher. Jusqu'à l'avenue d'Antin il y a bien dix minutes.

Mais elle s'exclame :

— Je n'ai pas déjeuné.

Les petits pains, le beurre, les toasts, attendent sur le plateau dont Nanni a brisé la tasse.

— Vous m'avez tellement occupée que je n'ai plus faim. Mais je vais boire le chocolat... Apportez une tasse, Suzanne.

— Ce serait trop long, défend Cobral... Vous boirez à la régalade... Ouvrez la bouche.

Nous rions. Sainte s'amuse. Que nous sommes jeunes et contents pendant une minute ! Et la terreur pourtant, ou l'angoisse, nous harcellent.

Sainte s'assied, renverse un peu la tête et Cobral verse de haut le chocolat dans la petite gueule fraîche de notre amie.

Je ne sais pas ce que je fais là. Je suis heureux d'y être. Je regarde Nanni. Une larme au coin de sa paupière. Elle roule.

Il rit plus fort que moi.

— Venez.

Sainte nous emmène maintenant. Il n'y a plus de soleil sur le lit ou dans la chambre. Une pendule ancienne nous regarde passer dans l'antichambre. Elle bat sa mesure sèchement, fiévreusement, comme si elle avait hâte d'en finir.

Onze heures.

Comme nous atteignons le premier étage de l'hôpital d'Antin, un orage de bravos et de hourras se déchaîne derrière le mur du palier.

Personne pour nous guider. Cobral ouvre une porte, à lui familière, et nous voici dans une grande salle vide. Odeur de phénol, d'iode, d'antisepsie.

Sainte s'appuie au bras de Nanni.

Une autre porte. Le réfectoire.

Huit cents blessés achèvent de déjeuner, huit cents jeunes hommes de toutes classes, de tous climats, de toutes expressions, la tête enturbannée de pansements, le bras en écharpe, munis de béquilles qu'ils ont posées contre le banc, huit cents êtres blessés de toutes les blessures de guerre, et qui marquent à coup de couteaux sur les verres, ou de brodequins sur le plancher, une formidable mesure au refrain qu'on leur chante.

C'est le jour du dessert de luxe. On distribue des cigares, des fruits, et pendant plus d'une heure on les met en joie avec la Bande à Nini. Une demi-douzaine de comédiens ou de chanteurs, un compositeur aveugle qui ténorise, de Max qui livra dans la féerie, l'amour ou la frénésie son lyrisme ailé, une jeune coquette anciennement subventionnée, tout le théâtre représenté et résumé par quelques personnages typés comme s'ils le faisaient exprès, se démènent, se distribuent et se dépensent sous le commandement de Nini, étoile internationale du caf'conc', ambitieuse de donner la joie aux soldats de France et de nettoyer à l'occasion, la Chanson qui en a besoin.

Une figure de reine déchue : madame de Hocques. On lui doit le confort spécial de cet hôpital où elle est simple infirmière, ayant voulu qu'une infirmière accomplie acceptât le titre de major. Elle est inégalable pour procurer des douceurs à ce monde convalescent. Elle affectionne la bande à Nini qui y répand chaque semaine l'enthousiasme comme un torrent d'air pur.

Cobral s'incline très respectueusement devant elle. Je doute qu'il ait beaucoup de respect réel. Cobral semble chez lui ici.

Ne semble-t-il pas chez lui partout ?

Il nous présente à madame de Hocques qui renouvelle son invitation, et nous quitte aussitôt pour faire boire un Marocain, souriant et défiguré, un lambeau d'homme.

Je dis à Cobral :

— Je n'ai rien à faire ici. Je vous rejoindrai plus tard. Je n'aime pas venir en spectateur vers la souffrance humaine.

— Attendez-moi, dit-il.

Nous vous suivons.

C'est tout ce que nous faisons ici ? Quelle nécessité de venir, alors ?

Nanni est illuminé de joie.

— Ne plus voir ça... Ne plus voir ça... demain ce sera fini... on verra de la vie désormais...

Ce qu'il dit ne m'amuse plus du tout.

Cobral semble suivre avec intérêt une chanteuse à la voix rude qui essaie des romances faubouriennes.

— Elle a une nature, dit-il enfin.

Madame de Hocques présente Sainte à Nini. Veut-elle l'enrôler dans la bande charitable ?

Cobral me prend à part :

— Vous ferez comme vous voudrez, mais il faut d'ici midi m'avoir mis en rapport avec un journaliste influent... d'un grand journal...

— Je vous ai dit que nous irions à *l'Exigeant*.

— Ce soir, oui, mais avant midi, trouvez un autre...

le rédacteur d'un grand journal...

— Je ne dis pas non.

— Je dis oui, réplique Cobral, partons.

— Qu'est-ce que vous voulez en faire ?

— Je le lui dirai moi-même.

— Et à moi vous ne direz rien ?

— Nous vous dirons tout dans la voiture. Venez.

— Vous n'avertissez pas Pretty ? s'inquiète Nanni.

— Elle est en bonnes mains, voyez.

Guidée par madame de Hocques et la verveuse Nini, Sainte est montée sur une table et jette aux huit cents convives qu'elle va dompter et épanouir dramatiquement, le titre d'un premier texte.

— Elle dira le mien, au Trocadéro, m'affirme Cobral.

Comme nous sortons, un soldat de la dernière table, déplore, montrant Cobral à son voisin :

— Encore un qui est dégoûté d'attendre son tour ! Est-ce que tu ne crois pas que c'était un chanteur ?

Nous retraversons la salle vide.

À la porte, un grand homme maigre se hâte vers le réfectoire. Il tient son chapeau à la main. Front haut, tête d'intelligence hautaine, moustache discrète de diplomate et des yeux généreux. Voilà des yeux qui donnent. Enfin, des yeux francs, des yeux riches.

Il va si vite qu'il heurte Nanni au passage. Bousculade insignifiante qui les immobilise une seconde. Ils se regardent, s'excusent, se saluent de la main, étrangers.

Nanni nous rejoint. Il a des yeux qui donnent, lui aussi. Moins beaux, ou moins riches, ou peut-être ont-ils tout donné.

— Cette figure m'est connue, murmure-t-il.

— René Cardiette, dit Cobral.

— Hein ?

Nanni s'arrête et va courir en arrière. Pourquoi ? Pour voir quoi ?

— Non.

Cobral n'a pas crié cet ordre.

— Merci, Cobral.

Et, cette fois, Nanni, impétueux, nous précède pour sortir.

Onze heures trente.

— Monsieur, je suis content de faire votre connaissance.

Moquin tend la main à Cobral et fait une imperceptible grimace du nez – flanc droit – qui donne le frisson à son monocle. Cela veut dire : « Si ces gens sont ennuyeux, toute la bonne impression de la matinée est fichue, et je serai de mauvaise humeur au restaurant. »

— Je n'ai, dit Cobral, aucune raison personnelle de vous déranger, mais le président de la République souhaite que vous veniez à la matinée du Trocadéro.

Moquin a failli trahir son effarement. Craint-il d'avoir trouvé son maître ? C'est une plaisanterie de Cobral. Une plaisanterie de ce genre est bien près du déséquilibre mental. Les actes de Cobral relèvent à l'ordinaire du paradoxe aigu. Celui-ci dépasse toute limite permise.

— Voici une loge, dit-il encore.

Sans rire, Moquin prend le coupon que lui tend Cobral.

— C'est aujourd'hui, cette matinée ?... quel dommage !

— Vous n'êtes pas libre ?

— Le Journal m'a chargé d'aller à la Chambre où se débattra la question de l'emprunt... Il y a un discours de Cardiette que je dois entendre... et que je veux entendre...

— Qu'à cela ne tienne... Je vais dire à votre directeur... je n'ai qu'un mot à dire... et aussitôt... Tenez, considérez-vous comme libre... Je ferai ce qu'il faut...

Moquin n'est plus étonné. Il est ennuyé. Ce railleur obstiné, toujours prêt à frapper le défaut de ce qu'il entend et de ce qu'il voit, portant sans conviction visible des coups dont le but ne se dérobe jamais, et corrigeant sa dextérité sévère par un sourire qui est toujours une moue, ignore la prudence et pourtant maudit les partenaires trop balourds. Il craint que son refus ne soit accueilli par Cobral sans respect et se demande si le solliciteur humoristique assis en face de lui n'est pas un échappé. Dure minute pour la timidité de Moquin et pour son épuisable violence.

— Arrangez-vous avec mon directeur, concède-t-il, mais il est bien tard.

— Je vais lui téléphoner.

— Et je vous assure que je préférerais entendre Cardiette que Chenal ou Albert Lambert.

— Cardiette est un grand orateur, n'est-ce pas ? demande Nanni.

— Cardiette est le seul orateur de ce temps. S'il le voulait, il imposerait au pays sa dictature. Il tient la France avec sa parole.

Il y a peu de monde chez Jim Aston. Le coin du bar où Moquin vient s'asseoir quotidiennement, de dix heures à midi, pour lire les feuilles, consommer deux cocktails et recevoir ses amis ou similis, est vide d'étrangers. Un seul habitué, à la table voisine, noircit ligne à ligne, posément, des pages blanches. C'est un journaliste lui aussi.

— Monsieur Moquin, reprend Cobral, je n'insisterais pas si le président de la République lui-même ne m'avait...

— Il pouvait m'écrire ou s'y prendre plus tôt. Quels secrétaires a-t-il donc à ses trousses ?

— C'est que monsieur le président ne songeait pas à vous inviter... Mais on vient d'ajouter au programme une partie inédite... dont il faut qu'on parle...

— Si on en parlera ? s'écrie Nanni enflammé, mais c'est la seule chose qui restera de seize mois de campagne...

Moquin essaie de rire :

— Un nouveau modèle de sous-marin ?...

Il boit.

— Ou de bombe ?

Il prend une cigarette.

— Ou de constitution ?

Il fume.

— Cobral, Cobral, tu vois comme ils sont ironiques, mais tu ne sais pas à quel point ils sont délicats. Ce sont des enfants. Ce sont absolument des enfants. Et celui-là qui plaisante sera le premier à crier de joie tout à l'heure.

— Pourquoi voulez-vous me faire crier de joie ? s'enquiert, tranquille, Moquin.

— Parce que la guerre sera finie... murmure Nanni.

Le monocle de Moquin tressaille de nouveau. Il doit penser que Cobral et Nanni abusent et que j'aurais bien agi en ne les amenant pas.

— À quelle heure ? dit-il après une pause... À quelle heure comptez-vous terminer la guerre ?

Nanni hoche la tête :

— On ne peut prédire cela à quelques minutes près... On ne peut pas...

— Ce sera fait dans vingt-quatre heures, assure Cobral.

— Vingt-quatre heures, soupire Nanni, il faut bien vingt-quatre heures. Tant de choses à régler avant de finir... Tant de détails...

Et changeant de ton, vivement :

— Vous venez, bien entendu, à cette matinée...

Cobral l'interrompt :

— Je veux vous faire entendre une jeune artiste bien séduisante... Pretty Pray... un tempérament et une distinction extraordinaire...

Moquin se met à rire.

— C'est tout ce que vous avez de sensationnel à me révéler ?... Pretty Pray... Oui, elle a bien du talent, cette petite... mais je la connais... je la connais depuis très longtemps... J'ai dû la voir naître... en effet, elle a du talent... elle a un talent qui fait plaisir aux gens difficiles... faites-lui mes compliments.

— Vous les ferez vous-même, puisque vous venez...

— Ah vous êtes toujours dans les mêmes dispositions ? Vous me voulez ?

— Il faut que vous veniez. Il faut un chroniqueur considérable pour noter cette journée.

Moquin me regarde :

— Et vous, me dit-il narquois, vous ne vous joignez pas au concert ?

— Il paraît, dis-je, que j'ai aussi ma partie.

— Il vient pour *l'Exigeant,* explique Nanni.

— Me conseillez-vous d'y aller ? interroge Moquin tourné vers moi.

— Vous avez un camée sorti d'Amsterdam en 1817, dit Cobral en touchant le bijou que Moquin porte à sa cravate... vous l'avez payé quatre cents francs... à Paris... il y a cinq ans...

— Vous êtes détective ou expert en bijouterie ?

— J'aime les belles choses, dit Cobral... Pretty Pray parlera ce soir au nom du peuple Français...

— Je la croyais moins populaire...

— Depuis deux heures elle est très populaire... Vous entendrez parler d'elle... Et, d'abord, vous l'entendrez parler.

— Ah ! déplore Moquin, je préférerais Cardiette.

— Vous n'en serez pas si loin, dit Nanni sans amertume.

— Que voulez-vous dire ?

Moquin est presque réconcilié avec ces êtres invraisemblables, par l'appât d'une histoire à raconter.

— Cardiette vous aurait déçu... console Cobral.

— Je sais que non... On m'a dit ce que sera son discours... avec trente-cinq minutes d'éloquence, il va remuer la Chambre et donner un cœur à ceux qui n'en ont plus ou qui n'en ont jamais eu... Une loi financière, une loi militaire, une loi judiciaire dépendent de son succès... Et de ces trois lois, dont il va assurer le vote unanime, dépend la sérénité des mois qui mèneront à la victoire... Cardiette va dire aujourd'hui l'hymne de la victoire.

— Non, monsieur Moquin, dit Cobral... Non, monsieur Moquin, vous vous trompez... ou l'on vous a trompé... Ce n'est pas l'hymne de la victoire... c'est l'hymne de la guerre...

— Certes, et c'est ce que je dis...

— Cela n'a pas le même sens... La victoire est noble... la guerre ne l'est pas... Je veux finir la guerre... nous allons tuer la guerre...

— Comment cela ?

— Venez entendre l'hymne de la victoire... le véritable... c'est l'hymne de la paix celui-là... venez au Trocadéro... Je vous dis que tout le vœu du peuple s'exprimera...

— Vous êtes fou, ou bien audacieux, crie Moquin, de prétendre révéler à un peuple ce qu'il pense.

— Je ne lui révélerai pas, dit Cobral. Je dirai seulement que la guerre est morte et que le bonheur éternel va naître.

Moquin se fâche.

— Ce sont des blagues que Paris n'écoute pas volontiers en ce moment.

— Parce qu'il les croit impossibles... et il s'abandonne à son destin qu'il imagine fixé dans l'attente... Je dirai que la paix est venue, et quand le pays entier saura que cela a été dit, il y aura un formidable éclat de joie.

— Après tout, dit Moquin, il est facile de dire, d'imprimer et de répandre n'importe quelles billevesées... Mais c'est un gros mensonge. Et gare à celui qui se risquera à l'affirmer...

— Celui-là sera anonyme... nous n'aurons servi qu'à susciter l'élan général de la France et du monde allié... Des millions d'êtres diront demain en s'abordant : « C'est bien vrai que la paix est sur la terre ? »

— Mais puisque ce sera faux...

— Ce sera vrai.

Pour la troisième fois, le monocle de Moquin tremble légèrement. Il se domine traditionnellement et questionne, avec sa moue indulgente :

— Il aura suffi de faire dire par une actrice devant quatre mille personnes ! ...

— Cela n'aura pas suffi, dit Cobral.

— D'ailleurs, jette Nanni, ce n'est pas aux quatre mille personnes qu'elle parlera de la paix imminente... C'est au président de la République...

— Important, concède Moquin impitoyable. Mais à la même heure René Cardiette dira tout le contraire aux membres du gouvernement et aux représentants de la nation.

— Il ne le dira pas.

— Vous l'empêcherez ?

— Oui.

— C'est à voir.

— C'est vu et pas à voir.

— Admettons, et Moquin le prend de plus haut, mais à la même heure, le généralissime continuera de gouverner ses généraux pour tendre un peu plus leurs muscles sur la barrière lourde du front. Le président de la République lui-même ne décidera pas ce poilu-là à quitter sa place ?

— Il l'a quittée.

— Quoi ? Ah oui, son voyage à Londres. Je parlais par images. Aussi bien je ne me trompais pas de beaucoup, et le généralissime sera au front ce soir ou demain matin.

— Non.

— J'irai jusqu'au bout de la plaisanterie. Le gouvernement renonce à la gloire, les généraux n'ont plus de chefs et sont découragés, et le peuple s'en moque.

Et après ? La guerre ne sera pas finie.

— Nous allons la tuer, dit Nanni.

Et il répète, farouche :

— Nous allons la tuer...

— Alors, dit Moquin, il serait bon de tuer quelqu'un qui est plus difficile encore à persuader que vos parlementaires et vos soldats, un certain quelqu'un, bardé de chefs qu'il guide ou qui le guident. Peut-être qu'en supprimant celui-là et son nid suffocant, vous achèveriez votre œuvre folle.

— Ça, dit Cobral, c'est la partie de monsieur.

Il montre Nanni.

Moquin persifle :

— À quelle heure détruisez-vous ?...

— Pas avant la nuit. Je suis aviateur.

Moquin est incapable de souffler un mot. Il est plus coi que moi, et moi je ne sais plus où je suis. Est-ce que j'assiste à une expérience de déformation cérébrale ? Où est le médecin ? Où est le malade ? Suis-je malade moi aussi ?

Personne ne parle plus.

Nanni regarde Moquin, avide, impérieux, les cheveux ailés comme s'il y restait le vent des altitudes, et sa bouche mince fait la lippe volontaire qui n'a pas le temps d'être dédaigneuse. Quel est ce visionnaire qui parle de détruire du haut de son vol, avec ses obus et ses bombes, le cerveau perfide de cette guerre ?

Il dit doucement et baissant les paupières :

— Il ne faut plus tuer personne... mais ça ce n'est pas tuer des hommes... C'est tuer la guerre...

Moquin ne peut railler. Il demande très bas :

— Vous savez où il faut aller pour... pour ça ? ...

— Je sais, dit Nanni... Ce n'est pas si loin qu'on se l'imagine...

Un long silence. Interminable. Écrasant.

— Midi trente, signale Cobral, on nous attend... Monsieur Moquin, charmé de vous avoir approché... vous viendrez et vous verrez et vous direz la chose... vous la savez déjà... vous n'avez plus qu'à regarder...

Il se lève. Il sort. Nanni le suit. Perdu dans son imagination, il dit à peine l'au revoir nécessaire à Moquin.

Moi je les regarde sortir, sans bouger, comme si je ne devais pas les suivre. Je suis étourdi de cette conversation. J'ai vu un choc violent ou j'en ai été victime. Que sais-je ? Me voilà brisé. Pourquoi demeurer ? Et pourquoi sortir ?

Il y a dans ma tête un biplan gigantesque avec des « N » sur les ailes, et, petit dans cette toile et ce métal, un profil net – qui fait un bec à l'aigle, oui, à l'aigle – un homme qui semble hanté de cadavres innombrables et qui va les venger, à pleines mains.

Je me lève. Je frappe l'épaule de Moquin qui affecte de feuilleter des journaux illustrés.

— À ce soir, lui dis-je.

Il me serre la main, mollement, et me regarde avec effroi, comme si j'étais un étranger redoutable.

Je m'éloigne.

— Dites ?

Il me rappelle.

Je reconnais son visage rose et sardonique et son sourire terrible. Il redevient l'homme d'il y a un moment.

— Vous avez des relations impossibles, dit-il gaiement.

Il se lève et, plus sérieux, à l'oreille, il me confie :

— Ces hommes que vous m'avez montrés...

— Tiens, ils sont partis !

— Il y a, parmi eux, un fou... un espion... et un Allemand.

Je pouffe.

— Ils ne sont que deux.

Moquin se rassied :

— Cherchez.

Et je sors.

Je chercherai.

Douze heures quarante.

Nous entrons dans le salon pourpre et noir de madame de Hocques avec dix minutes de retard. Pourtant l'auto blanche a battu tous les records possibles de l'excès de vitesse en quittant le boulevard des Capucines à midi trente. Dix minutes pour toucher le fond de Neuilly à midi quarante.

Qui croirait à des soucieux ou à des ardents ? Dans le salon audacieusement moderne une flamme danse aux chenets et secoue sa lueur chaude sur les fresques et sur les visages. Il n'y a que gaieté sur ces visages-là. Madame de Hocques a dépouillé son sarreau blanc à croix rouge, et très mondaine, éclatante de ses quarante ans aristocratiques, elle rit et jase princièrement. Elle vient d'étaler sur un coussin noir et or, une liasse de gravures précieuses, que Sainte manie avec des mains spirituelles et que commente Cardiette, amical, intime, familial presque.

Moins jeune, plus familial encore, le général ne se mêle pas aux rires et aux tendres bavardages. Il sourit peut-être. Il sourit de tous ses yeux. Je ne l'ai jamais approché auparavant et je voudrais lui dire : « Vous êtes bon, n'est-ce pas ? » Car il est bon puisqu'il est fort. Ceux qui sont absolument forts, se taisent, pensent et aiment. Celui-là n'a rien à dire dans cette réunion où il tient le rôle d'un grand-père dont il suffit qu'on sente le regard, le calme dans le grand fauteuil, et le sourire, et le cœur.

C'est un grand-père, ce pépère qui n'avait jamais fait parler de ses complets ni de ses chevaux ni de ses dettes, et qui a fait aimer tout d'un coup son nom à la nudité romaine. Son visage est un bon visage du coin du feu, et l'on a toute sécurité quand on regarde le front précis où la lumière capricieuse du foyer atténue tous les plis de méditation. Et on l'imagine déambulant par quelque verger de la campagne toulousaine, le sécateur en main, émondant posément les branches mortes ou les roses pourries.

Cardiette brillant et puissant, semble, auprès de lui, son œuvre. Comme tel poème triomphal, apte à bouleverser les âmes, que composent parfois des êtres de génie au visage timide dans un bureau de l'administration.

Mais se souviennent-ils de ce qu'ils ont fait ? Savent-ils quels ils sont ? Le grand jardin que l'auto a traversé pour nous mettre à la porte de l'hôtel m'évoquait des temps bourgeois de jouissance. Les gens qui rient ou qui se taisent dans ce salon, savent-ils que l'heure est tragique ? Ce sont les maîtres de l'heure cependant.

Cobral nous excuse d'être bottés de boue jusqu'aux cuisses, mais on n'y prend pas garde et, comme le général a une vareuse toute simple, Cardiette un complet presque déformé, Sainte le plus discret des tailleurs, madame de Hocques ne peut s'en prendre à personne d'être, elle, si coquette : et son apparat est du meilleur goût, et il se fond harmonieusement avec le faste rare de la décoration.

Le maître d'hôtel ouvre les portes.

Et ces êtres qui méditent des choses géantes, chacun selon son art, son sens ou sa folie, passent à table en parlant des Dévéria et des jupes en abat-jour.

La chère est exceptionnelle. Ceux qui ont mangé chez madame de Hocques savent quelle cuisine rare on y déguste. Aujourd'hui c'est gala de gueule, avec une sobriété dans le service qui rehausse la tenue de ce déjeuner. Les hôtes sont considérables, n'est-ce pas ?

Sainte et madame de Hocques se sont jetées à cœurs perdus dans une vaste dissertation sur les velours brochés. Cardiette les regarde avec l'admiration d'un littérateur devant les petits spectacles séduisants de l'existence.

Nanni regarde Cardiette.

Le général fait celui qui a faim. Moi, j'ai faim. Et Cobral mange.

Cardiette interrompt le babillage des chiffons par une louange au menu, et l'on parle cuisine. Souvenirs de repas incroyables : les « recettes » pleuvent. Sainte, elle-même, explique un mets qu'elle aurait inventé, et le général, dont je n'ai pas encore entendu la voix, quitte à regret le hachis aux tons vifs qui embaume dans son assiette, pour trahir les secrets culinaires d'une grand'mère défunte.

Nanni se désintéresse de ces propos. Il pense à quoi ? Ne vogue-t-il pas à toutes ailes dans son rêve fabuleux et nébuleux où miroitent les cocardes comme des cibles tricolores ? Loin, là-haut, il est en route déjà, et par moments un tressaillement secoue son visage. Impatience ou allégresse, exaspération de vie, toute prête à agir, à se livrer. Quand ses yeux se posent sur Cardiette, il semble vieillir brusquement. Ses épaules s'affaissent imperceptiblement et l'impossibilité amère se trace sous ses yeux et sur ses joues. Pauvre merveilleux exalté !

Il parle cependant. Il jette un mot çà et là. Chacune de ces brèves paroles a de quoi stupéfier, mais la conversation est devenue intense, et tout ce qu'on y jette disparaît dans une écume vive comme des fleurs tombées au torrent.

Cobral est aussi muet que le général. On jugerait que l'un et l'autre ont fait le pari d'un match de silence. Cardiette suffit à bruire. Il est maître de sa verve, et ce grand esprit mêle ses souvenirs et ses pensées neuves avec une si nette dextérité qu'on est en joie de l'écouter. Il suffit des quelques répliques qu'il arrache à Nanni et à moi, des coquetteries charmantes de Sainte et du charme de madame de Hocques pour réaliser un entretien éclatant.

Il sent que Sainte est curieuse de lui. Mais il est aussi roué qu'elle-même et ne se gaspille pas en galanteries. Il est de ces êtres à qui l'on ne fait avouer de secrètes tendresses qu'en faisant parler leurs yeux. Ses yeux parlent aux yeux de Sainte.

Nanni a de la peine. Et il se débat entre les chevauchées aériennes de son imagination et le renoncement que lui impose la réalité. Il sait lire ce que les yeux d'un autre disent à une autre.

Cardiette n'a de compliments que pour madame de Hocques. La belle divorcée aux millions discrets et artistes n'a pas le goût banal des fadeurs. Elle ne se fait dire que ce qu'elle veut qu'on lui dise. Et comme elle est joueuse raffinée, c'est un plaisir de la voir lutter avec Cardiette à qui mènera l'autre sur le terrain projeté.

Je crois que Sainte est un peu jalouse. Quels pièges d'âmes autour de cette table ! Et quelle chasse immense au delà de ces petits assauts ! Il n'est que guerre au monde. Si l'on détruit toutes causes de la grande, la petite subsistera tant qu'il y aura sur terre deux hommes et une femme, ou seulement un homme et une femme.

— Parlez-nous de votre discours, supplie pour la troisième fois madame de Hocques.

Cardiette feint une grimace gamine.

— Absolument pas... Laissez-moi n'y pas penser du tout... Le sort en est jeté, et j'ai trop peur de découvrir qu'il est pire encore que je ne le suppose...

— Vous ne savez ce que vous voulez, blâme-t-elle. Vous m'assuriez ce matin que vous diriez tout ce qu'il faut dire... Et maintenant...

— Et maintenant je dis que vous venez de faire un geste qui vous fait ressembler à un portrait de Marie

Walewska...

— Ah bon, c'est un compliment, car j'ai vu des portraits d'elle, et elle m'a beaucoup plu...

— C'est celle qui s'est penchée sur... sur l'île d'Elbe ? ... demande Sainte timidement.

— Oui mademoiselle, répond Cardiette en riant trop, elle s'est penchée sur... sur celui que vous dites. Si vous vous souvenez de son image, vous direz comme moi que madame de Hocques...

— Je veux bien, dit madame de Hocques, mais où est le grand homme que j'aimerai ? Il y a plusieurs grands hommes ici.

Cobral murmure :

— L'autre... l'autre... est mort...

Cardiette entreprend un madrigal compliqué où il veut comparer madame de Hocques à la conseillère de la victoire. Mais il n'est pas assez intime dans la maison pour dire ce qu'il veut avec la vigueur nécessaire.

Et il n'aboutit qu'à :

— Oui, un grand homme... ah, si un grand homme... comme l'ancien... s'il était là...

— Mais il est là, dit le général, paisible.

Je sursaute. Madame de Hocques sourit. Cardiette fait le visage contraint de ceux qui vont recevoir un compliment trop vif. Et Sainte est fière déjà.

Nanni n'écoute pas. Cobral est tout à ce qu'il boit et à ce qu'il mange.

Le général montre Nanni :

— Je me demande si monsieur, dit-il en souriant malicieusement, est réellement aviateur et se nomme du nom que vous avez dit.

Nanni le regarde, hébété. Il a pâli un peu plus. Il écarte de son front la masse de cheveux qui le couvre. Sa main est petite, une petite main impériale.

Et le général répond à son : « Quoi ?... Que dites-vous ? » interloqué, par un plaisant :

— Sire, que votre majesté est bonne de m'accepter dans un régiment de sa garde.

— Général, crie madame de Hocques, vous me faites trembler... Vous prenez des façons d'évoquer les morts qui vont me ravager les nerfs.

— Mais le général a raison, dit Cardiette, et je ne vois pas ce qui vous effraie. Monsieur ressemble étrangement à...

— Oui, oui, approuve Sainte, la première fois que je l'ai rencontré, je me souviens de l'avoir appelé Bonaparte.

— Je ne suis pas de votre avis, contredit Cardiette qui cherche le fond de ses yeux... je pense plutôt à l'homme de la fin... À l'homme de la Walewska...

— Tout cela est fou, murmure Nanni.

Il tapote fébrilement la nappe.

— Allons, reprend-il, ne parlons plus de ça... ne parlons plus de ça...

Un silence.

Le général qui le regarde :

— Ce n'est pas Toulon... ce n'est pas Elbe non plus...

C'est l'un et l'autre... toutes les dates de sa vie sont sur ce visage...

Nanni demande très bas :

— Quelle vie ? ... La vie de qui ? ...

Et Cardiette :

— Il n'a pas d'âge... Il est là tout entier. Tous ses portraits sont là dans les traits de...

— Vous vous trompez, balbutie Nanni, comme si on l'accusait d'un crime...

Et le général reprend plaisamment, comme tout à l'heure, mais avec un peu d'émotion :

— Sire... sire... vous êtes mon admiration absolue... je vous admire...

Madame de Hocques, troublée, veut rire :

— Eh bien, c'est une grande entrevue aujourd'hui chez Walewska...

— Une grande entrevue, dit le général...

— Savez-vous, repart Cardiette, que vous allez m'illusionner et que parti d'une ressemblance étrange...

Le général le regarde :

— Est-ce une illusion qui vous gêne ? ... Je la voudrais, moi, cette illusion...

Sainte, que ne gagne pas l'inquiétude lourde des autres, insinue :

— Vous n'avez pas songé au spiritisme depuis que nous sommes en guerre ? ...

— Il n'y croit pas, dit Cobral, qu'on entend à peine.

Et le général :

— Être en face de... de l'autre... ce serait... ce serait...

— Oui, dit Cardiette, c'est une ressemblance intimidante.

Nanni proteste :

— Laissons cette conversation... Il est inutile de la prolonger... C'est inutile...

— Je n'ai pas, dit Cardiette, le même culte que vous, général... Je ne puis aimer la guerre, et celui-là c'était la guerre...

— Et qui vous a dit que j'aimais la guerre ? riposte le général... Un être de génie est toujours et partout un être de génie... Tant pis pour le monde, s'il est un soldat... Mais ce soldat-là était le génie du lendemain et non le génie de la guerre.

— Quoi ? dit Cardiette... Il avait un autre but que la guerre ?

— Je n'en sais rien, mais donnez-lui vingt ans de plus et l'Empire de l'Europe... C'est le commencement de la grande union... de la paix absolue... Pourquoi est-il parti si vite ? Il n'avait fait que la moitié de sa tâche... On ne l'a pas achevée...

— C'est pour cette fois peut-être...

— Oh ! non, car il n'est pas là...

— Enfin, général, si, à dire vrai, son génie n'est pas au milieu de nous, il y a des hommes de valeur et de volonté qui s'activent à l'effort.

— Il n'y a rien. Nous ne sommes rien. Nous ne faisons rien.

Les femmes se taisent, stupéfaites. Cobral ne prend aucune part à ces débats.

— Nous sommes des ouvriers, reprend le général, nous travaillons à bâtir cette guerre qui est une lutte d'algèbre et de chimie... Où est le maître ? ... Il n'y a eu qu'un maître au monde pour heurter les hommes... On l'a tué avant qu'il ait enfanté son miracle...

— Je ne vous comprends pas, général, dit Cardiette gravement... Votre grand homme n'aurait pas mis fin à la gangrène des haines terrestres... c'est à vous... à nous... d'espérer dépouiller la civilisation de sa dernière plaie...

— Non, notre œuvre sera provisoire... encore une fois... l'autre manque...

Cardiette s'indigne :

— Mais s'il était là, il ne serait que ce qu'il a été ; il ferait de cette guerre une guerre, pas autre chose... Peut-être – et ce n'est pas sûr – nous dépasserait-il tous par une de ses inspirations de tactique et de risque où il a gagné sa gloire... Mais après, il continuerait et n'obtiendrait pas ce que nous obtenons patiemment... Il faut choisir : la guerre... ou la paix... La paix, c'est nous... la guerre, c'est lui.

— Allons, Cardiette, vous êtes un manieur de mots et, par chance, un remueur d'idées... Mais vous n'êtes pas à la tribune... Ne cherchez pas à convaincre ceux qui étaient convaincus avant vous... Il vous apparaît que cette guerre doit nous mener à la grande paix européenne... Elle doit y mener... Je ne suis pas sûr qu'elle y mène... Les campagnes impériales y menaient plus certainement celui qui les avait entreprises, car il avait le don de vaincre, qui cache – le saviez-vous ? – le don de se vaincre...

— Vous avez le don de ne pas être vaincus...

— Qu'est-ce que cela ? Je vous dis que nous faisons l'ouvrage pratique et méthodique nécessaire à sauver l'honneur de plusieurs années... Il n'y a pas sur nous le coup d'aile sublime qui consacrerait la lutte sanglante comme une apothéose... Nous sommes, nous, les trente millions de soldats, officiers, femmes, civils et enfants, des patients admirables qui vivent au jour le jour avec un art, je dis que c'est un art, inconnu encore, et, vous le sentez, inégalable... J'admire, et je crois que je préférerais ne pas admirer... C'est l'armée de l'ordre, ce peuple qui attend... La colère qui est en lui, qui crèverait et l'écartèlerait comme un dernier spasme de délire, ce n'est pas nous, ce n'est pas moi, ce n'est pas vous, qui lui en arracheront le sursaut... Dites, si vous voulez, que ces millions d'hommes ne sont qu'un être formidable et soumis à la main du maître... J'ai commencé par vous crier que nous n'avions pas de maître, et je vous défie de me prouver l'éclat définitif et universel d'une guerre où les complications savantes de notre horlogerie ne mènent pas à un passage des Alpes, à une conquête d'Egypte, à Wagram...

— Il y a la Marne.

— Ce n'est pas Austerlitz.

— Ce n'est pas Waterloo.

— Waterloo n'est pas une défaite. C'est une trahison. Il a été trahi.

— Par qui ?

— Par vous.

Cardiette, ahuri, s'arrête.

— Par vous. Tous ceux qui ont vu la guerre au bout de sa guerre se sont trompés. Parce que son génie militaire était complet, vous avez douté qu'il eût d'autre destinée que de se prolonger inévitablement. Et peut-être aujourd'hui ne croyez-vous à la paix issue des batailles que parce que le génie qui prévoit et qui tue vous a manqué.

— Général, je ne vous laisserai pas dire cela... je sais que notre valeur guerrière est la même, mais que l'improvisation nous manque... Je doute aussi que sa présence eût modifié quoi que ce soit à la marche des événements où il faut de purs mathématiciens. La stratégie n'est plus une ode. C'est une équation.

Il hausse les épaules et plus calme, ironique :

— Quant à son rôle de pacificateur...

Le général, qui retombait dans son mutisme coutumier répond, froid et grave :

— S'il avait paru... s'il s'était mêlé à nous... l'Europe serait rendue à la vie, au commerce, à l'amitié, depuis douze mois...

Cardiette sourit.

— ... Et pour toujours ! ... achève le général.

— Comment cela ? En signant un décret ?

— Non. Avec des hommes, des fusils, des canons, comme nous... Et comme lui... Par un geste incroyable qui chasse... qui écrase...

— Mais la Marne...

— La Marne c'était la patrie en danger... Lui faisait mieux... Et tout ce qu'il allait trouver si vous l'aviez laissé...

— Pourquoi me dites-vous que moi... que nous...

— Parce que vous ressemblez beaucoup à de belles paroles qu'on a dites, après avoir laissé l'aigle, venu de clocher en clocher, se rompre les ailes dans une bourrasque...

— La dernière tempête...

— Un courant d'air... Un courant d'air qui n'aurait pas tenu devant la confiance de son peuple entier... Vous n'avez pas laissé deviner au peuple que son bonheur dépendait de la fin et que, l'ambition satisfaite, le génie épanoui, la sérénité régnerait...

— Qu'aurait-il fait ? ... Une folie nouvelle sur la mer...

— Si je savais ce qu'il aurait fait, je ne serais pas celui que je suis... Ah ! un aigle ! qu'on me donne un aigle !

Nanni fait un sourire tourmenté.

— Des aigles, des centaines d'aigles, des milliers d'aigles... Vous les avez, général, et vous les jetez sur leur proie...

— Il faut, dit le général, un aigle qu'on ne jette pas... qui se jette !

— Vous y avez pensé quelquefois ? demande Nanni en frémissant... vous avez attendu ?

Le général le regarde :

— Votre pensée n'est pas celle qu'il faut, implacable... C'est un peu de désordre au fond de vos yeux qui me fait douter de vous... Ah ! comme vous avez le visage qu'il faut !... Pourquoi cette flamme anormale dans les yeux ?... Pourquoi ce cri de votre regard est-il par moments un bavardage ?

Cardiette raille.

— Vous demandiez le génie... vous vouliez le désordre du génie...

— Le génie est muet.

— Alors vous... dit Cobral respectueusement.

— Moi je suis taciturne. Il faut être muet.

Montrant du doigt Nanni :

— Celui-là est presque muet.

Rêveur, sombre, il répète :

— Presque.

Nanni incline le front vers la table. Sa tête est comme appuyée à un mur invisible. Sa tête est pesante, et pèse sur un obstacle que je ne devine pas.

Nos yeux sont posés sur lui. Nos yeux cherchent le secret de cet homme. Ce profil chargé de cheveux noirs est devenu trop grand par ce que les autres ont dit. Qui est Nanni ? Pourquoi n'a-t-il pas un visage quelconque ? Pourquoi n'a-t-il pas un visage à lui ? Cela ne se vole pourtant pas, un front et un regard, et l'on ne peut ressembler à un mort si extraordinairement. L'étonnement gêne tous ceux qui sont là. Mais ils trouvent naturel que Nanni soit au milieu d'eux et qu'il ait un air de ne pas être Nanni. Pourquoi Sainte qui, dévote, cédait tout à l'heure au sourire incroyant de Cardiette, ne peut-elle que regarder l'aviateur ? Pourquoi Cardiette imite-t-il la réserve brusque du général ? Et pourquoi le général, devant ce pilote sans grade, est-il déférent ? Je suis, moi, noyé de stupeur et je laisse les mots ou le silence passer, sans comprendre. Je demande à comprendre. Je voudrais ne pas comprendre. Pourquoi mon effroi n'est-il pas effrayant ?

Des minutes éternisent ce silence. Madame de Hocques n'est plus troublée cependant. Elle a repris son masque agréable de mondaine, mais ses yeux et ceux de Cobral se sont joints. Que se disent-ils ? Je sens que ces deux êtres se tiennent. Pourquoi n'avais-je pas deviné ? Cobral est le maître, ici. Son effacement le prouve, car il est affecté, et c'est peut-être dans cette salle à manger, et peut-être dans ce moment précis, que se fixe le drame où je vais être spectateur puisque je n'ai pu résister au commandement de ce fou de Cobral.

Ce fou de Cobral ! Les dernières paroles de Moquin me poursuivent. Un fou, un espion, un Allemand. Qui ? Un fou, il y a un fou, je vois, je sais. N'est-ce pas moi ? Non. Moquin m'a mis hors de cause en montrant les deux hommes. Un fou ! Un fou m'a réveillé. Un fou m'a mené au Bourget... Un fou, un espion, un Allemand... un espion, ne faut-il pas dire une espionne ; mais alors où sont tombés ces chefs de la France ? Ce n'est pas possible... Que serait Nanni ? Un fou, un espion, un... Qu'est-ce que Nanni ? Mais je suis égaré par le mystère des paroles... Je n'ai qu'à regarder Nanni pour que s'évanouissent tous soupçons incohérents. Nanni, Nanni, ce n'est pas Nanni. C'est un autre. Quel est ce lieu ? Quelle est cette année ? Quel est ce siècle ? Quel est cet homme ?

Il secoue la tête. Ses narines palpitent. Il respire généreusement. Où est-il ? Il ne nous voit plus.

Le silence est épuisant. Cobral regarde son assiette.

Madame de Hocques joue avec ses bagues, mais Sainte suit les yeux du général attachés à ceux de Nanni.

Nanni est loin.

A-t-il jamais été parmi nous pour pouvoir s'isoler ainsi ? Je sais que ses yeux se sont posés à des lieues de nous. Dans quel espace ?

Malgré lui, il cède au regard du général et le regarde à son tour. Il se passe la main sur le front encore, comme au réveil, et soupire, vague :

— Pardon... Vous me demandiez quoi, s'il vous plaît ?

Le général a une voix nette et basse, affectueuse :

— Vous êtes au Bourget ?

— Oui, fait Nanni.

— Il y a un grand départ prochain... un raid en Allemagne... est-ce que ?... dites-moi... est-ce que vous faites partie de cette escadrille ?

— Oui, fait Nanni.

— C'est la plus belle tentative de ces mois de guerre... six escadrilles vont se rejoindre au-dessus de Paris... ce sera toute une escadre... vous le savez ? et vous savez aussi le but sans doute ; quoiqu'il soit résolu de le dire au dernier moment. Vous le savez ?

— Oui, fait Nanni.

— Des usines à munitions... des usines considérables... C'est un bel effort... un effort inouï... car ils vous attendront... ils se doutent... ils se défendront... contre... contre les aigles... puisque vous appelez ces machines des aigles... et vous aurez une belle part, sans doute, grâce à votre maîtrise et à votre valeur... Dans ces courses aériennes, l'initiative importe... c'est le plus inventif qui devient le guide... et si l'on vous fait la route trop difficile, vous êtes capable... n'est-ce pas ? vous êtes capable de les mener ailleurs... vous songez à les mener là où ce sera le plus beau... et plus terrible...

— Oui, fait Nanni.

— Vous connaissez votre but propre, je le vois... vous avez étudié et peut-être pressenti la réalité... et votre victime ne vous attend pas... vous êtes sûr d'aller où il faut... vous êtes sûr de savoir où il est ?... et de pouvoir y aller ?

— J'y vais, dit Nanni.

Le général ne parle plus. Ce dialogue lui a fait trahir sa curiosité profonde qu'il oblige si volontiers à se cacher.

Je ne regarde personne. Je sens que tous sont émus et graves, même ceux qui savaient déjà ce qui se dirait ici.

Le silence est bon maintenant comme une détente.

Le cristal d'un verre tinte sous un ongle.

Un œillet beige, dans la vasque où ils sont en forêt, plie sur sa tige et la casse. Dehors, une auto lointaine traîne la plainte de sa sirène au-dessus des jardins.

Voici l'heure du café et des fumées.

Nous passons au salon en riant. Comme il fait gai dans ce salon sans mystère ! Il y rôde une âme bourgeoise dénuée de secrets, de mensonges et de combats.

— Chère hôtesse, déclare Cardiette, votre café est oriental comme le harem le plus choisi, mais dans trois minutes, je fuis.

— Nous fuirons avant vous, répond Cobral et nous emmenons mademoiselle Pray... Vous viendrez l'applaudir sans doute, madame ?

— Avec joie... vous applaudir l'un et l'autre... comptez sur moi... Mais si vite... partir si vite...

— Il est deux heures, dit Cardiette... On m'attend à la Chambre...

— Et cette matinée du Trocadéro commence donc si tôt ?

— Affreusement tôt, dit Sainte, mais je ne suis pas obligée d'arriver dès le début.

— Si donc, crie Cobral... Vous savez bien qu'il faut tenir votre promesse... J'ai tenu la mienne...

— Du moins, offre madame de Hocques, ne partez pas sans goûter mes friandises... On dirait un convoi de vivres abandonné par l'ennemi... Tenez, général, faites-moi le plaisir... Ce sont des pralines arabes... C'est absolument inconnu en France... Vous me refusez ?... Monsieur Cardiette ? ... Vous non plus ? Eh bien, mademoiselle et moi nous allons nous en priver... Si... Si... Puisque vous faites fi de mes trésors, je ne veux plus les aimer.

Elle rit. Sainte cueille un fruit confit dans un compotier. Cobral prend congé. Nanni et moi l'imitons. Le général et Cardiette vont en faire autant.

— Non, dit madame de Hocques, vous me devez au moins cinq minutes de cigares... Je le veux... Voici une boîte pour vous... Prenez, allumez, ces messieurs qui s'en vont n'y ont pas droit... Ils ne sont pas à la peine, ils ne seront pas à l'honneur... Ah, ma chère demoiselle, venez vous chapeauter dans ma chambre...

Elles sortent, en jacassant comme des fillettes.

Le général achève d'allumer son cigare. Cardiette envoie une bouffée grise dans une masse de chrysanthèmes. Nous les quittons.

Dans l'antichambre, Sainte nous rejoint. Elle fait à Nanni un bon visage tendre. Lui sera-t-elle plus douce ? Pourquoi ? Madame de Hocques tient, j'en jurerais, à nous voir partir au plus vite. Cobral aussi. Leur poignée de mains n'est pas celle d'indifférents qui ont amicalement déjeuné.

Que faire ? que savoir ?

Un prétexte. Je ne sais ce que je leur dis. Probablement que j'ai oublié mes gants ou je ne sais quoi ; mes explications ne sont pas remarquées. Et je retourne sur mes pas.

Le salon.

Face à face, assis au coin du feu, le général et Cardiette occupent confortablement leurs fauteuils. Ils ont aux mains leurs cigares qui livrent une mince tige de fumée. L'odeur de ce tabac donne le vertige.

Ils sont immobiles. Les yeux clos.

Qu'a-t-on fait ?

J'approche. J'écoute à chaque poitrine. Le cœur bat, paisiblement. Ils sont endormis. Ils viennent de s'endormir. Et je sens un poids sur mes paupières, une lassitude aux épaules. Vite, je m'évade de cette fumée perfide qui endort.

Mon absence a duré peu de secondes. Cobral, seul, l'a remarquée et ses yeux crèvent les miens de leur violence glacée. Il m'ordonne de me taire. Nous verrons bien.

Quinze heures.

Cobral diffère une explication qu'il sera forcé de me donner. Une explication que je le forcerai de me donner. Il ne m'a pas une fois regardé en face depuis l'au revoir de madame de Hocques.

Il devine qu'il est deviné.

Qu'ai-je deviné ? En somme qu'ai-je deviné ?

À la fin d'un repas bizarre – où les propos tenus furent si fantastiques et si fous que je ne sais plus réellement si je les ai entendus – j'ai assisté à un drame.

Deux hommes se sont endormis pour avoir fumé des cigares offerts par notre hôtesse. Ils sont tombés dans une quasi-léthargie avant même de sentir le goût de ces cigares foudroyants. Je sais qu'ils ne sont pas morts. C'est trop qu'ils dorment.

Madame de Hocques est une aventurière. Je sais l'histoire de sa vie cependant. C'est une des plus nobles figures de la noblesse française. Non ! L'évidence condamne tout plaidoyer. Elle a endormi chez elle un chef militaire et un chef politique. Pourquoi ? On n'endort pas les gens par plaisanterie. On n'endort pas ceux-là : à moins d'avoir très besoin de leur sommeil. Pourquoi est-il nécessaire à madame de Hocques d'endormir ce général et ce ministre ?

Elle obéit.

Elle n'a pas de volonté certainement. Elle obéit à Cobral.

Ah mais, je ne vais pas me demander pourquoi elle connaît Cobral ? J'ai appris en quelques heures qu'il signait amitié avec chacun selon son gré. N'ai-je pas vu qu'il était l'ami de Sainte dont je croyais ne pas ignorer les amis ? Et chez madame de Hocques rien ne m'est intime. Comment être surpris de ses affections secrètes ?

Voilà qui n'est plus une affection secrète.

Plus rien n'est secret. Rien n'est encore clair. Il faut aller jusqu'à la vérité. Où ?

Cobral parlera. Je le veux. Il sait qu'il parlera puisqu'il évite le tête-à-tête.

Il doit se rendre compte exactement que je cherche et que je tâtonne et qu'il est maître du mot où je lirai tout le mystère.

Je ne sais rien. Je ne sais absolument rien. Cette femme, cet homme, ces hommes sont effrayants. Quel est leur but ? Et que viennent-ils de faire ? Je suis sûr que, du même coup, je saurai ce qu'ils ont fait et ce qu'ils auraient fait. Oh ! je ne sais rien.

Que Cobral parle.

Il a refusé de me regarder. Je vous affirme qu'il a refusé de me regarder. J'étais en face de lui dans l'auto. Je ne l'ai pas quitté des yeux, moi. Sauf pendant trois secondes pour m'inquiéter de Nanni et de Sainte, mais j'ai vu que ceux-là, au contraire, se donnaient ardemment leurs yeux comme s'ils voulaient se toucher le fond de l'âme. Cobral, feutre en masque sur les yeux, fuyait tout le monde, et moi surtout.

Je n'ai pas osé parler. Je craignais d'effrayer Sainte. Elle n'a aucune idée de ce que veut Cobral, cette petite. Elle se laisse entraîner. Ce n'est pas grave ce qu'elle fait. Cobral ne la connaît pas beaucoup et il use d'elle : ce ne sont pas des amis. Vous comprenez que je ne pouvais parler et qu'elle ne sait rien ? Cobral l'a persuadée de se faire son interprète aujourd'hui pour je ne sais quelle folie. Ce doit être une folie considérable, la conversation avec Moquin me l'a indiqué. Elle a accepté. Elle avait refusé. En se fâchant. C'est-à-dire : en riant. Elle a accepté parce que l'invitation de madame de Hocques touchait son ambition. On voit très bien Sainte ambitieuse. C'est une âme de commandement. Cobral avait aussi, pour la décider, le nom de Cardiette. Je serais incapable de vous dire si elle connaissait Cardiette avant ce déjeuner, mais vous avez remarqué comme il l'intéressait. C'est une manière de grand homme. Je crois qu'il l'a un peu déçue par sa désinvolture à l'égard d'une mémoire impériale. Et de vrai Nanni a dit, ou laissé dire, des choses troublantes, qui ont troublé Sainte plus que personne autre. L'ambition et la passion s'effacent devant le mystère, n'est-ce pas, petite amie ? Après tout, rien ne prouve que l'attrait du mystère ne la mette pas sur le chemin de sa vraie passion. L'essentiel est qu'elle ne sait rien. Elle vit ardemment à cette heure et ne cherche pas quelle est la vie des autres. Même pas de Nanni à parler franchement. Elle cherche son cœur, c'est bien assez. Et que fait Nanni là-dedans ? N'est-il pas emporté ? Comme elle. Et comme moi.

Cobral parlera.

Je me le déclare furieusement. Je rage.

Voilà une heure qu'il fuit.

Il n'est pas loin et je l'aperçois à tout moment. Mais il disparaît quand je vais aller vers lui, ou bien il est si exagérément entouré que je ne puis même pas lui dire : « Cobral, un mot, je vous prie. »

Quand nous arrivions, un ténor italien chantait la Brabançonne. Ils ont mis sur cet air de kermesse des paroles navrantes. Qui a fait cela, Cobral ? Cobral avait disparu.

Depuis j'ai couru par le Trocadéro vainement. Alpinisme regrettable. Quand je le voyais derrière un portant, j'accourais, et il se fondait dans la pénombre. Par un trou du décor, je regardais la salle. Il y était. Seul, dans une loge. Hâte à travers les couloirs. La salle. La loge. Personne. Je l'ai vu partout. Je ne l'ai trouvé nulle part. Je renonce. Je suis exténué.

Je m'assieds dans un coin du plateau sur un reste de chaise. Devant moi, le nez contre la toile sale d'un envers de paysage, un pompier. J'écoute malgré moi, les voix fraîches et les voix célèbres se succéder et provoquer l'acclamation. Les concerts de charité évoquent le programme des casinos où les baigneurs assistent fidèlement à des résurrections de momies artistiques très mal vues à Paris. Les vieux opéras surabondent. Les vieux chanteurs aussi. Les jeunes diseuses ont la charge des textes patriotiques. Ici, charge veut dire : poids. D'aucuns pourtant sont de belles charges impétueuses et leur élan me plaît. Il n'y en a pas aujourd'hui. À moins que le texte de Cobral... Je renonce à me mettre en quête de lui. Il finira par passer devant moi et je l'obligerai à parler.

Un chœur anglais, si touchant que le public fait son parfait silence des grandes émotions. C'est tout à fait beau pour moi qui entends sans voir. Les choristes sont peut-être jolies. Je ne les vois pas, et je ne vois pas non plus que le décor est ingénu, et que le plancher est malpropre, et que des gens sont là pour ne pas comprendre.

Je suis délicieusement seul dans l'obscurité de ma retraite. Il y a beaucoup d'espace derrière moi. Devant, il y a des portants imprécis et un pompier que son immobilité idéalise.

Ce chœur est touchant, ai-je dit ? C'est bien cela. Il est touchant, profondément touchant.

Qui vient ? Cobral ?

Des pas derrière moi.

Je me retourne à demi. Des voix. C'est Nanni. Et Sainte. J'avais oublié, ma foi, qu'elle figurait à cette matinée. Elle n'est pas encore passée. Je l'aurais entendue. J'aime beaucoup l'entendre.

Ils ne m'ont pas vu.

Je crois qu'ils s'asseyent. Sur un banc sans doute. Ou sur des chaises en loques comme la mienne. Ils sont assis. Je n'ose les regarder. Je ne veux être vu de personne. Je ne les vois plus, mais il m'a semblé que Nanni se tenait très respectueusement.

— Que voulez-vous, Pretty ? Que voulez-vous de moi ?

— Appelez-moi Sainte.

— Sainte, que voulez-vous ?

— Oh Nanni, que vous faites de bizarres questions ! Des mois et des mois m'ont privée de vous... eh oui, privée de vous que j'aimais bien... et vous revenez... et vous croyez que je n'ai rien à vous dire... et rien à vous faire dire ? ...

— Si vous aviez tant à me dire... fait-il vivement.

Mais il s'arrête court. Et avec une espèce de plainte tendre :

— Sainte, vous ne vous êtes guère inquiétée du pauvre Nanni pendant tous ces mois ?

Elle se tait.

— Je savais, dit-elle enfin, je savais où vous étiez et que l'on ne devait pas vous visiter.

— Ah, c'est pour cela que ? ...

— Nanni, vous êtes un enfant gâté, et je vais me fâcher si vous faites la grimace devant toutes choses. Je suis heureuse de vous retrouver. Je veux que vous parliez.

— Vous étiez moins heureuse ce matin ?

— Nanni, vous recommencez ? Ce matin j'étais heureuse de votre venue. J'aurais préféré ne pas voir cet insupportable Cobral ni le petit gentil quelconque.

C'est moi. Flatté.

— Pourtant l'insupportable vous a bientôt intéressée...

— L'insupportable, c'est vous, Nanni.

— Vous avez raison, Sainte, mais j'ai eu de la peine autrefois !

— De la peine ? ... à cause ? ... à cause de ? ...

— À cause de quelqu'un, mon enfant, et ce matin j'ai cru que ça allait recommencer. Seulement ce n'est pas le même quelqu'un. Je voudrais bien ne plus souffrir. Au moins pas aujourd'hui : je n'ai pas le temps.

— Vous êtes un impertinent, un cher impertinent qui se trompe. Pas le même quelqu'un ? Mais il n'y avait personne. Il n'y a personne.

— Vous me dites cela, pourquoi ? J'ai vu que ce déjeuner vous attirait...

— ... à cause...

— ... à cause d'un quelqu'un ! Et c'est tout.

— Nanni, quel enfant ! Je suis enthousiaste, je suis femme, je suis curieuse. Obligée d'aller chez cette dame qui s'intéresse à mon avenir théâtral, je préférais y voir des gens de valeur... Le général... je voulais voir le général...

— Est-ce que vous avez vu le ministre ?

Il eut un vague rire.

— Je n'ai vu que vous, dit Sainte, très bas. Vous êtes le seul quelqu'un de ma journée.

— Non. Même pas de votre journée.

— Si. Et de bien d'autres journées, ne le croyez-vous pas ?

— Je n'en sais rien.

— Nanni, Nanni, parlez. Parlez de vous... On m'a dit votre maladie... ces sombres jours... cette sauvagerie... J'ai pensé à vous... Qui êtes-vous ?

— Sainte, qu'est-ce que vous dites ?

— Que faisiez-vous dans cette solitude ? Pourquoi cette solitude ? Vous n'étiez pas malade. Ce n'est pas possible, Je ne m'imagine pas que vous ayiez été malade. À quoi pensiez-vous ?

— Je ne vous comprends pas, Sainte. Vous savez bien que j'étais malade.

— Pourquoi ne disiez-vous rien à ce déjeuner ? Il me semble que tous ces gens ont trop parlé. Ils ont dit... ils ont dit... Vous avez entendu ce qu'ils ont dit ?

— Sainte, il ne faut pas me dire cela. Je ne me souviens plus de ce déjeuner. Je crois que je n'ai pas été brillant en effet. Comment auriez-vous de la sympathie pour un homme qui n'est pas brillant ?

— Quand on vous voit, Nanni, on est un peu effrayé. Autrefois, en causant avec vous, je croyais causer avec un autre. Et ce matin, vous avez senti comme tous vous regardaient ? On a envie de vous demander des nouvelles d'un siècle passé.

— Sainte, je vais me moquer de vous. Comme vous vous exprimez précieusement ! Je ne me souvenais pas de ces façons-là du tout. Au temps où j'allais vous chercher dans votre loge, aux Capucines, pour souper avec de plus Parisiens que moi et de moins belles que vous, est-ce qu'à cette époque-là, vous ne disiez pas aussi que le quelqu'un manquait à votre vie ? Vous disiez cela. Mais vous parliez moins étrangement. Qu'est-ce qui vous a appris ce langage ? On m'a dit qu'un grand littérateur était passé par là. C'est fini ? Il n'y a que des grands hommes dans votre vie. Vous aimez trop les grands hommes, Sainte.

— Je vous aime, Nanni.

Ils sont tous deux effrayés, elle, de l'avoir dit, et lui de l'entendre. Elle ne répétera pas. Il ne répond rien. Ils sont si rapprochés brusquement par le mot de Sainte qu'ils ont une terreur violente de ne plus être assez étrangers.

— Ce sont des danseuses qui « passent » ? demande Nanni. Je ne connais pas cette musique. C'est un ballet nouveau peut-être. Mais cela ressemble à Rameau.

Sainte ne dit rien. Les violons rythment un chant pastoral de haut style. Et les pieds des danseuses achèvent la cadence.

— Nanni, murmure Sainte, Nanni, je n'ai pas très bien compris. Vous avez un projet... un grand projet...

Les applaudissements de la salle chassent la paix de ce coin sombre. Puis l'orchestre reprend et aussi les bonds des ballerines, sur une autre musique.

— De qui est cette musique ? demande encore Nanni.

— Oh Nanni, Nanni, pourquoi ne répondez-vous pas ? ... Vous parliez d'une grande chose... vous disiez au général que vous alliez partir... Où allez-vous partir ?

— Je ne sais pas.

— Dites... Oh ! Nanni.

— Je ne sais pas...

— Vous savez quand vous partirez ?

Comme elle est anxieuse du sort de cet homme ! Elle lui était si cruelle jadis. Ce matin elle ne le sentait pas. Pourquoi l'appelle-t-elle ainsi ?

— Ce n'est pas ce soir ?

Il hésite. S'il parle, il acceptera de l'aimer. Car elle demande toutes les réponses à travers celle-là seule.

Il dit pourtant :

— Ce soir. Si.

Dans l'ombre, elle cherche ses yeux. Mais il baisse la tête.

— Nanni, ne partez pas sans me dire...

— Je n'ai rien à vous dire.

— Alors c'est moi qui ai besoin de parler.

Il respire.

— Vous avez parlé... Vous avez trop parlé...

Elle craint qu'il ne s'enfuie. Elle est prête à l'entourer de ses bras s'il fait le mouvement de partir.

— Nanni... Nanni...

C'est une toute petite qui implore. J'aime cette plainte. Je voudrais qu'elle soit heureuse. Mais je voudrais qu'il soit heureux. Saura-t-elle ?

— Nanni...

Il lui prend la main. Amicalement ? Même pas.

— Il faut nous quitter... je dois vous quitter... vous allez dire cette chose... cette chose... vous l'avez lue ?

— Je viens de la lire. Je n'y pense pas. Vous allez me quitter ? Non. Non.

— Que faites-vous, après avoir dit ?

— Il faut que j'aille dans la salle. J'ai promis à madame de Hocques de la rejoindre, et je passerai un instant dans sa baignoire.

— Je vais vous quitter, Sainte.

— Ne partez pas. Ne partez pas encore.

— Il faut que je parte. On va vous appeler. On va m'appeler, moi aussi, ailleurs. Je penserai à vous.

Il se lève. Elle est accablée. Elle ne bouge pas. Pauvre amour que tout heurte !

Il pose sa main droite sur la tête de Sainte.

— Mon enfant, je serais content que vous veniez tout à l'heure si vous le pouvez.

Elle se dresse, radieuse :

— Où puis-je vous voir ?

Elle a de la joie plein la figure.

— Voulez-vous dans une heure et demie au Black Bar, rue Cambon ? ... vous viendrez, mon amie ?

Sainte lui prend les mains et y pose sa bouche. Et elle s'enfuit dans l'ombre du décor.

La salle fait un bruit sourd. C'est l'entr'acte.

Nanni vient près de moi. Il me regarde sans me reconnaître. Il s'éloigne avec de grands gestes.

Des machinistes viennent me déranger. Je ne trouve pas de meilleur abri que le centre de la scène et je m'occupe à dévisager la salle entre les pans du grand rideau.

C'est un auditoire choisi. La meilleure société anglaise de Paris s'y est retrouvée et quelques groupes de convalescents munis de leurs infirmières, situent et datent cette foule à peine moins élégante qu'à d'anciennes fêtes. Le président de la République dans sa grande loge, en face, ne semble pas davantage « de circonstance ». Son frac et son cordon évoquent des inaugurations, des dîners, des bals dont nous avaient déshabitués sa petite silhouette provinciale, – *macfarlane* et casquette de *yachting* – dans tous les cinémas qui l'ont fait suivre par leurs appareils entre Dixmude et Altkirch.

C'est presque nuit déjà. Tous les lampadaires électriques donnent plein feu, les rampes du balcon et des galeries flamboient aussi copieusement.

L'orchestre se prépare. Derrière moi, on a roulé le grand piano. Je dois céder la place. Contre le portant, Félia Litvinne. Cela représente beaucoup d'hymnes et beaucoup de succès. J'ai le temps de trouver Cobral. Je vais le trouver.

On frappe. Prélude. Chant.

Je fais un pas. Cobral est devant moi.

— Vous êtes invisible ? dit-il. Voilà une heure que je vous cherche.

Il me prend par le bras et m'entraîne vers un petit foyer orné de divans et de tapis rouges. Personne. Si. Devant la psyché, une petite chanteuse comique, célèbre depuis longtemps, se farde « à la poupée ». Elle ne nous voit même pas et s'en va bientôt, pour guetter son entrée.

Cobral est très à son aise, bien entendu. Mais je me suis juré qu'il ne s'en tirerait pas, cette fois, par ses divagations de vieux diable d'opérette.

— Vous êtes un enfant, commence-t-il.

— Bah !

— Vous êtes un enfant, je ne puis trop le répéter. Quelle est cette figure que vous avez faite en sortant du salon de madame de Hocques ?

— Alors je devais trouver naturel ? ...

— Surtout ne me parlez pas de ce qui est naturel. C'est un de ces mots que je ne puis souffrir. Avouez d'abord que, grâce à moi, vous avez tâté d'un fameux déjeuner ?

— Et avouez, vous...

— Et avouez encore qu'on a tenu des propos amusants ? Vous ne me reprocherez pas de me vanter. Car mon rôle dans le menu a été simplement inférieur. Et dans la conversation, il a été nul.

— Mais ensuite...

— Vous savez que Pretty passe immédiatement après Litvinne ? Il faut que vous écoutiez cela. Après nous partirons.

— Je vais vous écouter d'abord, avant d'écouter Pretty.

Il me touche l'épaule familièrement. Un air de vouloir me donner des conseils d'ancien.

— Je disais que vous êtes un enfant parce que...

Il rit. Impossible de trouver à ce rire une fausse note. Acteur, va !

— Parce que vous êtes un enfant, achève-t-il. Vous n'allez tout de même pas me demander des explications ?

— Si.

— Et vous savez tout !

— Quoi ? Je sais quoi ?

— On vous a tout raconté. On a tout raconté devant vous. L'expédition de la nuit. Nos moyens de la préparer. L'idéalisme formidable de notre entreprise. A-t-on négligé de vous donner un programme détaillé de la journée ? Ne vous plaignez pas, savourez cet imprévu que vous ne retrouverez jamais ! Tous nos actes ne sont que des points d'action reliés par notre idée. Cette femme qui va parler et faire une espèce de scandale, devant le chef du gouvernement, devant des membres de la presse, vous comprenez la signification de cela, j'imagine ?

— Soit.

— Quoi, je vous prie ?

— Ces hommes qui dormaient...

— Ces hommes nous gênaient. Était-il convenable, pour notre rêve de paix instantanée, de laisser l'un réclamer à la tribune tout l'or du pays et tous les adolescents, et l'autre signer peut-être un ordre d'attaque propre seulement à prolonger la bataille ? Ils ne peuvent plus nuire.

— Qu'avez-vous fait ?

— Ils dorment comme vous dites. Ils s'éveilleront demain vers midi. Ce repos de vingt-quatre heures les aura parfaitement reposés.

— Supposons que ce n'est pas un crime. Vous êtes pourtant des criminels de toucher à l'indépendance de leurs actes.

— Ma conscience dit que non. Elle s'y connaît.

— La mienne me dit de vous avertir ou de vous livrer. Vous avez attiré ces hommes dans un guet-apens. Pourquoi ?

— Vous l'avez vu. D'ailleurs je suis loin d'eux. Vous me gardez.

— Il y a quelqu'un auprès d'eux.

— Qui ? Les domestiques ont congé.

— Soit. Et madame de Hocques est ici. Et si je disais qu'elle est une espionne et vous un...

— Vous commettriez deux fois le péché de mensonge. Rien ne prouve qu'elle soit espionne. Et voici mes papiers qui prouvent que je suis Français.

— Cependant si je racontais ce que j'ai vu ? ...

— On vous arrêterait immédiatement, car il serait inadmissible que vous ayiez attendu la fin de l'après-midi pour dénoncer un événement du matin. Et puis il est évident que vous êtes des nôtres.

— Ce n'est pas vrai.

— Qu'on interroge Sainte ? Elle vous a vu tout le jour avec nous... Allons, allons, tout est réglé. Mais ne vous troublez pas... Essayez de croire ce qu'on vous a dit et travaillez, malgré vous, à la réalisation d'une grande idée humaine.

— Le plus fou de tout cela est que je ne sers à rien.

— Si, vous êtes le témoin. Vous aurez vu que nous ne sommes ni des fous ni des criminels et que, pour préparer un écho foudroyant à ce que fera, seul, Nanni ce soir, tout ce que nous faisons était nécessaire, utile, indispensable. Vous ne pouvez pas encore le savoir. Vous le saurez bientôt.

— Je suis donc le témoin malgré moi. Alors vous auriez pu vous dispenser de me mêler si visiblement à vos démarches. Je vous ai présenté à des amis. Que vont-ils penser ? Me voilà compromis.

— Il fallait cela pour que vous restiez avec nous. Sinon vous m'auriez déjà brûlé la politesse.

— Vous êtes odieux, monstrueux, immonde...

— Et vous, vous me plaisez beaucoup...

Cobral rit énormément et se lève.

— Allons entendre la prose de Cobral.

Il regarde sa montre.

— Qu'il est tard ! ... Si elle ne passe pas de suite, tant pis pour elle, pour vous et pour moi... Je ne puis attendre et je vous suis...

— Vous me suivez où ?

— À *l'Exigeant*. Il est quatre heures. Vous m'avez promis de me conduire à *l'Exigeant*. J'ai bien peur que nous n'y trouvions plus personne. Venez.

Il me pousse vers le plateau.

La salle crie de joie vers la cantatrice qui a chanté tout son répertoire de guerre dans un bon nombre de langues.

Le régisseur annonce : « Mademoiselle Pretty Pray ».

Et voilà Sainte dans la lumière nue de la rampe. Son petit tailleur la fait plus minuscule encore. Mais sa voix sonne, décidée.

Je ne fais pas attention au titre. Cobral ne quitte pas du regard sa montre qu'il tient à la main.

Sainte dit :

« Au nom du peuple de Paris, au nom du peuple Français, au nom de la terre et des hommes de toute la terre... »

— C'est en prose, me souffle Cobral.

... « Je déclare que l'heure du calme est venue et que demain les êtres ne se tueront plus. La paix universelle sera signée, je le jure, avant le prochain midi... »

Le silence de la salle est invraisemblable. La foudre les a frappés. Ils sont morts. Tous ces yeux, toutes ces oreilles, tous ces cœurs ne sentent plus, ne vivent plus, pour être si matériellement silencieux.

— Pretty a une diction admirable, approuve Cobral. Venez. C'est l'heure.

Nous cherchons la sortie. J'entends encore la voix nette et souple :

« Pas une arme ne doit se lever à partir de cette heure-ci. Le chef des défenseurs alliés s'est endormi en souriant et ce soir, le chef des envahisseurs... »

— Où est Nanni ? Nous sommes tellement en retard. Il saura bien nous joindre.

Nanni est dans l'auto qui nous attend.

— Mon cher, dit Cobral, pendant que nous filons confortablement, mon cher je n'ai pas connu Sarah à vingt-cinq ans, mais je prétends que cette petite Sainte est encore plus...

Nanni est content.

Seize heures.

Je n'ai pas pris garde à la route que nous suivions : ce chauffeur imbécile a descendu l'avenue du Trocadéro. Nous arriverons à *l'Exigeant* pour ne trouver que le concierge et le veilleur. Tant mieux ! Hé ! pourquoi me réjouir de ce retard qui se chiffrera par un minimum de minutes ? Je souhaite un accident, une folie, un miracle. Comment sortir de cet engrenage où l'on me tient ? Ne pas arriver, ne plus reculer, ne plus bouger, ne plus être, ah, ne plus être.

Que faisons-nous sur le Cours-la-Reine ? Joie ! Le chauffeur ne connaît pas son chemin. *L'Exigeant* est au haut de la rue Montmartre et le voilà qui passe le pont Alexandre III. Je ne veux pas rire. Je ne veux pas livrer mon contentement. On va perdre un quart d'heure, une demi-heure peut-être, et nous trouverons la rédaction désertée.

L'auto stoppe devant la Chambre des députés.

Cobral saute hâtivement.

— Suivez-moi.

Je suivrai donc.

Nanni reste dans la voiture.

Cobral exhibe je ne sais quels papiers qui lui ouvrent toutes les portes. Peut-être n'a-t-il pas de coupe-file mystérieux ? Son autorité et son allure de trombe suffisent à l'introduire.

Dans les pas perdus, deux journalistes me reconnaissent et courent vers moi.

— Vous savez la nouvelle ? dit le petit gros mélancolique dont je n'ai jamais su le nom.

— Venez vite ! crie Cobral.

— Quelle nouvelle ? dis-je en me dérobant.

— Cardiette... Cardiette n'est pas là...

— Il est malade sans doute. Il sera demeuré dans son lit.

— Mais, mon bon, dit l'autre, – un maigre à monocle, – je viens de chez lui. On ne l'a pas vu depuis dix heures. Ses domestiques ne se rappellent pas où il déjeunait.

Je ne les écoute plus. Cobral est venu prendre mon bras et m'emporte vers une tribune. De quel droit entre-t-il dans cette tribune ?

Nous y sommes seuls. Les autres sont bondées. Les parlementaires sont en nombre dans leurs fauteuils d'orchestre. Il vient d'y avoir une agitation considérable qui s'apaise.

C'est le silence tout d'un coup.

Le président de la Chambre s'est levé. Il parle :

« Messieurs, l'absence de monsieur René Cardiette est inexplicable et angoissante. Je ne veux même pas dire, au nom de tous, le souci qui nous atteint profondément à ne pas le voir ici, même si cette séance n'eût pas dû briller de ses paroles. Laissons cette inquiétude violente au fond de nos cœurs et ne pensons qu'à l'intérêt de la patrie, qui exige des actes immédiats. Vous allez être appelés, messieurs, à vous prononcer sur trois projets de lois qui importent à la Défense nationale. Nous savons que vous leur ferez le sort glorieux qu'ils méritent. Mais le discours préliminaire de monsieur René Cardiette vous devait donner tous éclaircissements sur elles et vous en faire saisir l'urgence. Cette urgence, je veux doublement vous la prouver en vous lisant moi-même ce discours dont il m'a confié les feuillets. Vous me pardonnerez d'être si médiocre interprète de ce verbe patriotique. »

Un long cri unanime jaillit de toutes les poitrines. Peut-être quelques protestations ont-elles essayé une dissonance timide. Le formidable *hourrah* des parlementaires de tous les partis a raison des restrictions chétives.

Cobral hausse les épaules.

— Je le savais, bougonne-t-il.

Il sort de son portefeuille une lettre cachetée et m'entraîne hors de la tribune. Il appelle le premier huissier qui passe.

— Voulez-vous remettre ce billet à monsieur le président, s'il vous plaît ? C'est de la part de monsieur René Cardiette. Je suis le nouveau secrétaire de monsieur René Cardiette. Faites vite.

L'huissier s'empresse.

Nous rentrons dans la tribune. Le président a pris dans une serviette de maroquin les pages d'un discours. Il sonne pour imposer le silence qu'a rompu le jet d'enthousiasme où la curiosité a sa part.

Le silence revient, total.

Debout, maigre, élégant, net, le président s'enorgueillit de cette parole qu'il va faire sienne et sa voix part comme un trait :

« Citoyens... »

Le mot porte une émotion dans toutes les mémoires de cette France représentée.

« Citoyens, mes frères, citoyens, fils de la grande blessée et de la victorieuse bientôt, vous vous êtes dressés, vous vous êtes unis, vous avez frappé l'assaillant : votre vaillance est imbattable et votre acharnement guerrier se perfectionne jusqu'au génie. Pourtant, citoyens, je vous crie : « Aux armes » ...

Cet appel me trouble comme il trouble tous les assistants. Le président n'a pas la déclamation large et sonore de Cardiette, mais il donne à chaque mot une valeur solide, et chaque mot n'est pas seulement un mot.

Cobral a son visage obstinément tranquille. Pourtant il murmure avec impatience :

— Que fait cet huissier ? Pourquoi ne se presse-t-il pas ?

À ce moment, un huissier paraît au pied de la tribune, monte jusqu'au président et pose la lettre de Cobral sur son bureau. Le président, surpris, s'interrompt. L'huissier lui dit quelques mots que nous ne pouvons entendre. Le président déchire l'enveloppe fébrilement. Il lit. Il est bouleversé. Il est défiguré de stupeur.

La salle chuchote.

Sonnerie.

« Messieurs, dit le président, je reçois un avis de monsieur René Cardiette. Il est souffrant, mais ne peut dire où ni comment. Il s'excuse de son absence, mais affirme que son discours ne peut plus être prononcé, étant en désaccord avec ses nouvelles obligations et avec les événements. Ce langage est trop mystérieux, messieurs, pour que je ne réclame pas toute votre courtoisie. Je vous demande de remettre cette séance et le débat qu'elle comporte, à mardi prochain. Je suis certain que d'ici là tout sera éclairci. Déplorons seulement ces trois jours de retard apportés à une délibération nationale. »

Après l'effarement de la première minute, une rumeur naît et se répand. La rumeur des grandes colères. Quelle révolte va crier ? Et qu'adviendra-t-il des grandes idées destinées au peuple ? Ah si je parlais ! si j'avais la franche simplicité de dire ce que je sais ! Lâche ! Lâche !

— Vous êtes rêveur ? questionne Cobral en riant.

Et il ouvre brutalement la porte de la tribune.

— Taïaut ! Taïaut ! crie-t-il. Demain vous direz : Hallali ! avec moi. Partons.

Derrière nous le nuage crève. Debout, criant, gesticulant, doublant le vacarme avec le claquement de leurs pupitres, les parlementaires ne sont que fureur et indignation. L'orage éclate indescriptiblement.

Taïaut !

Dix-sept heures.

L'heure des crieurs de journaux s'achève rue Montmartre. Ce temps de guerre met le soir au milieu de l'après-midi et les feuilles qui sortaient autrefois avant le dîner courent les rues dès quatre heures, ou même trois.

Nous venons après la dernière volée de cette horde hétéroclite où tous les âges, toutes les détresses, tous les courages s'attellent pour de naïfs bénéfices en distribuant le communiqué.

Le pathétique de ces dernières nouvelles est rigoureusement précis. Le communiqué de quinze heures et de vingt-trois heures remplace par sa brièveté tragique feues les manchettes grossières des procès douteux ou des belles explosions.

Devant l'hôtel de *l'Exigeant* deux vieilles, très bien dessinées, attendent encore au guichet leur stock quotidien. Elles sont lentes comme des ruines et s'en iront, cahotants, criailler le journal avec une petite voix qui ne fera de peine à personne. Il y a trop de tristesse terrestre maintenant pour que cela fasse de la peine.

Aux fenêtres, nulle lumière. La concierge rêve sur le seuil et se finit les ongles avec une aiguille à tricoter. Tout est calme. Nous avons perdu trois quarts d'heure. Je veux dire que nous avons gagné trois quarts d'heure.

Nanni demande à nous quitter. Il veut se rendre au Black Bar. Il regrette de n'être pas resté au Trocadéro. En tous les cas il n'a rien à faire ici et rien à dire. Cobral lui laisse l'auto qu'il renverra au plus vite.

La flèche blanche reprend sa course.

Cobral ne semble pas le moins du monde pressé. J'aimerais mieux lui voir sa hâte incroyable de tout à l'heure et qu'il fût amèrement déçu, là-haut. Il regarde la façade, curieusement.

— Cette odeur, me dit-il, ce parfum d'encre grasse et de papier qu'il y a autour des grands journaux me plaît énormément. Quand on a vécu dans cette atmosphère, on doit en avoir la nostalgie. Vous y avez vécu ?

Au café, voisin de la grand'porte, j'aperçois, derrière les vitres, Marsy. Paul Marsy est secrétaire de la rédaction à *l'Exigeant*. S'il a quitté son bureau, il n'y a personne au journal puisque, sévère capitaine, il s'en va de son bord le tout dernier. Cobral ne le connaît pas. Cobral n'ira pas le deviner dans ce café hanté de reporters où il consomme le demi-brune et le sandwich réparateurs.

Cobral a suivi mon regard. Peut-être ai-je tressailli ?

— Qui est ce monsieur ?

Il ne le connaît pas. Je peux répondre à ma guise.

Allons donc, innocent, est-ce que Cobral n'a pas deviné ? Si imperceptible qu'ait pu être ce mouvement de plaisir à savoir *l'Exigeant* vide de son équipage, Cobral l'a perçu.

Puis-je mentir ?

— C'est Marsy, le secrétaire de la rédaction. Mais dites, Cobral, ce n'est pas à lui...

— Diable, ricane-t-il, entrons vite. Vous êtes sûr qu'il ne nous a pas vus ? Il ne faut pas le mêler à nos affaires.

Deux étages d'escalier morne. Escalier de service. Escalier de travail. Ce n'est pas le genre de ces vieux journaux où l'escalier de pierre conduit à des torchères électriques une lourde rampe forgée. On n'a le temps que de travailler ici. Un jour, sans doute, il conviendra de songer au luxe. On y viendra certainement. Ce n'est pas encore le temps d'y songer.

— Pourquoi monter, Cobral ? Nous ne verrons personne. Il n'y a plus personne.

Il monte. Il pousse la porte.

Dans l'antichambre une ampoule électrique clignote comme une veilleuse. Il est évident que tout est abandonné. Les portes sont unanimement closes.

Cobral ouvre la première venue. C'est une grande salle, avec des tables et des piles de numéros. Sans intérêt.

Une autre porte résiste. Le mot « caisse » est cloué au-dessus. Encore moins d'intérêt.

Une autre. Une autre. Rien.

S'il n'y avait pas cette ombre qui nous entoure comme un brouillard, Cobral verrait mon sourire satisfait.

Mais il ne faut pas qu'il le voie. Il faut même que je cesse de sourire ainsi. Vous ne savez donc pas que ce Cobral n'a pas besoin de ses yeux pour voir que je souris et que j'ai du contentement. Ai-je un réel contentement ? Je tremble de le voir triompher une fois de plus. Il triomphera de moi, puisqu'il triomphe de tout.

Je le suis dans son effronté cambriolage. Car il vient pour prendre quelque chose. Quoi ?

Un couloir tout à fait obscur. Nous butons à des marches. Nous montons ou descendons. Je ne peux dire exactement si nous montons ou si nous descendons. Cobral fait à peine de bruit. Il se glisse le long des murs, comme un chat. Sa main qui tâtonne rencontre le bouton d'une porte. Il ouvre. Lumière.

Quelqu'un écrit sous la lampe.

— En voilà une heure pour faire un pèlerinage ? s'écrie Fagan qui se décide à me reconnaître.

— Présentez-moi, dit Cobral.

Fagan est abasourdi. Notre invasion brutale et mystérieuse en même temps peut surprendre. Notez aussi que ce garçon s'absorbait dans quelque littérature. C'était un poète d'avenir que le journalisme a dévoré, mais qui se débat. Et le soir, après neuf heures consacrées à corriger des échos ou à rédiger des notes impersonnelles sur la vie chère, le mouvement antirépublicain en Chine, les bienfaiteurs des mutilés et autres thèmes attendrissants, il se reprend au jeu des pensées et des rythmes à quoi son emploi du temps l'a mal préparé.

— Que puis-je faire pour vous ? demande-t-il avec une bonne humeur excessive. Vous nous apportez de la copie ?

Il relève la mèche énorme qui lui tombait sur le nez et donne un peu de gaîté à son visage candide que le souci a fripé trop tôt.

— Mon bon Fagan, je n'ai pas de goût à la copie aujourd'hui... C'est monsieur qui veut... qui tient...

— Ce ne sera pas commode, grogne Fagan, important... Nous sommes tellement nombreux... Mais je puis en parler au patron... Vous avez des idées ?

— Des idées, s'écrie Cobral, des idées, ah qui aurait des idées, si, moi ? ...

Je tranche :

— Vous connaissez Cobral, de nom tout au moins. Rappelez-vous : Cobral... Cobral...

Il ne se souvient pas.

Cobral sourit.

— Ne parlons pas de moi... Je ne vois pas pourquoi monsieur se rappellerait mon nom... Je n'ai jamais fait parler de moi... Ce n'est pas aujourd'hui que je commencerai...

Fagan tourne des commutateurs. Enfin nous ne sommes plus dans cet ensevelissement de ténèbres. J'étouffais sous le poids de l'obscurité.

— Vous n'êtes pas ému ? blague Fagan qui me voit respirer difficilement... Nous vous avons eu quelques semaines parmi nous... Il n'y a pas si longtemps...

— J'étais un piètre journaliste à vos yeux ?... Trop avide de ne voir que des spectacles pittoresques et de les décrire à mon aise... J'ai toujours rechigné devant les reportages médiocres, où il faut traiter, sans caractère et sans violence mais avec sobriété, goût et art, des questions insignifiantes.

— Vous êtes le même être impossible toujours, admire narquoisement Fagan... Et vous n'êtes pas ému de revoir votre ancien bureau ?

— Pas ému. Étonné de n'avoir jamais remarqué l'état de ruine et d'inconfort où est tenue cette pièce, réservée pourtant à six ou sept personnages presque tous délicats.

— Mon petit, dit Fagan, c'est peut-être dégoûtant. Mais aucun de nous ne s'en aperçoit. Nous travaillons trop pour nous occuper de cette cuisine-là.

Nous voilà dans un bavardage sympathique. Il est plein d'indulgence pour moi, ce grand jeune homme qui portait en lui assez de foi et de fougue pour n'avoir jamais d'amertume.

— Pardonnez-moi si je vous presse, mais j'ai peu de temps, coupe Cobral presque sèchement.

— Au fait, dit Fagan, poli, vous ne m'avez pas encore exposé...

Cobral réfléchit. Puis :

— Je viens de la Chambre, dit-il.

Fagan, avec indifférence :

— Ah !

— Vous êtes au courant ?

— Oui, dit Fagan, si vous voulez parler de l'incident Cardiette. Il n'est pas venu prononcer le discours attendu. C'est même la raison de notre retard, ce soir : Vous ne savez pas que *l'Exigeant* a paru en retard ?

— Cela ne fait rien, dit Cobral.

Une pause.

— Vous pouvez toujours tirer une nouvelle édition ? reprend-il.

— Il n'en est pas question. Je ne saisis pas ce que vous voulez me dire.

— J'entends, dit Cobral, que vos machines sont prêtes jusqu'au lendemain à tirer une édition nouvelle s'il le faut ?

— Naturellement. Les formes restent sur les machines. Et il y a des ouvriers de garde à l'imprimerie. C'est au rez-de-chaussée.

Cobral est sous la lumière jaune d'une lampe qui marque à son front le relief trop puissant des tempes entêtées.

— Je vous apporte votre deuxième édition.

Fagan se demande s'il n'est pas halluciné. Cobral le regarde, comme l'hypnotiseur fixe son médium.

— Je viens de la part de Cardiette avec les quelques lignes sensationnelles qu'il m'a confiées. Vous ne savez pas qu'il a écrit une lettre au président de la Chambre.

— Je le sais.

— Déjà ? Mes compliments. Cela s'est passé il y a trente minutes. On vous a dit le texte de cette lettre ?

— On me l'a téléphoné.

— Bon. Cardiette disait être empêché de venir et renoncer à prononcer son discours. Il ne disait pas pourquoi ?

— Non.

— Il me l'a dit. Il ne pouvait l'expliquer dans une lettre officielle. Mais voici les quatre lignes – quatre, pas une de plus, vous compterez – qui donnent la clé de sa conduite. N'est-ce pas sensationnel ?

Fagan pose une main sur l'appareil téléphonique. Il regarde Cobral avec un petit frémissement de colère.

— Malheureusement, mon cher monsieur, la lettre que Cardiette a envoyé au président de la Chambre, est un faux.

Je vous dis que Cobral a juré ! Il est assez maître de lui pour n'avoir pas articulé son juron. Mais je sais qu'il a juré. Ha ! Ha ! voilà que je devine les cris intérieurs, comme lui ! La contagion...

Mais il dit posément :

— On vous a téléphoné cela aussi ?

— Si vous voulez, dit Fagan.

Et Cobral, bonhomme :

— Raison de plus pour éclairer cette situation compliquée. Il n'y a que quatre lignes. Il faut téléphoner à l'imprimerie sans perdre un instant.

Fagan décroche le récepteur.

— Vous téléphonez à l'imprimerie ?

— Parbleu, dit Fagan.

Et il jette un numéro.

— Tiens ! murmure Cobral qui fouille dans sa poche, c'est le numéro du commissariat de police ?

Fagan ne bronche pas.

— Raccrochez le récepteur aussitôt.

Et Cobral braque son revolver.

Fagan n'a pas d'armes, et son dévouement ne servirait pas à empêcher la fuite de Cobral. Il raccroche le récepteur.

— Maintenant téléphonez à l'imprimerie.

Cobral est tout contre lui, le canon du revolver sur la nuque. Il faut céder. Que faire ? Je suis paralysé. Et si je bouge, c'est sur moi que Cobral tirera.

— Si l'un ou l'autre fait un geste, je tue monsieur Fagan. Cela serait absurde.

Fagan parle dans le téléphone. Il répète ce que Cobral lui souffle : Ordre de remettre les machines en marche. Une édition nouvelle est commandée pour dix-huit heures. Et il dicte la note de Cobral :

« Monsieur René Cardiette écrit à *l'Exigeant* : « Le général et moi renonçons à tout acte belliqueux et invitons le peuple français à approuver la paix que nous réclamons dans les vingt-quatre heures. »

— Une manchette extraordinaire, intime Cobral. La moitié de la page occupée dans toute sa largeur par ce titre : « La paix sera signée demain. » Et en sous-titre : « Le gouvernement français et l'état-major décident de suspendre définitivement les hostilités. »

Fagan est blême. Il cherche, en obéissant, le moyen de terrasser Cobral. S'il savait que je suis prêt à le seconder ! Mais il me croit le complice de ce bandit.

Cobral est un bandit. Et c'est un bandit qui vient d'Allemagne.

Si ces lignes paraissent, l'émeute dévastera Paris. Il ne faut pas qu'elles paraissent. Je saurai agir. Je dois agir.

— C'est tout, dit Cobral. Allons au bar.

Et à Fagan :

— S'il vous plaît, mon cher Fagan, passez le premier, vous ne pouvez rien. Il faut céder. N'essayez pas de me faire prendre. Car je vous abattrai instantanément et je ne serai pas commode à coffrer ensuite. Soyons amis, c'est plus pratique.

Nous sortons.

La veilleuse clignotte encore dans l'antichambre. Personne.

Qui de nous trois est la véritable victime ? Et quel est le fou ?

L'escalier. La voûte. Notre attitude ne peut révéler notre pensée. Fagan, l'esprit tendu ardemment vers le geste qui arrêtera la catastrophe en route, n'a pas une ombre de sang au visage. Cobral cache son revolver dans la main ; il marche entre nous deux. Nous passons très naturellement devant la concierge.

— Il n'y a pas de lettres pour moi ? lui demande Fagan avec un petit tremblement de voix.

— L'auto n'est pas encore là ! crie Cobral. Harry est un imbécile ou Nanni un malappris. On ne prive pas les gens de leur auto dans une pareille circonstance. Que devons-nous faire ?

Il dit en riant :

— Attendons-la.

Et tous trois, devant la porte, nous causons. C'est une légende terrible que je suis en train de rêver. Ce n'est pas vrai que je me tais devant cet assassin ? Pourtant Fagan est audacieux. Mais quelle issue à cette contrainte ?

— J'ai été présenté à votre directeur, il y a longtemps... dit Cobral, posément... Il m'a paru intelligent et actif et très artiste... J'aime tant que l'on soit artiste... Il m'a plu à cause de cela... un nerveux, mince et gris, avec des yeux froids, des yeux qui veulent... Il est peut-être trop artiste. Pourtant il a sacrifié ses goûts et son dilettantisme à l'avenir de son journal... au moment où je l'ai vu, il hésitait à faire de cette feuille, ancien pamphlet socialiste, le quotidien du théâtre et des mondanités... Il est plus solide aujourd'hui... De vrai les femmes du monde sont infirmières et font la charité, ce n'est pas s'éloigner d'elles que se consacrer aux besoins matériels de Paris et de tous ceux atteints par la guerre... vous êtes de mon avis, naturellement ?

Fagan, pâle et méprisant, ne regarde pas Cobral. Mais il me regarde moi, avec une intensité qui me gêne. Je fuis ce regard. Il doit être un reproche. Il ne sait pas. Il ne sait pas. Et il reproche. Si vous saviez, Fagan !

— Enfin ! clame Cobral.

C'est l'auto blanche.

Il nous fait monter, s'assied à côté de Fagan et me laisse prendre le strapontin.

— File, Harry, où tu dois aller et passe rue Cambon au Black Bar.

Et vers moi :

— Je vous y rejoindrai quand monsieur Fagan sera en sûreté jusqu'à demain.

L'auto vole sur le pavé.

La Bourse, l'Opéra, la rue de la Paix. Tout est calme. L'or danse et chante dans la lumière folle des étalages.

Fagan me regarde. Que veut-il ? Je fuirai ces yeux. Je fuis ces yeux suppliants. Assez de cauchemars dans ma tête. Je ne veux pas ajouter ce regard épouvantable qui implore. Ou qui condamne !

Cobral fait celui qui est content d'aller en promenade. Il est invraisemblable. Il faut le tuer. Oh, ma rage...

Pourquoi Fagan m'appelle-t-il ainsi ? Je ne peux plus éviter son regard ! Je vois ses yeux maintenant, ses yeux qui sont effrayants à voir. Il me juge. Il m'égale à Cobral. Quelle haine me vient de ces yeux ! Comprend-il ? Je veux qu'il comprenne ma conduite. Le tréfonds de ma pensée doit lui apparaître.

Ah, c'est la sienne qui m'apparaît. Fagan, Fagan, vous savez que je ne suis pas un assassin. Vous voyez que je subis la même contrainte que vous. Je ne peux m'en évader. Vous le voyez. Vous voyez le drame. Vous voyez mon innocence. Que dites-vous encore, Fagan ? Que demandez-vous ? Votre sort m'est inconnu, mais il n'y aura pas de crime. L'homme qui n'a pas tué ce matin ne tuera personne. Ne craignez pas. S'il a dit que vous seriez libre demain il n'a pas menti. Vous serez libre. Que dites-vous ? Oh ce cri de votre âme. Que criez-vous, Fagan ?

J'entends ! j'entends ! Le journal, l'édition, le scandale, l'émeute. Oui, j'entends. Je vous dis que j'entends, vous voyez bien que j'entends. Il faut empêcher cela ? Comment ? Cela n'est pas possible. Eh bien, si, si. J'ai donné mon silence à Cobral. Mais je sauverai Paris. Je sauverai. Je trouverai. Je vais trouver. Entendez-moi, Fagan, la chose monstrueuse n'aura pas lieu. Courage ! Courage ! Victoire !

Il comprend tout ce qui se passe en moi. Il croit. Il a confiance. La flamme de ses yeux s'éteint. Il baisse les paupières. Il est à bout de forces. Mais il est heureux puisque j'ai promis. Ah ! il sait bien que j'ai promis.

Où sommes-nous ? L'auto s'arrête devant des vitres éclatantes. C'est le Black Bar. Je dois quitter Fagan et Cobral. Je descends. Je regarde Fagan. Il ne rouvre pas les paupières. Il cache ses yeux maintenant. Mais je sais qu'il y a du calme dedans et de l'espoir.

— Au revoir, jette Cobral, désinvolte.

Et il emmène son prisonnier.

Je vous ai promis, Fagan.

Dix-huit heures.

Les habitués de Black Bar s'en vont. Bu, le thé.

Nanni est venu ici attendre Sainte. C'est elle qui a demandé ce rendez-vous ; et il l'accordait avec égarement. Pourquoi a-t-il été si brusquement impatient de Cobral et de moi ? Je sais que Cobral voulait l'amener à *l'Exigeant*. Et il n'a pas insisté, quand Nanni s'est déclaré rebelle à toute démarche supplémentaire. Cobral est beau joueur. Le départ de Nanni a peut-être aggravé la difficulté de la situation. Je ne puis supposer que Nanni soit le complice de Cobral. À trois, nous aurions...

Il n'est pas dans le salon du rez-de-chaussée. Je le découvre à l'entresol où il est rigoureusement seul dans le hall qui sent la Chine.

Il se lève dès qu'il me voit entrer.

— Que savez-vous d'elle ? Qu'a-t-elle fait ?

Je suis tellement bouleversé par la scène précédente que je ne sais répondre.

Je demande :

— De qui parlez-vous ?

— Sainte, où est-elle, où est-elle ?

— Hé, je ne sais pas, nous l'avons quittée au même moment ! Vous lui avez dit de vous rejoindre ici ?

— Pourquoi tarde-t-elle ? Un malheur est arrivé. Pourvu qu'elle ne soit pas morte...

Cette détresse est très jeune. Je ne me soucie pas de mademoiselle Pretty Pray. Les femmes sont ingénieuses dans n'importe quelle aventure. Pretty est plus femme que les autres femmes. Il n'est personne qui soit aussi femme que Pretty. Pretty ou Sainte, comme vous voudrez.

— Vous ne pensez pas, gémit Nanni, qu'elle soit en danger ?

Quel danger ? Oh ! que ces gens de passion sont ennuyeux ! Quel danger menacerait cette petite bonne femme habile ? Elle a dit qu'elle viendrait. Elle viendra. Et c'est tout. Ridicule Nanni, qui tremble pour une gamine sur laquelle il s'imagine avoir tout soudain des droits. On ignore pourquoi il aurait des droits sur elle. Convoitise humaine ! Ambition, prétention, orgueil ! ... Misère...

— Il est six heures, dit Nanni, et la matinée peut ne pas être finie... Mais dans une demi-heure je vais aux nouvelles.

Qu'il aille où bon lui semble ! Une demi-heure ? Eh ! dans une demi-heure, le numéro de *l'Exigeant* sortira des presses pour courir la rue. J'ai dix minutes à moi. J'ai quinze minutes au plus pour agir. Et je me répète ce mot « agir », qui me paraît le plus comique de la langue française. Celui qui ne sert à rien.

Agir ? Agir ?

Quoi ?

Nanni frappe la table où sursautent les tasses pleines d'eau blonde :

— Est-ce que ce sacré papier que lui a fourré Cobral aurait valu des ennuis à l'enfant ? Je ne l'avais pas lu. Je ne l'ai pas écouté. Que disait-il, ce papier ?

Je pouffe. C'est nerveux.

— Pauvre homme, ce papier travaillait pour vous, d'après ce que j'ai entendu.

— Pour moi ? Pour moi ?

— On y parlait de la paix.

Et je ris. Ça me fait mal de rire sans gaîté. Je ne rirai plus jamais. Cette minute de fou rire me donnera la haine de toute gaîté feinte ou involontaire.

— Cobral a voulu cela, soupire Nanni. Je n'y connais rien. Il eut mieux valu me laisser agir. Je me demande même s'il n'est pas imprudent de désarmer ce côté-ci avant de blesser l'autre.

— C'est la première fois que vous vous le demandez ?

— Oui, et la dernière. Car ce qui est fait est fait. Philosophie à bon marché, mais la seule permise par les circonstances pressantes. Si nous avons commis des fautes, il est trop tard pour se repentir. Des actes ! des actes ! Il n'est question que d'agir.

Ho ! le même mot qui me tarabuste le crâne ! Agir ! Agir ! ... Nanni est fou à lier.

— Vous pensez, lui dis-je, que tout n'est pas irréprochable dans notre conduite.

— Sainte ne doit pas être gênée à cause de nos entreprises. Si Cobral l'a mise dans l'embarras, c'est un crime. C'est un crime que je châtierai. Oh ! je ne veux pas. Mais qu'elle vienne ! qu'elle vienne !

— Vous ne saviez donc pas tout ce que Cobral voulait faire ?

Nanni me regarde, hagard.

— Je ne comprends pas ce que vous dites. Cobral voulait faire quelque chose ?

— Nanni, vous ne m'écoutez pas. Comment pourriez-vous comprendre ? Dites-moi seulement si Cobral est votre ami.

— Mon ami. Bon. Qui ? Cobral ? Soit. Il est mon ami. Et Sainte ne l'est pas. Enfin nous n'avons pas le droit de l'engager sur une route dont elle ignore le terme. Je vous jure que je suis anxieux. Je suis aussi anxieux qu'on puisse être. Je ne vis plus.

— Patientez, Nanni. Elle devait rester auprès de madame de Hocques. Elle se sera attardée. Parlons de Cobral.

— Elle ne peut s'attarder. C'est elle qui a voulu venir ici. Elle veut me parler. Elle a voulu. Je m'abandonne à elle. Voyez dans quelle fièvre je suis. Je vais la voir, je vais lui parler. Tout à l'heure, au Trocadéro, je l'ai approchée, mais je me suis contraint. Je ne pouvais parler tant l'amour se débattait en moi. Je n'ai rien dit. Je serais parti pour toujours. Mais elle veut que je parle. Elle veut que je la voie. Et je n'ai plus de calme. Vous souvenez-vous que ce matin j'étais maître de moi ? Ah, c'est angoissant d'aimer.

— Cobral va venir. Il n'aimera peut-être pas vos épanchements.

— Pourquoi parlez-vous tout le temps de Cobral ? Qui songe à Cobral ? Qu'il soit là ou qu'il n'y soit pas, c'est tout un pour moi. Je préfère qu'il n'y soit pas. Il me déplaît. Pardon, je veux qu'il vienne et qu'il sache que je suis en grande colère.

— Il a agi contre vos souhaits ? C'est votre ami pourtant. Je croyais que vous agissiez en pleine entente.

— Certainement. Mais je ne peux parler de quoi que ce soit tant que je ne serai pas rassuré. Vous n'imaginez pas quelle torture est l'ignorance des faits.

— Vous saviez qu'elle disait publiquement des pages destinées à causer une impression violente ! Si je l'avais su, je n'aurais pas laissé faire.

— Vous avez raison. Avec ces êtres-là on ne sait jamais où l'on va. Ils commandent quand on croit qu'ils obéissent. Ils s'en vont à la seule minute précieuse où leur collaboration est nécessaire. Je ne peux le chasser, que voulez-vous ?

— Vous le connaissez bien ?

— Qui ? Oh ! je connais Sainte depuis des années. Je la connais et je ne la connais pas. Elle est très belle. Elle a eu toutes sortes de talents. Des talents artistiques. Elle me plaît. Il faudrait pouvoir ne jamais aimer.

— Depuis combien de temps connaissez-vous Cobral ?

— À déjeuner, je souffrais, figurez-vous. Et cela s'est dissipé. Je suis dans une torpeur hallucinée. Je n'y suis plus, à vrai dire, puisque j'ai cette frayeur de ne pas savoir... Où est-elle ? Où est-elle ?

— Après tout, vous valez mieux que lui. Aidez-moi. Je veux que *l'Exigeant* ne paraisse pas. Je l'ai promis.

— Cela m'est égal, mon cher... Pourquoi *l'Exigeant* ne paraîtrait-il pas ? C'est un journal.

— Vous vous moquez de moi, Nanni.

Il passe ses petites mains dans ses cheveux exaltés.

— Je me moque de vous ? Pourquoi ? Je ne pense qu'à elle. Vous me la retrouverez, dites ?

Comme il est las ! Tout s'est rompu en lui. L'amour revenu et l'extrême inquiétude l'ont martyrisé.

— Vous me parlez, Nanni, comme si vous ne saviez rien de Cobral.

— Je ne sais rien de Cobral... Qui est Cobral ?

Redevient-il insensé ? Tant de tempêtes ne serviront-elles qu'à le rendre à sa pauvre réclusion de malade ?

— Je parle de votre ami Cobral. Il n'y a qu'un Cobral. C'est déjà trop qu'il y en ait un.

— Je sais de qui vous parlez. Mais je ne connais pas cet homme. Ce n'est pas moi qui pourrais vous dire comment je l'ai connu... Il me sert, voilà tout. Il sert mes idées. Sauf à m'accabler par de lourdes erreurs, comme de mêler Sainte à ce drame. Et puis ce n'est pas un drame.

— Alors il y a dans votre journée des événements que vous n'avez pas prévus avec lui ?

— Hé là ! je n'ai rien prévu. Que vous dire là-dessus ? Il m'annonçait ce matin que nous ferions des choses extraordinaires. Et cela s'est borné à courir les cafés, les journaux, les concerts de charité, et à déjeuner avec des gens que je ne connais pas, mais qui sont importants sans doute. C'est petit. C'est petit. C'est petit vraiment.

— Vous n'êtes pas au courant du salon de madame de Hocques ?

— Quel salon ?

— Et les cigares...

Nanni rit comme un enfant.

— Vous êtes comique, dit-il, avec votre interrogatoire qui ne signifie rien.

— Et la visite à *l'Exigeant* ne signifie rien ?

— Je ne sais pas ce que vous dites. Quelles questions ! Vous ne voyez pas que je meurs d'angoisse et que toutes ces comédies de votre imagination me sont insupportables ?

— Pardonnez-moi, Nanni, mais il faut que vous me répondiez rapidement.

— Non. Qu'on me laisse tranquille. J'ai du chagrin. Je vais tellement souffrir si elle ne vient pas. Pourquoi ai-je cru qu'elle voulait enfin m'aimer un peu ?

— Répondez-moi. Les minutes battent la charge vers une révolution, si vous ne parlez pas.

— Que voulez-vous ?

— Nanni, Nanni, je ne sais pas très bien qui vous êtes, mais je sais que vous n'êtes pas un Cobral, vous.

Il ricane douloureusement :

— Tout de même ?

— Vous servez une idée. Cobral en sert une autre. Plutôt Cobral sert quelqu'un.

— Je veux la paix. Lui aussi.

— Pas de la même manière. Pas pour les mêmes causes. Je vous affirme, Nanni, que Cobral n'est pas d'un pays allié et qu'il sème ses paroles comme on sème des bombes ou des signaux.

— Cela n'est pas vrai. Qui vous l'a dit ? Je ne connais pas Cobral. Et vous ne pouvez pas le connaître mieux que moi.

— Nanni, ce n'est pas vous qui êtes en danger : c'est la France. Je suis, moi, entraîné à votre suite dans une tentative chimérique et peut-être sublime. Je vous admire à travers mon épouvante. Vous êtes une figure ressuscitée, vous êtes un être double et unique qui va, de son coup d'aile prodigieux, tenter la fortune qu'il a violée jadis et soumise rudement.

— Vous rêvez ? Pourquoi ce lyrisme ? Mais vous dites la vérité, la grave et la simple vérité. Cette audace vous plaît. Je m'en doutais : je l'ai dit à Cobral.

— Vous irez en Allemagne cette nuit et vous avez résolu d'anéantir un repaire que vous avez découvert. Cela peut aider à la conclusion de ces luttes sanglantes. Cela peut nous approcher de la paix.

— Oui, c'est le rêve, le rêve de l'aigle et de l'envol, mais il aurait fallu que je ne revoie pas Sainte avant ce départ. Elle me trouble et je pense à elle autant qu'à ma destinée.

— Vous ne voyez pas, Nanni, que Cobral agit contre vous ?

— Allons donc, il a dit qu'il se mettait à mes ordres ! Il a la même hantise de bonheur humain. Et dans l'événement d'aujourd'hui il s'est chargé de tout ce qui pourrait contribuer à m'aider. Il voulait préparer les esprits. Il m'a dit avoir écrit quelques articles et aussi la prose que Sainte a lue au Trocadéro. Mais je crains qu'il n'ait été imprudent. C'est un imprudent, ce Cobral. Il faut mettre des imprudences au service de ma cause. C'est celle du monde entier.

— Et des crimes aussi à votre service ! Que diriez-vous si l'on faisait disparaître le chef de nos armées et le porte-parole du parlement ?

— Ah ! je dirais que c'est impossible. Ne pensons pas à cette honte. Il faut au contraire que je les sente tendus de tout leur effort pour me risquer dans cette audace qui ne fera que décider la déroute de l'ennemi.

— N'en parlons pas. Alors faut-il parler d'un manifeste que toute la presse répandrait dans Paris et par la France, signifiant à la nation que ses chefs l'abandonnent et que ses soldats ne seront pas menés à la victoire ?

— Le peuple se soulèverait. Mais l'ennemi aurait profité déjà de ces désertions, et ce serait la débandade sanglante. Cela ne peut être.

— Un journal paraît dans un quart d'heure avec le manifeste que j'ai dit.

— Un journal ? Quel journal ?

— *L'Exigeant*.

— Vous êtes fou. Qui a permis cela ? Qui a osé cela ?

— Cobral.

— C'est lui ? C'est lui qui tout à l'heure allait à *l'Exigeant ?*

— Avec une intrépidité d'apache il a fait chanter le chef des informations et l'a emmené prisonnier. Les presses roulent maintenant.

— Et vous laissez faire ! Assassin !

— J'ai promis à Cobral de me taire. Est-ce que vous avez promis, vous ?

— Non. Je n'étais informé de rien. Je suis la dupe. Je suis criminellement dupé. Ah, cette vermine sur les ailes de l'aigle. L'oiseau de proie n'est-il plus qu'une proie ?

Il se lève, ardent et magnifique.

— Puis-je servir à parler à votre place, demande-t-il ?

— Oui. Venez au téléphone. Demandez *l'Exigeant*. Dites que vous êtes le directeur, et ordonnez d'interrompre le tirage ou, s'il est trop tard, la vente.

Nous courons à la cabine téléphonique. Nous attendons, l'oreille aux récepteurs. Le numéro n'est pas libre.

Nous ne parlons pas. Nos yeux se reconnaissent. La franchise finit par répondre à la franchise. Fût-ce entre un fou et un... Mais quoi ! Ne suis-je pas un fou, moi aussi ? Je deviens fou, lentement, sourdement, âprement.

Je tape du pied. Je domine bien mal mes nerfs, moi que l'on a dominé tout le jour. Nanni est fixé dans sa contrainte. Je vois le sang battre aux veines de ses tempes.

On répond enfin.

Le journal est à peine tiré. On n'a rien mis en vente. On promet de lui obéir. Le chef de l'atelier a parlé respectueusement, comme au patron.

Nous nous regardons. J'ai les yeux pleins de larmes. Nous restons, un temps qui me paraît l'éternité, face à face, vides de pensée et d'âme. Puis Nanni s'approche, met ses bras autour de mon cou et m'embrasse, puéril. Et il me quitte là, chancelant.

Je le rejoins à la même table. Nous sommes toujours seuls dans tout l'étage. Nous nous asseyons péniblement comme deux coureurs épuisés.

— Hélas, geint Nanni, j'ai un bruit stupide dans la tête. Excusez-moi : c'est la fièvre.

Pauvre garçon ! Je retrouve à peine le profil impérial dans ces traits qu'une grande indignation n'a visités que pour les rendre à l'effroi de tout à l'heure. La pensée de Sainte t'écrase, pauvre Nanni !

— Je vais téléphoner au Trocadéro, dit-il en se levant. Il faut que je sache. Il y a trop d'obscurité dans tout ce que je touche.

Il sort avant que j'aie tâché de l'apaiser.

Et Sainte surgit :

— Où est Nanni ?

Une grande joie à sa vue. J'ai eu peur, moi aussi. J'ai peut-être eu peur pour l'angoisse de Nanni. Ou pour moi-même, qui sait ?

— Il vous attend. Mais vous, d'où venez-vous ? Dites-moi, dites-moi.

Elle tremble. Elle est secouée comme un drapeau dans le vent.

— Je n'ai rien. Nanni est là. Je suis heureuse. J'avais peur qu'il ne vienne pas.

— Il est là. Soyez bonne pour lui. Soyez douce. Et cette représentation s'est bien terminée ? On vous a écoutée ?

— Jusqu'au bout, religieusement, idiotement. Et quand j'ai eu fini, une huée formidable. Épouvantée, je me suis enfuie, je me suis perdue à travers les couloirs, et j'ai rencontré par hasard Moquin, le critique, qui m'a fait sortir et m'a mise en taxi. Il a été très bon. Il répétait constamment : « Ce n'était pas à faire ! Ce n'était pas à faire ! »

— Vous êtes sauvée, c'est tout ce qu'il faut.

— J'étais comme folle. J'ai donné au chauffeur une adresse incompréhensible. Je roule depuis deux heures. Qu'est-ce que ça fait ?

Elle est toute dans ses yeux qui brillent d'un éclat nouveau...

— Nanni ! crie-t-elle.

C'est un hymne, ce cri.

Elle lui tend les bras. Il lui prend les mains. Je m'éloigne. J'essaierai de penser à quelque chose pendant qu'ils parleront. Pouvoir penser à quelque chose qui ne bouge pas. Et penser à une seule chose...

Nanni et Sainte ne parlent pas. Ils s'aiment à pleins yeux. Je suis sûr qu'ils se voient pour la première fois de leur vie. C'est peut-être leur premier bonheur. Ou le dernier.

Ils sont trop beaux ! Je ne penserai pas à eux, c'est dit. Je ne penserai à rien. Ah ! ce n'est pas faisable, et Cobral me hante. Il a joué de moi avec autorité. Il m'a mis dans l'impossibilité de parler et de le dénoncer. Pourtant cet individu malfaisant doit être arrêté, condamné, tué. C'est grave de tuer un homme. Je le tuerais s'il ne s'était pas confié à moi. Je l'ai presque trahi en faisant échouer sa dernière manœuvre, mais ne pas parler eut été trahir la patrie. Et, s'il reste libre, il exécutera le reste de ses crimes. Je ne me ferai pas son complice. Il m'a obligé à je ne sais quelle réserve, mais puis-je m'y tenir quand il faut sauver mes frères ?

Il médite quelque sinistre. Peut-être va-t-il entraver la folle équipée de Nanni, ce soir ? Que fera-t-il pour cela ? N'a-t-il pas commencé l'ignoble forfait dont je ne devine que l'intention ?

Nanni et Sainte ne parlent pas.

Sainte baisse un peu le front. Je vois mieux son cou. Il est élégant, mais si fragile qu'on a de la pitié. Nanni l'enveloppe de son regard. Et je crois que le regard de Nanni n'est pas tout à elle. Comme ces lampes dont les rayons dépassent une statue et font son ombre immense sur le sol, les yeux de Nanni sont très haut et très loin, mais Sainte est emportée par l'imagination du visionnaire. Elle fait corps avec sa vision. Il lève un peu la tête, lui, comme s'il avait peur qu'elle tienne trop de place dans son horizon.

Je me jette au travers de leur extase craintive.

— À quelle heure, dis-je à Nanni, est fixé le départ ?

— Vingt-trois heures. Vous y viendrez ?

— Vous le demandez ? Sainte y viendra aussi ?

— Vous le demandez ? dit-elle. Je veux être près de Nanni tant que Nanni sera près de mes mains et puis, près de mes yeux.

— Il sera près de votre cœur quand vous reviendrez seule chez vous, Sainte.

— Il sera dans mon âme.

Elle sourit pour que son aveu un peu solennel ait l'air négligent.

Pourquoi suis-je là qui les interromps ? Pourquoi y a-t-il autre chose que de l'amour et de la douceur ? Tout serait si beau dans la mesure d'une harmonie absolue.

— Je suis malheureux d'empêcher vos paroles, dis-je gauchement.

— Vous n'empêchez rien, dit-elle. Je parle pour la première fois à quelqu'un que j'aime et je ne dis pas un mot. Et j'entends aussi tout ce qu'il me dit.

— Hélas ! crie Nanni, il n'est pas que de l'amour.

J'essaie de plaisanter :

— Il y a la guerre.

Mais il dit aussi vite :

— Il y a la paix.

Et fiévreux, tremblant, à voix rauque :

— Suis-je donc complètement seul ? Je n'aurais pas cru que je serais complètement seul. Un homme est

venu à moi, se targuant du même rêve. C'était pour me trahir. Et j'ai failli l'aider à répandre la haine, la douleur, la mort, la guerre dans la guerre, moi qui vis pour donner un peu de bonheur. Je n'ai pas vécu avant cette minute. Je sors de mon existence vaine comme si je m'échappais du sommeil. Je commence à vivre et je finirai très vite. Et ma vie n'aura duré que quelques heures. Après, s'il se peut, il y aura pour moi des années où je respirerai, où je regarderai, où j'aimerai, il y aura de l'amour pour moi – après. Mais d'abord, ceci pourquoi je suis fait. Ce n'est pas une illusion. Ni moi, ni un autre, ni d'autres ne m'ont suggéré cet acte. Mais il est sûr que je devais l'accomplir, et il est sûr aussi qu'il réussira. Est-ce qu'il ne suffit pas vraiment, tout ce sang qu'il y a derrière nous ? Des siècles de cadavres nous précèdent. Cessons ce jeu. Quittons le cirque et retrouvons les fauves dans la nature où leur place est marquée. La nôtre n'est point parmi eux. Pourquoi tant d'orgueil dans le cœur de celui que je suis ? Je n'ai rien fait encore. Rien ne me signale aux vivants. Mais j'ai honte pour eux des morts inépuisables, et les guerres passées me pèsent aux épaules comme si j'en étais le coupable. Laissons toute apologie. Chacun fait ce qu'il fait, ne m'empêchez pas de finir ma tâche et elle servira le bonheur terrestre en ajoutant une gloire nouvelle aux victoires de mon pays...

Il pose les mains sur la table comme sur une carte, Les mains impériales couvraient ainsi le dessus de la terre. Mais Nanni retourne ses mains doucement pour le geste d'hospitalité et de bonté. Et il prend la main de Sainte pour y appuyer sa bouche.

Sainte l'aime. Sainte le voit. Elle s'effraye du rêve de

Nanni et s'offre de tous ses yeux à l'accaparer. Je sens bien qu'il ne parle que pour fuir ces yeux. Il précise son ambition par des mots, pour être certain qu'elle n'est pas partie de lui et que son amour ne le fait pas hésiter dans l'abnégation jurée.

Je veux le sauver de Cobral maintenant.

— Nanni, quelqu'un nous menace. Pensez-y.

— Eh bien, dit-il, Cobral viendra ici. Ne devons-nous pas dîner ensemble ?

— Je ne vous dirai pas de l'éviter. Il faut le voir, au contraire. Mais il a compromis votre tâche. Il a ébauché une catastrophe. Qui sait de quoi il est capable ? Il y aura un malheur ce soir si cet homme est libre.

— Où est-il ? dit Nanni. On ne peut l'arrêter.

— Dans un instant, il sera ici.

— C'est vrai, mais personne ne saura qu'il s'y trouve. On ne l'arrêtera pas.

Nous nous taisons. Nanni guette mes paroles.

— Je vois, Nanni, que vous avez un scrupule pareil au mien.

— Je le tuerais volontiers, dit Nanni, mais c'est moi qu'on arrêterait et ce serait du temps perdu. Ne croyez-vous pas qu'on puisse attendre à demain ?

— Eh ! malheureux, vous ne sentez pas que votre départ du Bourget peut être empêché s'il le veut ?

— C'est un voleur de nos enthousiasmes. Mais nous lui avons donné notre silence. Nous pouvons lui demander qui il est. Il ne le dira pas.

— Il faut que quelqu'un le lui demande. Et cela par devant de solides agents de police. Comment espérer qu'une maladresse le livrera ?

Sainte nous écoute avec des yeux ronds de poule qui ne comprend pas et rit brusquement, interminablement :

— Vous êtes deux imbéciles, dit-elle. Je trouve vos cas de conscience bien idiots, je vous le jure, et vous avez de la chance que je sois là.

— Que ferez-vous de plus ?

— J'irai chercher le commissaire de police du quartier. J'en profiterai pour expliquer décemment le scandale du Trocadéro, où ma réputation a dû recevoir une belle gifle.

— Vous allez dénoncer ?

— Avec joie. Votre monteur de complications a une odeur d'espion qui fixe son avenir. Je vais de ce pas m'occuper de lui.

— Eh bien, elle a raison, dit Nanni. Allez, Sainte. Cobral ne doit pas vous retrouver ici.

Je n'aime pas que Nanni encourage si facilement Sainte dans cette voie que les circonstances excusent, mais qui est un peu amère pour des goûts délicats. Il a l'air pressé qu'elle parte.

— Où dînez-vous ? s'enquiert-elle.

— Chez Pottier sans doute, près d'ici. Pour toute sûreté, je dirai au chasseur de nous suivre et vous viendrez le lui demander dans une heure.

— Bravo ! dit Sainte que je n'ai jamais vue si joyeuse. Je vais tendre les filets.

Elle va sortir.

Elle revient et se tient devant Nanni. Il l'a vue venir à lui comme s'il recevait un coup terrible dans la poitrine. Comme il l'aime ! Comme ils sont beaux !

Anéanti de son amour et de son émoi, il s'assied, pâle. Ses cheveux ne cachent pas son front où je ne vois plus le tourment. Je ne sais peut-être plus le voir.

Sainte prend la tête de Nanni entre ses mains, essaie de rire, et comme elle va pleurer, écrase ardemment ses lèvres sur ce front.

Elle fuit sans se retourner.

Nanni se tait un moment, puis vite, se lève, va jusqu'à l'escalier, se penche et revient :

— Adieu.

— Que me dites-vous ?

— Je pars. Tout est bien puisque Cobral sera pris. Il faut que les mauvais soient punis. Qu'on le livre aux exécuteurs.

— Vous ne restez pas ?

— Je vais au Bourget. Excusez-moi : venez assister au départ.

— Pourquoi partez-vous si tôt ? C'est à vingt-trois heures, disiez-vous ?

— Vingt-deux.

— Comment ?

— J'ai dit vingt-trois pour ne pas la revoir. Je ne veux pas la revoir.

— Sainte ? Vous la fuyez ?

— Si je la revois, je ne partirai pas. Il y a trop d'amour dans cette âme d'enfant. Il y en a trop dans la mienne. Elle me retiendra, je vous dis, il faut qu'elle ne me retienne pas.

— Elle va souffrir.

— Hélas ! Je souffrirai davantage. Mais si je reviens, si je reviens... Je veux revenir... Je veux la revoir... demain, demain, après la chose...

— Vous avez peur d'elle ?

— Oh ! oui, puisque je l'aime. Et je n'ai pas le droit de l'aimer. Ce que je dois aimer, c'est l'heure de cette nuit. Rien autre. Adieu.

Je tente de le retenir.

— Non. Laissez-moi. Vous savez bien que je dois partir. Dites à Cobral... Mais il n'y a rien à dire à celui-là.

Il serre mes mains à les rompre.

— À ce soir, si vous pouvez. À demain, si je peux. À toujours, si vous croyez.

— Nanni !

Il n'est plus là.

Dix-neuf heures vingt.

— Vous êtes seul ? Où est Nanni ?

J'ai grand'peine à ne pas rire au nez de Cobral. Ce n'est plus le maître. C'est une bête traquée par l'inquiétude.

— Nanni est parti. Sous prétexte de dîner plus vite et d'aller aussitôt visiter son appareil. Sans doute une rencontre féminine l'aura séduit avant le départ.

Cobral sifflote pour distraire sa préoccupation.

— Et non ! grommelle-t-il, je crois plutôt qu'il est allé à son appareil.

— Au fait, il n'y a pas à l'en blâmer. Qu'est-ce que cela vous fait ?

— Rien vraiment, dit Cobral trop vite. Cela ne me fait rien.

— Comme vous êtes propre ! voudrez-vous de ma compagnie ? J'ai sur moi toute la boue du champ d'aviation.

Il est impeccable. Je l'impatiente. Ou bien il est si tourmenté qu'il sera mécontent de toute chose.

Je dis encore :

— Sainte est venue.

Il s'intéresse :

— Qu'a-t-elle dit ? Cette matinée ? ...

— Il y a eu quelque vacarme.

— Je sais. On vient de me donner les détails et c'était de l'attendu pour moi. Ce vacarme est excellent, décidément, excellent. Mais elle, Sainte, n'est pas ennuyée ?

— De quoi ? Ah je ne saurais vous dire. Elle est demeurée trois minutes ici. Elle cherchait Nanni.

— Ah ! que lui a-t-elle dit ?

— Elle ne l'a pas vu. Il était parti quand elle est arrivée et je pense qu'elle est à sa recherche.

— À ce point-là ? J'étais persuadé qu'elle l'avait en horreur.

— Vous avez pourtant des yeux remarquables, Cobral.

— On ne peut pas tout voir.

— Je vous croyais capable de tout voir. Est-ce que cela vous gêne que ces enfants se plaisent ?

— Quels enfants ?

Il répond et questionne à la fois, machinal. Il ôte son feutre, le jette sur une table et s'assied lourdement à côté de moi.

— Si nous allions dîner ? déclare-t-il. Vous avez pris votre thé ? Nous n'essayons pas un petit cocktail inoffensif ? Il est plus de sept heures. Vous ne voulez rien boire avant dîner. Dînons.

Il se lève.

— Où ? dit-il.

Souriant :

— Chez Pottier, nous serons tranquilles. Au moins c'est près d'ici.

Il cherche son feutre comme s'il ne savait plus où il l'a mis. Je le lui donne. Qu'est-ce qui le trouble ?

— On n'a pas encore crié *l'Exigeant* dans la rue, murmure-t-il. C'est mauvais.

Je lui demande ce que cela veut dire. Que fait ce mot d'*Exigeant* dans son monologue que je ne suis pas assuré d'avoir nettement compris ?

— Rien, fait-il rudement. Je n'ai pas parlé.

Il se dirige vers l'escalier.

— J'aurais voulu voir Nanni, dit-il.

Et me regardant :

— Il fallait dire à Sainte de... Mais vous ne pouviez pas savoir. C'est ma faute... Vous me contiez qu'elle est à sa recherche ? Je ne vois pas où elle le chercherait, cette petite.

Il fait un geste d'insouciance obligée. Mais il l'interrompt et se met à rire :

— Elle est sur la route du Bourget. Elle est peut-être au Bourget à cette heure-ci. Ce ne peut être différemment. Tout est bien, n'est-ce pas ?

Et je vois, descendant à sa suite, le tressaillement confortable du rire secouer ses épaules.

Pourtant sur le trottoir je l'entends murmurer amèrement :

— Ce serait imbécile que ce journal ne paraisse pas.

Il hésite à marcher. Il dit, très bas, pour lui seul :

— Personne au monde n'est capable d'avoir contredit mes ordres. Alors ? Alors ?

Je lui dis :

— Téléphonez.

Il hausse les épaules. C'est : non. Si je ne lui avais pas donné ce conseil, il téléphonerait. Cela va l'empêcher de m'ôter sa confiance. Bravo, je deviens subtil. Mais je n'aime pas faire le policier.

— À table ! À table ! dit-il avec un gros rire de cloche fêlée.

Nous traversons la rue où tous les réverbères sont éteints. Les autos avancent lentement et font gronder leurs trompes à chaque tour de roues. Si je poussais Cobral sous une de ces autos ? Qui le saurait ? C'est bien facile.

Je suis lâche. Je suis lâche.

Il est sur ses gardes peut-être, tout angoissé que je le sente. Il est plus fort que moi. Si je manquais le coup, il s'évaderait et serait imprenable. Patience, donc ! La ruse l'encercle. La Justice est en marche.

Chez Pottier, Cobral ordonne le menu, sans me consulter. Mais son arrogance est presque attendrissante. Accroche-toi, pauvre homme, à ton orgueil qui surnage dans la débâcle ! Tu sens le flot, qui t'assaille et te bat comme une falaise minée jusqu'à l'os.

Je parle trop. J'entreprends cent histoires inutiles. Je les narre mal et je ne les finis point. Quelle nervosité dans le triomphe !

Triomphe ? Pas de gros mots. De la douceur, du silence, de la patience.

— Nous dînerons vite, dit Cobral, et nous irons au Bourget voir Nanni. Il ne faut pas se priver de le voir avant son départ...

Il ajoute finement :

— J'ai laissé l'auto devant le Black Bar. Je ne tiens pas à être suivi jusqu'ici par des importuns. Peut-être en est-il quelques-uns après l'incident du Trocadéro ?

— Et après les autres incidents ?

— Oh ! pour les autres nous avons été si prudents qu'il est impossible de nous trouver.

Une ombre sur son front.

— Je ne m'explique pas *l'Exigeant*. Pourquoi ce journal ne paraît-il point ? Le directeur serait-il venu après notre départ ? Ce serait la noire malchance. Il y a eu quelque chose. Puisqu'on ne peut savoir quoi, essayons de n'être pas soucieux. Et qu'on nous serve promptement.

Nous ne parlons plus. Le dîner passe avec une rapidité absurde. C'est un dîner de *sportsmen,* et rien n'y mérite le regret d'une dégustation brutale.

Enfin, l'addition.

— Laissez, dit Cobral, vous êtes mon invité.

Il paie. Cela m'est insupportable. Impression pénible. Pourquoi ? Geste banal de sa part. Pensée pauvre de ma part. Je ne peux tout de même pas m'imaginer que je vais le trahir ? Encore des scrupules ? Je ne lui dois rien, je ne tue pas un innocent. Je pense à Judas. Eh bien mais, ce n'est pas moi Judas.

D'ailleurs je doute du châtiment. Il y a une heure que Sainte nous a quittés. Faut-il tant de temps pour amener un commissaire de police et des agents ? Dernier espoir : l'auto. Restée à la porte du Black Bar elle a pu tromper la police qui s'en est tenue à cet établissement. Mais j'ai remarqué le chasseur du bar. Il nous a suivis. Il nous a vus entrer chez Pottier. Ou bien, Cobral, invulnérable, a-t-il tout prévu ? Mais s'il a paré ce coup suprême, ce n'est pas Cobral qu'il se nomme. Ah ! ne me demandez pas comment il se nomme ! Et je pense que « prendre Cobral » est peut-être une tâche surhumaine. « Prendre Cobral » ...

Nous sortons du restaurant. Voici le hall qui le sépare de la rue. Le hall frais, plein d'un bruit d'eau courante et de l'odeur de la marée.

Quel est cet encombrement à la porte ? Une foule ? Non. Plusieurs hommes. On dirait qu'ils nous attendent.

— Monsieur, dit l'un à Cobral en le saluant, veuillez nous suivre, s'il vous plaît.

— Qui êtes-vous ?

— Je vous le dirai à mon bureau. Suivez-moi. J'ai un mandat d'amener parfaitement en règle.

La demi-douzaine de gaillards herculéens qui l'accompagnent entourent Cobral. Je sens qu'ils sont à l'affût de sa résistance pour le mater. Ils surveillent les mains de Cobral et ses poches où il a une arme sûrement. Ne va-t-il pas, d'un bond de tigre, se débarrasser d'eux ?

Il répond cérémonieusement au salut de son interlocuteur.

— Je suis ennuyé au plus haut point, dit-il. Cette arrestation ne vient que d'un malentendu et par malheur me fait perdre un temps précieux. Mais je vais m'en expliquer au plus vite, et je ne gâcherai peut-être que un ou deux quarts d'heure. Je vous suis, monsieur.

J'interviens pour l'apparence.

— Ne puis-je me porter garant de la liberté de monsieur ? Peut-être mon témoignage vous expliquera-t-il le malentendu certain... Voici mes titres dans la presse parisienne.

L'homme de la police qui est doux et élégant, sourit avec une amabilité considérable, c'est-à-dire incorruptible.

— Je vous prierai seulement d'accompagner votre ami au commissariat où vous direz ce que vous savez.

— Vous ne me demandez pas mon nom ? dit Cobral.

— Je le connais, dit l'homme.

Et nous allons, à pied, les mains dans les poches, au commissariat de la rue d'Anjou. L'escorte des « civils » qui nous encadre vaut toutes les menottes et toutes les voitures cellulaires. Aussi bien je comprends que Cobral ne luttera pas. Il est calme, gracieux, honnête. C'est le bourgeois sage qui ne s'indigne pas d'une erreur, car il faut être indulgent à ceux qui se trompent. Ici, Cobral est sûr de son fait, simplement. Qui déchantera ?

Le commissaire n'est pas dans son cabinet. À sa place est assis un grand jeune homme distingué qui ressemble au roi d'Angleterre. N'allez pas vous imaginer que c'est le roi d'Angleterre. Mais ce n'est pas le commissaire, je le sais, je me souviens que le commissaire est brun. Et ce jeune homme est blond.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ? dit-il.

Je balbutie. Qui est ce jeune homme ?

— Tu ne me reconnais pas ? Il est vrai que je n'avais pas de barbe quand je faisais de la littérature. Tu te rappelles Kennedy ?

— Kennedy ? Voyons, Kennedy ? Mais oui. Kennedy, qui écrivait des récits d'exploration en Afrique centrale et qui refusait à son journal de faire le reportage en banlieue sous prétexte que Paris lui était indispensable ?

Je m'amuse. Je parle. Je suis content de voir ce garçon. Kennedy ? Si je me rappelle Kennedy ? Il a quitté les joies du deux-sous-la-ligne pour entrer dans la diplomatie ou dans la bureaucratie, enfin dans un lieu officiel qui exige de brillantes relations.

— Et toi ? dit-il affectueux, arrives-tu à faire de ton art un métier ou quelque chose de sérieux ?

Il rit parce qu'il a nature de joyeuseté. Mais tout est correct en lui maintenant. Je suppose qu'il occupe des fonctions sévères.

Je lui tape sur l'épaule.

— Si je ne me trompe, nous étions intimes ?

— Indissolublement.

Et de rire.

— C'est une chance, dit Cobral dont personne ne s'occupe. C'est une chance que vous soyez l'ami de monsieur le commissaire. Voilà qui va simplifier la procédure, si procédure il y a.

Kennedy fait son visage de fonctionnaire.

— Je ne suis pas le commissaire de police, monsieur, et en outre je ne pense pas que monsieur soit votre ami.

Mon air de colère l'arrête dans son ironie.

— Au fait, que veux-tu ?

— J'étais en effet avec monsieur quand on l'a arrêté.

— Que faisais-tu là ? Tant pis pour toi.

Il réfléchit. Il est très fâché de me voir parmi cette rafle. Mais je m'en moque et rien, ce soir, ne m'empêchera de parler.

— Faites entrer la jeune femme, dit-il à un agent.

Et il me regarde songeur. Puis, le visage éclairé :

— Tu sais le nom du monsieur ?

— Oui. Je vais tout te raconter. Je suis là malgré moi. J'hésitais à parler par une espèce de point d'honneur.

— Veux-tu me dire son nom ?

— Son nom ? Cobral, parbleu.

— C'est le seul nom que tu lui connaisses ? Alors cela commence à plaider pour toi. Je peux t'assurer que tu t'en tireras très paisiblement. Tiens-toi seulement à la disposition de la justice. On aura peut-être besoin de toi. Je ne te demande pas ta parole de rester à Paris.

— Je te la donne. Mais que fais-tu dans tout cela ?

— Je représente le procureur de la République.

Cobral n'écoute pas. On jurerait qu'il n'écoute pas. À peine si un discret soupir d'impatience prouve son désir d'être loin. Et en somme, il est plus docile que la plupart des bonnes gens obligés de faire antichambre ou de subir un questionnaire administratif.

L'agent fait entrer Sainte dans le cabinet.

— Bonjour Sainte, dit Cobral. Je comprends de quoi il s'agit. C'est l'affaire du Trocadéro.

Kennedy, de la main, l'invite au silence.

— Je vous demanderai de parler dans un moment.

Sainte est pâle. Elle a dépensé beaucoup d'enthousiasme pour ce dévouement dramatique. À présent elle est hors de nous, semble-t-il, et le bonjour de ses yeux était distrait. Comme si elle ne nous voyait pas. Comme si elle voyait autre chose. Comme si elle avait un visage unique en face du sien.

Je demande à Kennedy :

— Mademoiselle n'est pas inculpée ?

— Non. J'ai besoin qu'elle témoigne de ce qu'elle sait. Car elle est venue si brusquement et elle a parlé si vite...

Je devine en Cobral le juron intérieur que j'ai déjà entendu. Il la regarde méchamment. Il se domine.

— Il ne faut pas la retenir, dis-je à Kennedy. Finis-en avec elle et laisse-la partir. Je te jure qu'elle doit être ce soir dans un endroit où elle a devoir d'être.

« Merci », disent les yeux de Sainte.

— Je vais la congédier et te congédier aussi, répond Kennedy. Je sais qui vous êtes l'un et l'autre. Mademoiselle est une comédienne de talent et d'une belle réputation : elle a causé aujourd'hui un scandale fâcheux à la matinée du Trocadéro. Elle s'en expliquera demain, et je sais à peu près comment cela s'est produit. Car j'ai vu ton ami Moquin au café tout à l'heure. Là aussi il n'y a qu'un coupable. Donc, ne craignez rien, mademoiselle.

Cobral interrompt.

— Je suis heureux, Pretty, que vous n'ayiez pas d'ennuis à cause de cette tentative sincère et maladroite.

— Et toi, me dit Kennedy, tu es victime d'une illusion du même genre. Ce que m'a dit Moquin est une grande clarté qui vous innocenterait si l'extérieur de la question pouvait me tromper.

— Nous partons ?

— Je n'ai plus rien à vous demander.

— Je pars aussi, dit Cobral, car le même but m'appelle, ce soir.

— Il est bien probable, repart Kennedy, glacial, que votre unique but sera désormais d'appartenir à la Justice civile ou militaire de France.

Cobral aimablement :

— Je ne comprends pas.

— Si, monsieur. Nous vous tenons. Nous vous gardons. Vous n'avez jamais pensé qu'il faudrait vous y résigner, un jour ou l'autre ?

— Mais me résigner à quoi ? demande Cobral toujours souriant.

— À ne plus passer pour monsieur Cobral qui n'a jamais existé ? À passer pour l'homme que vous êtes et qui gêne la sécurité et la propreté nationale.

— Je ne me fâcherai pas, souffle Cobral. Ce que vous me dites n'est pas clair. Mais j'ai sur moi des papiers qui vont vous édifier sur votre erreur.

Et il sort de son portefeuille une véritable liasse.

— Vous voyez, monsieur, que les signatures les plus honorables et les plus illustres...

— Oui, c'est bien imité, nargue Kennedy. Mais j'ai des papiers plus sûrs que ceux-là. Regardez.

Il ouvre une serviette et met sous les yeux de Cobral des photos, des lettres, des coupures de journaux. Cobral ne manifeste aucune surprise. Mais il se tait.

— C'est vous qui êtes édifié ? demande Kennedy.

Je n'ai plus rien à vous demander. Ce que je voulais savoir, votre silence me l'a appris. Je connais votre passé, je connais votre journée. Les juges établiront les concordances nécessaires à votre condamnation.

Cobral est obstinément bonhomme. Ses yeux ne sont plus féroces. Sa terreur est cachée sans doute dans sa gorge, car il paraît incapable de parler.

— Un moment, dis-je. Cet individu a endormi aujourd'hui chez madame de Hocques, à Neuilly, deux personnages augustes du gouvernement et de l'armée. Il faut prendre soin d'eux. Et prendre soin de madame de Hocques à qui un petit questionnaire ferait peut-être du bien.

Kennedy prend des notes. Cobral cherche son revolver dans sa poche. Un agent se jette sur lui. Le coup part, la balle se perd au plafond.

Cobral sourit. Il regarde les issues. Il regarde les hommes qui l'entourent. Il est vaincu. Je ne sais même pas qui est cet homme.

— Ce crime était inutile, lui dis-je. Pourquoi me tuer, Cobral ? Vous vous êtes servi de moi. De quoi voulez-vous tirer vengeance ?

Il fait une grimace.

— Je ne vous ai pas tué. Je n'ai jamais tué personne !

— C'était une étrenne. Merci. Mais qu'est devenu René Fagan ?

— Il est enfermé dans une chambre. Il a de quoi manger pour deux jours.

— Où cela ?

— Je ne le dirai pas. Et, après tout, pourquoi ne pas le dire ? Dans la villa du Bourget. Voici les clefs.

Il jette un trousseau sur le bureau du commissaire.

— Et Nanni ? ai-je crié.

Il me regarde sournoisement.

— Quoi ? Vous savez mieux que moi ce qu'il fait. Il a fui. Il a eu peur de moi. Il a eu peur. Il a eu peur. Il sentait que je voulais l'empêcher de partir. Il ne partira pas. J'ai détraqué son appareil. Et comme il part le dernier, ce soir, il n'y aura plus d'appareils...

— Il partira demain.

— Voire. Et puis demain l'homme qu'il veut tuer aura changé son quartier général. Je le sais. J'ai envoyé quelqu'un en Allemagne.

— Ha ! Cobral, vous étiez un espion...

— Allons, dit Kennedy, ton étonnement est admirable. Tu ne sais pas qui tu as approché, mon pauvre ami ?

— Je comprends le scandale du Trocadéro, le scandale de la Chambre et *l'Exigeant*. Vous vouliez mettre le désordre au cœur de la France ? C'est une sorte de génie. Seriez-vous un croyant, comme Nanni ?

— Ça ne vous regarde pas, jette-t-il. J'ai fait ce que je devais faire. C'est fini. Adieu. Votre Nanni, oui, c'est un croyant. Mais je l'ai vaincu. Et moi, je ne suis vaincu que par moi-même. Je savais que j'étais très fort. Je n'ai pas eu assez de génie. Il en fallait beaucoup. Ah, il en fallait trop.

Il s'isole dans un mépris taciturne.

Kennedy fait signe aux agents de l'emmener. Il me serre les mains comme à un ami sorti d'un grand danger. Il s'incline, respectueux, devant Sainte.

— Mademoiselle Pray, je vous présente mes hommages et je vous félicite de votre généreuse intervention.

Un hurlement de haine. C'est Cobral.

— Sainte ! Vous avez parlé ?

Elle le défie.

— Moi, monsieur l'espion, je ne prends pas de gants pour ôter le masque d'un assassin.

— Assassin ? Eh bien, délatrice, je le serai donc pour vous donner raison.

Il a bondi sur elle, écumant. Les mains aux épaules, les mains au cou, il la tuera. Les agents se sont rués sur lui. Meute dévorante sur le fauve !

— Nanni ! Nanni ! râle Sainte.

Elle s'affaisse, évanouie. Cobral a dénoué le carcan de ses mains. Il est vaincu. Il est tout à fait vaincu. Il n'a pu contraindre sa folie de brute. Il ne l'a même pas satisfaite.

— Fini, dit-il, sous la rudesse déchaînée des agents.

— Il faut bien finir, lui dis-je. Vous aviez fait un beau rêve. Qu'en reste-t-il ? Le revolver a manqué, vos poings ont manqué, et la haine a manqué puisque, l'autre, le héros, est vivant près de son appareil blessé, mais dont il a vu la blessure déjà puisqu'il a eu l'inspiration d'y courir.

Cobral qu'on emmenait rit sombrement.

— Ho ! j'ai dit qu'il ne partira pas ? J'ai seulement voulu dire qu'il n'arrivera pas. La blessure de l'aigle est invisible. C'est là-haut, en plein vol, qu'elle s'ouvrira et le guide de l'escadre tombera. Qu'il parte ! Qu'il parte ! J'ai fait un beau rêve, vous avez raison.

L'horreur me déchire et me poigne.

— Sainte !

Elle revient à elle. Elle a vu la mort. Elle se demande pourquoi elle n'est pas morte. Ses yeux errent sur tous ces gens et ils se posent un moment sur l'abominable rictus de Cobral qu'ils ne reconnaissent pas.

— Sainte, Sainte, debout, il faut sauver Nanni. Vous entendez, Sainte, Nanni va mourir si vous ne venez pas.

Elle me regarde sans comprendre. Anéantie, jetée sur un fauteuil, elle cherche à deviner ce que je peux dire dans ce langage étranger.

— Sainte, venez. L'heure de mourir guette Nanni.

Est-ce qu'elle ne va pas mourir ? Pourquoi est-elle si pâle ? Ses mains se crispent aux bras du fauteuil. Elle pleure. De grosses larmes. Un sanglot de petit enfant. Ses yeux retrouvent Cobral. Ses yeux flambent. Mais ils reviennent à moi.

— Sainte...

Elle a compris. Elle se dresse. Elle prend ma main.

— Je viens, Nanni ! crie-t-elle.

Et nous fuyons le ricanement infâme de Cobral.

Vingt-deux heures.

Je voulais ne pas voir l'heure. Un cadran s'est trouvé malgré moi au bout de mon regard. L'heure est marquée. L'heure du départ de Nanni. Quand serons-nous au Bourget ?

Dans la rue d'Anjou, nous courons. Je ne songeais pas à l'auto blanche.

— Vite, rue Cambon.

Nous courons. Comme c'est loin ! Pas un taxi ne passe. La nuit est presque complète dans les rues où nous nous jetons. Ce n'est pas cette rue. Que sais-je ? Dans quel quartier allons-nous ? Je vais oublier le nom de la rue si je ne la trouve pas.

Sainte est haletante. Elle murmure dans une plainte convulsive :

— Je viens ! Je viens !

Nous courons. Des gens nous heurtent. Je fais un faux pas. Je perds mon chapeau. Sainte tombe. La rue Cambon enfin. Je vous assure que c'est la rue la plus longue de Paris. C'est une rue immense.

— Je viens ! Je viens !

Elle y sera. Il faut qu'elle arrive à temps. C'est l'heure. Oui, c'est l'heure, bien entendu. Mais un départ d'avion n'est pas réglé à la seconde comme un horaire de chemins de fer. Nous arriverons. Elle arrivera. Dieu ! cette rue n'a-t-elle donc pas de fin ?

— Je viens ! Je viens !

L'auto. Elle attend devant le Black Bar. Le nègre nous reconnaît et sourit mélancoliquement. Je vous ai bien dit que c'était un nègre mélancolique. On note des détails ridicules dans les moments les plus anxieux. Va-t-il obéir ? Oui. Je lui ordonne d'aller à la villa du

Bourget. Son maître y a laissé de l'argent et me prie de le lui rapporter. Le nègre ne discute pas. Il démarre et prend sa normale et folle allure qui m'effrayait ce matin et qui me semble la pire lenteur ce soir.

— Je viens ! Je viens !

Il fait très froid. Je grelotte malgré mon pardessus. Je m'emmitoufle. Que j'ai froid ! Que j'ai froid ! Sainte est vêtue de son mince tailleur. Je lui tends la couverture d'hermine pliée à nos pieds. Elle refuse. Elle ouvre sa veste. Elle reçoit avec béatitude le vent glacé sur sa blouse de soie blanche. Elle ferme les yeux. C'est une absurdité de livrer sa poitrine au froid. Mais il est évident qu'elle ne sent rien. Elle serait nue, qu'elle aurait encore chaud. Ni chaud ni froid. Elle ne sent rien, c'est tout ce que je puis vous dire. Elle ferme les yeux et de temps en temps elle répète, les dents serrées, la voix sifflante :

— Je viens ! Je viens !

Nous sommes encore dans Paris. L'auto va lentement. Le nègre accélère chaque fois que je l'en prie. Je sais nettement qu'il accélère. Pas une fois je n'ai l'impression de rapidité. Il est incompréhensible que les fortifications ne soient pas dépassées. Cet énervement me rendra fou.

Comme si je ne l'étais pas ! Je suis malade, je suis fou, trop de coups sur ma tête aujourd'hui ! Comment ai-je accueilli avec stupeur, avec épouvante, des événements très médiocres ? des événements inexistants ! Comment suis-je demeuré inerte devant des catastrophes ? Oui, c'étaient des catastrophes. Je suis lâche, car j'avais senti que tout cela était gros de haine. Il n'est pas naturel de séquestrer des gens et de susciter la révolution. Vous ne me ferez jamais dire que c'est naturel. Cependant j'ai assisté à une série d'attentats devant quoi je n'ai pas bronché.

— Je viens ! Je viens !

Je suis lâche ? Je ne le suis plus. Sainte nous a réveillés. Elle m'a réveillé. L'arrestation de Cobral m'a causé une joie violente. Cela n'empêche pas que je sois lâche. Allons, il ne faut pas le dire. J'ai pris cette décision de courir au Bourget. Cela rachète ma timidité du matin. Je ne suis pas un grand coupable. Ce matin, je ne savais rien. Je ne comprenais pas. On disait devant moi des choses qui me restaient étrangères. Quand j'ai commencé de comprendre, c'était tellement formidable que je n'osais croire à la réalité de ces crimes. Je ne suis pas sûr encore que des cerveaux humains aient pu les concevoir. Humains ? Humains ? Ne parlons pas de cerveaux humains, s'il vous plaît. Ai-je encore moi-même quelque chose d'humain ? Après le contact de ces criminels, ne leur suis-je pas un peu semblable ? Ah non, ces criminels n'étaient qu'un. Et leurs crimes sont dénués d'éclat. Le hasard, Sainte et peut-être Dieu ont avorté la barbare tentative.

— Je viens ! Je viens !

Mon Dieu ! Pourvu qu'elle soit absolument vaincue, l'influence du misérable ! Tout a été sauvé de ses machinations. Tout, pas tout. Le jeune héros qui va partir vers une chimère magnifique, est-il parti ? Dans tout le reste de l'immonde allemandise nous sommes arrivés à temps. Si nous allions venir trop tard ?

— Je viens ! Je viens !

Nous venons ! Cette voix, qui le crie perpétuellement à mon oreille, me fait espérer le miracle. Nous venons ! c'est elle qui le dit. Et l'amour a tellement lié ces deux êtres qui se fuyaient il y a quelques heures. N'est-ce pas

Nanni qui l'appelle en ce moment ? Je crois. Je veux croire. Nous venons. Il faut que Nanni soit encore là.

La pleine nuit. Paris est derrière nous. Le ciel noir avec des étoiles nettes nous souffle une bise mordante. Cette obscurité de désert nous met hors de date et hors le lieu. Je ne veux pas avoir peur. Je ne peux pas penser aux minutes imminentes. Pourtant il serait doux de ne pas arriver. C'est le bonheur peut-être. Mais si le drame est au bout, pourquoi finir cette course ? Ah, n'arriver jamais.

— Je viens ! Je viens !

L'auto s'arrête. Dans la nuit, je trouve à droite l'ombre blanche de la villa. Il y a un prisonnier, qui est en danger peut-être, là-dedans. Plus tard ! Allons aux hangars. Vite. Sainte, Sainte, venez.

Je prends son bras. Je lui fais traverser la chaussée. Des barrières nous empêchent de passer. Il y avait une porte. Suivons le trottoir. Nous découvrirons la porte de cette enceinte. Il y a sans doute des autos à cette porte. Nous allons, nous allons. À notre gauche, le terrain que la nuit fait incertain et vaste comme la steppe. Pas une lumière. Si, quelques points de clarté bougent tout là-bas.

Qu'est-ce ? Une fusée a jailli du sol. Non, cette flamme monte avec une courbe étrange. Un signal ? Sainte, c'est un avion qui part. Nous levons les yeux. D'autres flammes sont là-haut, qui planent et s'élèvent et s'éloignent. C'est le départ de l'escadrille. Combien sont-ils ? Douze. Vingt. Je ne peux pas compter. J'ai peur.

— Je viens ! Je viens !

Hélas ! il est bien tard. Et cette barrière hostile. La frapper, l'éventrer, l'escalader ? Sainte, voici une brèche. Nous tombons dans les ronces. Nous courons dans la boue. Il me semble que nous sommes englués dans un marais infect, dans un marais qui ne finit pas. Le froid me brûle le visage. J'étouffe. Mon Dieu, mon Dieu, nous n'arriverons pas.

Une ombre plus précise. Ce sont les hangars. Ha ! une flamme encore, une flamme quitte le sol. Est-ce la dernière ? Ce ne peut pas être. Courir, haleter, mourir, quel calvaire d'angoisse ! Mourir, mourir là ! Hé ! qui parle de mourir !

Nous touchons aux hangars. Voici le plateau où était l'aigle ce matin.

Il y est.

Il ne reste qu'un avion. C'est celui de Nanni. Je le sais. Je le vois. Je vois les « N », les quatre « N » sur les cartouches tricolores. Nanni, ne partez pas. Ah ! je ne puis parler. Je ne puis crier. Rien.

Des hommes entourent l'appareil. Cela sent la suprême minute. Nanni ne nous voit pas. Appelez-le, Sainte. Courez, courez donc. Elle y est déjà. Moi je suis à bout de tout.

Je reste sur place. Des ronflements métalliques dans le ciel. Quelle est cette constellation mouvante ? Toutes ces étoiles sont parties de ces hangars ténébreux et de ce cirque bleui par les lampes à arc. On voit, de l'une à l'autre, l'invisible fil de soie que nos yeux s'accoutument à nouer aux astres pour les grouper. Je vous dis que c'est une constellation nouvelle.

En voici d'autres. À l'ouest, des flammes montent, montent, montent. Une à une, disjointes, rejointes, elles volent vers la cime de la nuit. Apparues brusquement comme du jet d'un jongleur capricieux, elles obéissent ensuite à la ligne solennelle de leur ascension. C'est encore une constellation qui vient de l'horizon occidental et qui marche vers celle d'ici.

Une autre à l'est. Une au sud. Et une autre. Et une autre. Un peu plus rondes et un peu plus jaunes que les vieilles étoiles, elles se confondent avec elles cependant. Mais leur marche les désigne. Et la hâte, qui les fait bondir de tous côtés vers le même point, en fait des bêtes trépidantes et laborieuses. Je ne sais quelle vermine céleste qui avale des lieues avec ses petits pas qu'on n'a pas le temps de compter. Des constellations de bêtes ! Des constellations vivantes ! Mais quelle constellation géante se forme, à cette minute ?

Les hommes ont voulu éloigner Sainte. Pourquoi ? Elle se débat.

Elle crie :

— Nanni ! Nanni !

Il ne voit rien. Il n'entend rien. Assis dans le biplan, il est comme enlisé dans le niveau des ailes blanches. Son profil est fixé comme un bronze ou un marbre. Le vent léger tire ses cheveux. Les « N » font des marques sombres sur la triple couleur des cocardes.

— Nanni ! Nanni !

Il a entendu. Il regarde. Mais il ne reconnaît personne. Il n'est plus avec nous.

— Éloignez cette femme, crie-t-il.

Il dit encore :

— Je suis prêt ! Mettez en marche.

Les aides prennent Sainte par le bras. Il faut bien qu'elle cède. Petite faiblesse, pauvre chère faiblesse ! Qu'est-ce que votre amour devant ces machines et ces incompréhensions ?

Pourtant elle se débat. Elle se libère. Elle court à l'appareil. Un homme vient de tourner l'hélice qui ronfle ardemment. L'appareil tressaille. Sainte s'accroche aux fils de fer d'une aile. L'aigle frémit, l'aigle se meut. Adieu. Sainte roule sur la terre boueuse. Et l'aigle rase le sol avec ses ailes qui appellent le vent, avec son double fanal de chef d'escadre, avec ces « N » qui mêlent au passé le présent – ou que sais-je ? – le présent au présent.

Je cours à Sainte. Meurtrie, blessée peut-être, elle s'agenouille et regarde la fuite du biplan vers qui elle tend les bras. Elle se dresse. Elle n'a plus d'âge. Elle a l'éternité sur son visage. « L'N » a quitté le sol et monte vers la constellation formidable où ses deux flammes ne font qu'une planète au milieu des satellites en ordre.

— Je viens ! Je viens !

Sainte, où êtes-vous ? Courage ! vous me terrifiez. Peut-être Nanni a-t-il découvert le sabotage de Cobral. Sans doute. Sainte, m'entendez-vous ? Songez que Nanni est venu ici une heure plus tôt qu'il ne l'avait décidé. Croyez-vous qu'il n'a pas étudié son fidèle une dernière fois ? Regardez-le, Sainte. Regardez ce vol qui n'est pas un adieu, ce vol qui reviendra. Il monte. Il monte. Il est sauvé.

Nanni est au-dessus du terrain d'aviation. Je reconnais les deux gros yeux de ce nocturne que les autres suivront. N'était-ce pas la consigne ? Ils iront où Nanni les mènera. Ce rêve de destruction, ce rêve de bonheur humain qui les guide n'est-ce pas dans mon imagination ? Pourtant, j'entends encore les paroles de Nanni. Il les vit maintenant, ses paroles. Que c'est beau ! Je n'ai plus peur. C'est la victoire complète sur l'assassin. Monte, Nanni, monte, fantôme de guerrier, monte, pacificateur chargé de bombes. Soyez heureuse, Sainte, il s'en va dans la joie. Il est en route. Sa route nous le ramènera.

Et de la constellation surhumaine, l'étoile à double flamme tombe. Une chute directe. Une explosion. Pas un cri. C'est tout. Des gens courent.

Un murmure puéril près de moi :

— Je viens ! Je viens !

Sainte a son visage qui m'atterre. Elle a vu. Je sais qu'elle a vu. Je lui montrais l'appareil. Je lui disais des choses. Et puis, voilà qui est dit. Sainte, je vais aller là-bas. Restez. Vous ne devez pas voir cela. Je viendrai vous chercher.

— Je viens ! Je viens !

Et elle demeure là, indifférente.

Un grand trou.

Au fond, rien. Du fer tordu. Des débris. Un tas incompréhensible où quelque chose fume lentement. Une fumée noire. Une fumée grasse. C'est sale. C'est lamentable.

À mes pieds, contre la paroi, deux formes. Deux formes déformées : Nanni et le compagnon qu'il emmenait. Celui-ci est méconnaissable.

De Nanni je reconnais les mains. Bras ouverts, crucifié presque, il a le geste impérial qui tenait les hampes des aigles. Ce double geste qui portait l'amas des étendards comme de lourdes ailes.

La tête.

Nanni est reposé. Le souci qui le marquait au front tout à l'heure a disparu. Mais il a bien vieilli. On croit voir un homme las qui est mort chez lui, malade, usé trop tôt, usé pourtant, par les années trop remplies. Les paupières sont closes. Pourquoi ? Le front est nu. Un large front sans ravages. Un front de renoncement. Derrière sa tête un lambeau de toile. Trois couleurs circulaires. Trois couleurs souillées. La lettre N presque effacée par la terre qui a jailli sur elle...

Déjà les hommes sont descendus dans le trou. Ils ne s'occupent pas des cadavres. Ce ne sont que des cadavres. Ce ne sera plus rien bientôt. Les hommes soulèvent des débris. L'aigle...

La tête dort.

— Je viens ! Je viens !

Sainte est derrière moi. La même voix. La même plainte toujours. Quel cri aura-t-elle devant cette horreur ? Nous sommes restés stupides. Elle ?

Elle ne dit rien. Il n'y a pas de douleur sur son visage. Il n'y a plus de vie sur son visage.

— Sainte ! n'allez pas au bord ! Sainte ! où allez-vous ?

Elle passe. Elle n'a pas vu les morts. Elle s'arrête au-dessus d'eux pourtant. Elle descend dans le trou.

— Sainte ! Où allez-vous ?

Elle piétine la boue et la cendre. Elle s'agenouille. Non. Elle ne veut pas s'agenouiller. Elle tend les mains vers Nanni. Comme elle se penche sur son amant ! Elle se couche contre lui. Son chapeau tombe dans la fange.

— Sainte, où allez-vous !

Elle se lève. M'a-t-elle regardé ? Il est certain qu'elle ne m'a pas vu. Elle s'écarte de Nanni. Sa blouse de soie est tachée de sang. Cela fait un dessin rose. Elle est morte, elle ne sent rien, comment fait-elle des gestes encore ? Ce n'est qu'une morte.

— Venez, Sainte.

Je l'appelle. Ce spectacle de deuil et de boue, ce froid, ce n'est pas tolérable. Je vais l'emmener. Je ne la consolerai pas. Je vais l'éloigner de cette misère. Mais c'est une morte que j'emporterai.

— Je viens ! Je viens !

L'effroyable et douce voix plaintive. Les dents ne s'ouvrent pas. C'est un souffle. Comme si l'âme s'évadait peu à peu.

— Sainte ?

Elle n'entend pas. Les hommes vont enlever les cadavres. Ils veulent l'éloigner avec la même gaucherie qu'ils la chassaient de l'appareil. Pas violents cette fois. Une douceur si rude. À pleurer.

Elle n'entend pas. Et elle ne voit pas. Elle se couche de nouveau sur Nanni. Elle entoure la tête avec ses bras. Elle met sa joue contre sa joue. C'est son amant. Sa bouche cherche l'autre bouche, mais la masse des cheveux blonds se dénoue, se déroule et cache les deux visages. Les bouches sont unies. L'amour est là.

Personne ne dirait un mot. Où suis-je ? Est-ce que c'est une journée qui finit ? Je ne puis croire que tout cela ait commencé. Rien n'a commencé. Rien n'a été. Quelle heure est-il ? Comme il fait froid !

Les hommes sont hésitants. Il faut qu'ils emportent les cadavres. Il faut que Sainte parte. On l'appelle. Aucune parole. Un ouvrier lui touche l'épaule. Elle est insensible. Il insiste. Inutilité. Le corps de Sainte est lié à cette loque humaine. Les hommes ont peur maintenant. Ils tentent de désenlacer les amants. Les bras de Sainte sont noués. C'est extraordinaire comme les amants sont unis. Les hommes la tirent en arrière. Elle entraîne Nanni. Ils la laissent. Elle roule, avec Nanni dans ses bras.

C'EST TOUT.

Les hommes se regardent. Que voulez-vous qu'ils disent ? Ils emporteront les héros. Ils emportent les cadavres. Les trois.

Je vous ai dit qu'elle était morte, n'est-ce pas ?

Paris, 29 novembre - 10 décembre 1915.

La guerre est morte,
roman de Louis Delluc (1890-1924),
texte écrit en 1915 et paru en 1917.

ISBN : 978-2-89854-015-8
© Vertiges éditeur, 2023

– 2016e lecturiel –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2023

Lecturiels

www.lecturiels.org